

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3027.

SAMEDI 25 DÉCEMBRE 1915

Prix du Numéro : 1 fr.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LES PERPLEXITÉS DE L'HEURE.

Les Grecs sont des gens bien à plaindre, en ce moment. Certes ils aiment la France et l'Angleterre. Ils ont entendu dire que ces deux Nations, « dans les temps » leur ont rendu de signalés services, ont versé leur sang pour l'indépendance de la Grèce. Mais, d'autre part, il y a l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie dont les armées approchent à l'horizon... Si on pouvait rester bien avec ceux-ci, tout en jurant à ceux-là que c'est eux qu'on préfère..... Et les Grecs, nés malins et finauds, discutent le terrible problème, — cherchant la formule qui leur permettrait de se laver les mains de tout cela.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

UN GRAND BLESSÉ

C'est la nuit, une nuit d'octobre, épaisse et froide. Les soldats français sont couchés dans un champ, non loin de la Meuse, attendant l'ordre de se lancer sur les tranchées ennemies, toutes proches. Les canons qui ont tonné durant tout l'après-midi, se sont tus maintenant ; un grand silence s'étend sur la campagne ravagée, labourée d'excavations profondes ; un village flambe au bord du fleuve. Etendus dans les chaumes, les poilus s'apprêtent à l'attaque ; le rebranchement ennemi doit être à quelques mètres ; ils s'en sont approchés en rampant, sans un bruit, sans un mot. Devant eux l'inconnu, l'ombre, la mort aux aguets. Leur capitaine, qui fait, ce soir, office de chef de bataillon, donne, à voix basse, quelques ordres brefs, puis, tout à coup, il crie *En avant !* Toute la troupe se lève d'un bond, s'élançe ; la fusillade éclate, les mitrailleuses ennemies font rage aussitôt ; la charge n'est pas ralentie : elle dévale en tourbillon hurlant, un champ décline ; il y a des clameurs, des appels, des cris de rage, des chutes de corps qui roulent avec de grands gestes éperdus. Une lueur blanche, jaillit soudain, du côté de Saint-M..., et promène son pinceau aveuglant sur la plaine. C'est le projecteur allemand dont le jet, comme celui d'une pompe lumineuse, saisit nos hommes, ne les lâche plus, les enveloppe, les éblouit, les désigne à la mitraille. Ils marchent cependant. Où est le but ? « — Par ici ! Par ici ! — Nous les tenons ! Hardi ! En avant ! Allons-y ! » Un repli de terrain ; des corps culbutent dans un trou sombre. Vingt de nos hommes s'y jettent, entraînés par un sous-officier, escaladent le talus du ravin, héroïques, admirables, fous d'ardeur. Mais le gradé s'effondre : on le voit se soulever sur les coudes : « — Repliez-vous ! J'ai mon compte ! F... le camp, bon Dieu ! Vous n'en sortirez pas ! » Alors ? C'est fini ? L'attaque est enrayée ? Les hommes restent, debout, sous l'averse des balles, déçus, sans chef, ne bougeant pas...

L'un d'eux, simple soldat, engagé volontaire, demeure là, immobile, hésitant à quitter l'endroit ; les balles sifflent autour de lui avec des vrombissements de guêpes. Le projecteur le retrouve, le baigne, l'enserme de sa clarté crue, et, tout de suite, le corps de l'homme s'écroule, comme si la lumière l'avait foudroyé. Quelle sottise aventure ! Il se redresse, retombe ; il est sans force. Le long de sa jambe droite il sent couler un liquide tiède : aucune douleur ; bien d'autres sont couchés autour de lui ; morts ? blessés ? ou simplement tapis ? Nul ne dit mot ; aucune plainte ; que faire ? Les projectiles redoublent, sifflent, éraflant le sac des blessés, sa gamelle, coupant la courroie de son bidon ; il les entend, autour de sa tête, s'enfoncer dans le sol avec un bruit mou. Le canon maintenant ! Les obus effritent les mottes, font sauter la terre ; et le rayon aveuglant se promène toujours, s'éloigne, revient, fouillant les tas de corps immobiles, les montrant, comme de la main, impitoyable.

Peu à peu la fusillade se fait moins intense : le canon se tait. Quelques broussailles brûlent encore çà et là. Le blessé tire sa montre, regarde l'heure : il n'est pas encore minuit. Un grand corps est tombé sur lui, il le fait rouler avec peine, respire, cherche à s'orienter. Oh ! s'il pouvait sortir de là, gagner ce champ qu'il aperçoit à quelques pas, se blottir dans un sillon. Il soulève son sac, s'en débarrasse. Des plaintes ont succédé au bruit de la mitraille : il en monte de partout, rauques gémissements semblables à des ronflements ou voix enfantines réclamant aide. Allons, il faut regagner le cantonnement, se faire panser. L'homme se traîne. C'est long et difficile. Sa jambe droite ne le suit pas ; son pied retourné et pendant s'accroche dans les herbes. Il lui faut le prendre à deux mains, toutes les dix secondes, le tirer avec précaution. En trois heures d'efforts il évalue qu'il a parcouru à peu près cinq mètres. Il est à l'abri, dans la luzerne, épuisé de fatigue ; il a soif ; rien à boire, il a dû laisser son sac, sa musette, tout son équipement, pour alléger son pénible trajet. Couché sur le dos, il attend, regardant, là-

haut, quelques étoiles, pris d'une somnolence fiévreuse.

La nuit est interminable. Pourtant le blessé ne veut pas dormir. Si quelque secours se présente, il veut pouvoir en profiter ; rien ne paraît d'ailleurs. Nul bruit de pas. Il semble que tout est mort. Parfois il ferme les yeux. En les rouvrant, tout à coup, il s'avise que le jour naît : un jour blafard et brumeux. Un peu caché par la hauteur des herbes, il regarde. Il est à trente mètres des tranchées ennemies ; il n'a qu'à soulever la tête pour les apercevoir. Le silence partout : un grand silence reposant et solennel. Et voilà que, à travers le brouillard qui monte du sol, il voit une patrouille émerger d'un ravin : ce sont des soldats prussiens, on distingue leurs fusils et leurs casques. Ils vont lentement, zigzaguant, s'arrêtant parfois, se baissant vers les corps couchés. A mesure qu'ils avancent, des appels plaintifs s'élèvent de la plaine : « — A moi ! Au secours ! » Les Prussiens vont à ceux qui les hêlent. Ils approchent d'un groupe de sept ou huit de nos fantassins, abattus par quelque feu croisé de mitrailleuses. Le blessé regarde, anxieux. Il perçoit les supplications de ses camarades ; réclamant assistance, et il voit les Allemands, saisissant leurs fusils par le canon, frapper de furieux coups de crosses les têtes qui se soulèvent ; d'autres piquent le tas de leurs baïonnettes, puis se penchent, arrachent les capotes, fouillent les poches et les sacs, remplissent leurs musettes ; ils s'éloignent en ricanant.

Aux cris qui parviennent d'autres parties du champ, aux gros rires suivis de coups sourds, au silence qui succède, celui qui a raconté ces choses comprend que sa dernière heure est venue. Les Boches achèvent les blessés. Ils font cela méthodiquement, sans se cacher, pour voler. Il suffit maintenant qu'ils le découvrent, lui, dans sa luzerne, et ce sera fini... Eh bien, lui se résigne, il mourra en brave, mais non sans avoir traité de lâches et d'assassins ces misérables détresseurs d'agonisants. Lisez maintenant ces lignes, textuellement extraites du récit de ce malheureux : « Soudain des pas résonnent, au-dessus de moi, sur la gauche. Une volonté, plus forte que ma détermination précédente, me ferme les yeux ; tout mon corps se raidit et je demeure immobile. Les Allemands me croient mort. D'un violent coup de botte l'un d'eux me retourne, puis des mains avides, brutales, fouillent mes effets. Je sens qu'on prend ma montre, portée au poignet à l'aide d'un bracelet de cuir, mon porte-monnaie contenant un peu d'or, et mon couteau à plusieurs lames, acheté à Toulouse la veille du départ. Les pas s'éloignent alors, mais je demeure immobile. Je me sentais perdu. Après cette patrouille, une autre passerait... Plus d'une heure s'écoula ainsi. J'avais enfin osé me retourner, grâce à quels efforts ; j'avais pris une position un peu moins douloureuse, quand de nouveaux pas retentirent. Je n'eus ni le temps, ni l'idée de feindre, car des baïonnettes déjà menaçaient ma poitrine... »

Le blessé, par bonheur, savait un peu d'allemand. A son cri de protestation, le geste autoritaire d'un infirmier, qui se trouvait avec les tueurs, releva les fusils : « — *L'Allemagne est très bon*, dit cet homme ; *elle respecte les blessés !* » Au même moment, une fusillade éclatait, par intermittences, lointaine, démentant ces paroles ; la patrouille s'éloigna vers d'autres exploits. Notre soldat, abandonné, devant de ne pas être assommé ou éventré à cette seule circonstance que déjà d'autres l'avaient dépouillé, demeura sans secours toute la journée ; la nuit revint, très froide ; l'infirmier sauveur reparut, exprima sa surprise de retrouver le malheureux vivant, promit de s'occuper de lui, et s'en alla. La journée du lendemain toute entière s'écoula, puis une autre nuit encore. Il faut lire le récit, rapporté heure par heure, des souffrances de ce brave soldat, tombé dans les lignes allemandes, et que nos brancardiers ne pouvaient secourir.

Ce récit, il l'a signé de son nom, Charles Hennebois, il le publie dans le *Correspondant* (fascicule du 10 décembre 1915) ; il cite les dates, les circonstances les plus minutieuses, il indique même, par des initiales facilement transparentes, le lieu de son agonie, la ville où, relevé par des infirmiers allemands, il fut transporté, l'hôpital où il fut amputé de la jambe droite ; il précise

le grade et donne le signalement de ceux qui l'assistèrent. Rien ne permet donc de mettre en doute la plus minime particularité de cette narration : outre que ce sont là des pages admirables par leur netteté et l'intensité de l'émotion qui s'en dégage, c'est, en même temps, l'acte d'accusation le plus formel et le plus écrasant ; d'autant plus véridique que sa sincérité se manifeste à chaque ligne. M. Hennebois ne dissimule pas, en effet, qu'il a rencontré chez nos ennemis des médecins experts et des cœurs compatissants.

Mais le fait qui domine, le fait indéniable, monstrueux, subsiste : *les Prussiens achèvent les blessés* et les dépouillent sur le champ de bataille. Est-ce par sauvagerie et cupidité natives ? Mais alors comment osera-t-on nous vanter encore cette discipline merveilleuse dont la « kultur » est si fière ? Est-ce par ordre, est-ce une méthode approuvée par les chefs et officiellement préconisée ? En ce cas où vont les bijoux et l'argent recueillis sur les cadavres ? Dans le trésor impérial peut-être ? Il n'y a pas d'échappatoire à ce dilemme : l'Allemagne a déshonoré la guerre ; et qu'on ne tente pas d'insinuer que ce sont là des faits isolés, difficiles à réprimer, échappant à tout châtiment en vertu de leur rareté ou de leur clandestinité mêmes. Non pas : tout cela est connu, toléré, encouragé, commandé même peut-être par ces messieurs des états-majors du kaiser, et s'il existe, en Allemagne, des gens qui en ressentent quelque honte, tous se liguent pour tenir la chose secrète et pour feindre de l'ignorer. L'indignation chez eux ne prend pas d'autre forme que l'hypocrisie.

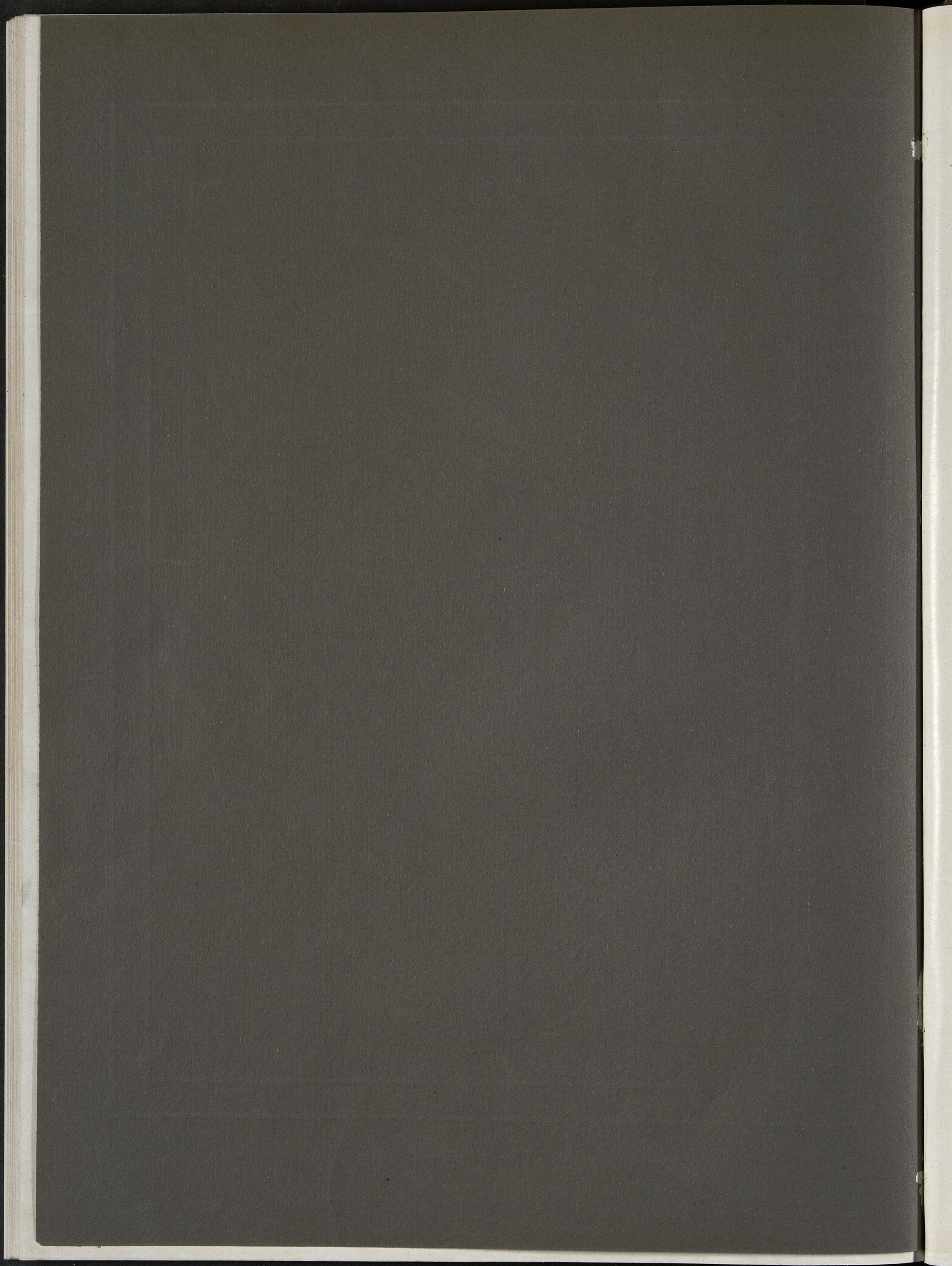
C'est encore dans le récit de M. Hennebois que j'en trouve la preuve : transporté dans un hôpital de Saint-M..., notre blessé s'y trouva le voisin de lit d'un de nos soldats, ramassé sur le champ de bataille où lui-même était tombé et dont la poitrine, lardée de coups de baïonnette, « ne formait qu'une plaie ». Le major allemand se pencha sur le mourant : une vive surprise se lut dans son regard ; il se tourna vers Hennebois et, un peu hésitant : « — Y a-t-il eu, demandait-il, un corps à corps dans les tranchées ? — Non, monsieur le docteur, répondit Hennebois, notre attaque a été brisée avant d'atteindre vos positions ». Il avait parlé gravement : le major l'observa attentivement, semblant interroger sa pensée. « — Alors ces coups de sabre ?... » Hennebois haussa les épaules. Le major avait compris, il détourna les yeux et esquissa un geste brusque.

Mais quand, quelques jours plus tard, Hennebois fut évacué sur un hôpital de Metz, il s'étonna de voir le major fixer à son cou une fiche jaunâtre, sur laquelle était écrite, en allemand, cette mention : « *A surveiller. Très dangereux. Très dangereux !* » Quel périel l'invincible Allemagne avait-elle donc à redouter de ce prisonnier désarmé, amputé d'un membre, épuisé par la perte de son sang ? C'est que celui-là *savait*, c'est qu'il pouvait raconter ce que ses yeux mourants avaient vu dans l'horreur du champ de bataille ; c'est qu'on tenait là un témoin des patrouilles assassines et des ravageurs de cadavres. Il fallait, en punition de ce crime, qu'il fût séparé des vivants, tenu au secret, comme les captifs des *in-face* féodaux, dans quelque camp de représailles ou dans quelque infirmerie gardée comme une geôle, jusqu'au jour où, la guerre finie, la note acquittée, il n'y aura plus d'inconvénients à laisser bavarder les gans sur les suppléments d'atrocités qu'on aura oublié de porter en compte. Et voilà pourquoi, il y a, en France, tant de mères, d'épouses et de filles qui pleurent, dans l'angoisse, des pères, des maris ou des enfants signalés comme *disparus* et dont jamais on n'a pu savoir s'ils étaient vivants ou morts. Ceux-là aussi « ont vu » et il est important qu'ils se taisent : enfouis dans les cachots d'une forteresse, gardés à vue, incarcérés comme des malfaiteurs, ils se rongent de désespoir, dans l'affreux isolement lointain, et cela, parce qu'il est *très dangereux* pour l'Allemagne que le monde apprenne que ses soldats écrasent à coups de crosse la tête des blessés, et profanent les cadavres afin de voler des montres et des porte-monnaie.

G. LENOTRE.



SOUVENIRS, par M^{me} J. DYKMANN-LEMONNIER



LE CHOIX DU CADEAU

(Noël 1915)

I

Ce printemps méridional avait les ardeurs d'un été. On était en juin déjà. Les blés roussis attendaient la moisson et, trop lourds, penchaient la tête vers la terre où les grains, pour renaître, veulent retourner au plus tôt, car tout ce qui est, va mourir et appelle une vie nouvelle. Ils étaient lourds, les épis, et, en se balançant, se frottaient amoureuxment, se caressaient, et cela bruissait. Une chanson d'amour, murmurée, sortait d'eux, rythmique, sous le soupir des brises vespérales, et elle entraînait dans le cœur des jeunes filles qui, vers la fin du jour, gagnent les puits clos pour emplir d'eau fraîche les cruches vernissées qu'une journée de soleil a tiédies, dans l'ombre des fermes aux volets tirés.

Mariette s'en vient au puits ; elle tient par l'anse, comme un panier, la cruche verte aux flancs de laquelle le soleil descendant pique une étincelle, un diamant rouge. Le puits est habillé et coiffé de verdure ; un vieux lierre épais qui attire les abeilles l'enveloppe, et, sur le dôme, ses folles tiges se meuvent comme des panaches... au-dessous de cette coupole s'ouvre une petite porte dont la margelle forme le seuil. C'est comme un petit temple rustique dédié à la source, à la fée qui habite sous terre tout au fond de cet antre frais, vertical, creusé de main d'homme.

Mariette ouvre la porte. La fraîche haleine de l'eau emprisonnée, monte vivement vers l'ouverture lumineuse, veut être libre, s'exhaler dans la chaleur rayonnante de l'été qui s'annonce.

D'ouvrir la porte par où lui vient cette fraîcheur caressante qui court sur son visage et la pénètre toute, Mariette se réjouit. L'eau est le trésor des pays très chauds, on l'enferme jalousement, et aux heures où l'on délivre la fraîcheur suave, on en goûte voluptueusement tout le charme... C'est pourquoi, en attirant vers elle le seau suspendu à la poulie, pour voir s'il n'est pas habité par quelque jolie rainette, Mariette rit de contentement, puis elle le lâche, tient ferme la corde avec ses jeunes bras solides, et le seau descend, au bruit mouillé et joyeux de la vieille poulie de fer.

Le seau descend, frappe l'eau, s'emplit ; la jeune fille courbée, le corps ondoyant, tire la corde ; le seau monte alourdi. Elle pèse à deux bras sur la corde, la lâche d'une main pour la reprendre plus haut, — si gracieuse en tous ses mouvements, qu'en vérité ce serait à se cacher rien que pour la « voir faire » avec cette aisance des bêtes libres qui se croient seules, en des endroits sauvages...

Elle se croit seule : elle ne l'est pas.

Derrière un tas de bois, sous le hangar voisin, quelqu'un, bien doucement, s'est avancé ; c'est Tonin, le jeune matelot, Tonin à qui elle plaît beaucoup et qui voudrait bien d'elle en mariage. Il ne déplaît pas à Mariette, ce Tonin, mais elle lui préfère Victorin, plus jeune de deux années : Victorin n'a que dix-huit ans, juste son âge à elle. Elle préfère Victorin, elle le croit du moins ; Victorin ne sera pas matelot : il n'aime pas la mer mais la terre, qu'on laboure et qui rapporte. Et puis, Tonin jamais n'a dit à Mariette qu'il l'aime. Seulement, elle croit bien que les choses sont ainsi et l'œil des filles sait voir l'amour, même lorsqu'il se croit invisible aux yeux. L'amour se dessine...

II

Le seau monte et se fait plus lourd, on dirait... A pas muets Tonin s'avance. Elle ne l'entend pas et tout à coup se sent saisie à la taille par deux mains vigoureuses qui serrent, et, de la surprise, elle a lâché la corde mais le jeune homme adroit a pris la précaution de peser du pied sur le serpent de chanvre qui, derrière la belle fille, gît enroulé, et le seau n'est pas retombé.

— « Lâche-moi, Tonin ! je le dirai à ma mère ! »

Il rit et l'embrasse à pleines lèvres, sur la nuque, parmi les cheveux follets... Elle glisse entre les doigts du jeune amoureux, lui échappe :

— « Tire-moi le seau pour ta peine ! »

Il obéit. Rapidement le seau de bois monte encore, apparaît dans le cadre de la petite porte, balancé, oscillant, laissant pleuvoir, par-dessus ses bords dentelés par l'usage, des chapelets de gouttes d'eau, des perles transparentes, toutes riantes de voir la lumière du jour.

— « Merci, Tonin ! »

— « Tu me pardonnes, Mariette ? »

— « Oui, pardis, parce que tu es brave au fond, je le sais ! »

Brave, chez nous, veut dire : *bon et gentil*...

— « Et puis, ajoute-t-elle, je ne t'avais jamais vu en matelot !... c'est vrai que tu es joli garçon, comme ça, quoique, avec ta chemise au grand col bleu ouvert sur la poitrine, et ton pompon rouge sur le bonnet, tu aies l'air un peu d'une fille ! »

— « Une fille ! dit-il ; des filles comme moi, il faut te méfier, Mariette, mais pas de moi, car c'est pour le bon motif que je te viens voir. »

— « Ah ? » fait-elle, rêveuse.

Maintenant le seau est posé sur la margelle, et si fraîche apparaît l'eau qu'on a l'envie d'en boire et, comme un oiseau, Mariette se penche et boit.

— « Elle est heureuse, l'eau que tu bois, Mariette ! dit-il ; et toi-même si fraîche et pure que tu lui ressembles : on te boirait dans un verre d'eau ! »

Et quand les lèvres de la fille ont quitté les bords du seau, vite, il pose les siennes à la même place. Et c'est l'amour qu'ils boivent, par cette fin de printanière journée.

— « Et où vas-tu, comme ça, Tonin ? »

— « Mariette, dit-il, me voilà matelot pour le temps voulu. Alors je suis venu te dire que je t'aime. Je n'avais pas osé jusqu'ici, mais d'être obligé de partir dès ce soir, cela m'a donné courage. Ecoute, je sais que Victorin te courtise. Alors, j'ai peur : et je te demande de ne pas tout de suite me répondre. Prends ton temps de réfléchir ; calcule. Etudie-le, et choisis. Je ne crains personne... Adieu, petite Mariette, à se revoir. Je n'ai pas beaucoup de bien au soleil, mais j'en ai un peu. Penses-y... Attends, que j'emplisse ta cruche et que je la porte jusqu'à ta maison. »

— « Non, dit-elle, Victorin le saurait... C'est vrai que nous ne nous sommes pas encore fiancés, lui et moi, mais qu'il me plaît, c'est sûr, et il le voit bien, adieu, Tonin, je veux porter ma cruche toute seule... »

Elle s'éloignait, portant sa cruche par l'anse, comme un panier, sa cruche vernissée et verte, luisante aux rayons derniers du jour, mais elle était troublée. Son sein visiblement battait sous le corsage. Tonin sentait qu'il avait gagné un peu d'elle, et d'assez loin il lui cria :

— « Avant la fin de l'an, si pour moi tu te décides, envoie-moi dans une lettre, à bord de mon bateau, une feuille du lierre qui habille ton puits. Rien à écrire, je saurai ce que cela voudra dire, Mariette, — pourquoi la feuille du lierre a tout à fait la forme d'un cœur ! »

Elle se retourna, incertaine, et, malgré elle, de peur de perdre trop tôt une espérance d'amour, de sa main libre elle lui envoya un baiser.

III

Quelques mois plus tard le fusilier marin Tonin gisait sur un lit de l'hôpital maritime de Sainte-Anne, à Toulon. Tonin était tout simplement l'un des héros de Dixmude. Le pauvre jeune homme avait eu là-bas une conduite admirable ; mais, blessé par un éclat d'obus, il avait dû subir l'amputation du bras gauche ; et Tonin, devant les camarades, faisait le crâne, plaisantait, « portait beau » mais, au fond de lui, il y avait un grand désespoir. Tout de suite, avec raison, il s'était dit qu'il n'était plus, ainsi arrangé, un fiancé digne de la Mariette si bien prise, de la belle fille au corps onduleux et si gracieux, de la Mariette du puits, du puits habillé et coiffé de lierre !... Oh ! ce lierre du puits ! il y a eu des nuits de fièvre où Tonin le revoyait toujours, balancé par le vent, et prenant mille formes fantastiques, changeantes. Tantôt des visages grimaçant entre les touffes du feuillage et c'étaient des faces de soldats allemands qui épiaient Tonin, sentinelle perdue loin de ses camarades. Tantôt il croyait voir sortir du lierre des bouches de canons, puis des éclairs, puis ce bruit de galets roulés par la mer que font les mitrailleuses. Parfois toutes les abeilles, toutes les guêpes bourdonnantes qui rôdent autour du lierre et du puits où elles trouvent à manger et à boire, se précipitaient en nuées sur lui et, toutes, toutes, se mettaient à piquer son bras gauche, son bras coupé, et qui pourtant sentait ces myriades de piqûres !

— « Ah non ! pauvre de moi ! c'est sûr que je ne suis plus un mari pour elle ! »

Très raisonnablement il se répétait cela, et, parfois, en cachette et en silence, la tête sous son drapeau d'hôpital, dans la vaste salle où ses voisins dormaient, Tonin pleurait à sanglots.

Personne ne lui rendait visite. Tonin était orphelin, il n'y avait plus dans sa maison que sa vieille grand-mère, impotente, incapable de quitter, par ces mois d'hiver, le coin de sa pauvre cheminée. Et Tonin, le fusilier marin lui, l'énergique, qui s'était conduit en héros sur les bords de l'Yser, pleurait comme un petit enfant.

Il avait bien raison ! car, à cette même heure, Mariette frissonnait d'horreur, à l'idée seule de le revoir mutilé, amputé d'un bras ! Son imagination lui représentait la pauvre manche vide, flottante, et elle détournait la tête pour voir autre chose comme si la réalité eût été là, sous ses yeux. Alors, ma foi, le rival de Tonin lui apparut avec tous ses avantages. Elle le rencontra et lui sourit de loin, l'appela la première. Sans doute le service militaire ne tarderait pas à le perdre, celui-là aussi, mais qui sait ? la guerre finirait peut-être

bientôt, et puis c'est le présent seul qui compte ; les choses de l'avenir sont encore de l'irréel et peut-être le resterait. Tonin n'était plus qu'un écopé et Victorin un être bien entier, fait « comme tout le monde ». Aussi, lorsqu'il vint lui dire : « Avant de partir pour le service, je voudrais bien savoir, Mariette, si, à mon retour, je puis compter qu'on se mariera, nous deux », elle répliqua : « Viens demain voir ma mère. Elle te répondra ». Et Victorin la quitta, tout heureux.

IV

La vieille grand-mère est incapable d'écrire une lettre, et, sans savoir que Tonin a « caligné » Mariette, elle la fait demander parce que Mariette est savante... Et Mariette vient.

— Bonjour, grand-mère !

— Tu sais le malheur ?

— Eh oui, grand-mère ! je sais. Et je vous plains !

— Je t'ai fait demander pour que tu écrives, de ma part, petite, une lettre à mon Tonin, pechère, qui est encore à l'hôpital de Toulon.

Mariette est en train d'écrire. Grand-mère dicte :

— « Mon pauvre Tonin, je ne peux pas aller te voir dans ton hôpital, parce que mes jambes ne me font plus service, mais je pense beaucoup à toi ; et la présente est pour te dire que je ne manque de rien puisque tu m'as laissé de quoi et M. le Notaire l'apporte régulièrement. Notre voisine Catherine m'aide comme elle peut. Dommage qu'elle ne sache pas écrire, tu aurais plus souvent de mes nouvelles. Tu as toujours été un brave enfant, et il ne faut pas désespérer. Beau comme tu es, mon petit, malgré le malheur qui t'arrive, tu trouveras bien une brave femme, courageuse, c'est moi qui te le dis, qui comprendra les raisons pourquoi tu t'es fait massacrer et que c'était pour tous nous défendre. Mais je t'écris seulement pour te dire que voici venir le jour de l'an et je me suis privée de quelques petites choses, de manière à pouvoir te donner un cadeau pour te faire un peu de plaisir comme quand tu étais petit. Fais-moi savoir par ta réponse ce que je pourrai t'envoyer qui te plaise ou de quelle chose tu as le plus besoin. Ta grand-mère qui t'aime, et je signe d'une croix. »

Quand la lettre fut finie :

— « Petite, dit la grand-mère, tu mettras la lettre à la poste, qué ? »

— « Oui, grand-mère, demain matin sans faute. »

Et Mariette partit, emportant la lettre. Elle songeait :

« La grand-mère n'a pas pensé à dire que j'ai tenu la plume. Tant mieux : il ne faut plus qu'il pense à moi ! »

Et rentrée chez elle, Mariette, comme le soir tombait, prit sa cruche et s'en alla au puits.

C'était l'hiver ; la lumière du soleil couchant était rouge comme en juin, mais froide ; et, dans le lierre, il n'y avait plus ni guêpes ni abeilles bourdonnantes. Elle ouvrit le puits. Un souffle glacé en monta, qui la fit frissonner, comme s'il sortait d'une tombe. La poulie grinça et ce cri mouillé semblait un gémissement qui traverse des larmes. Elle tira le seau du puits et à chaque fois qu'un de ses bras lâchait la corde pour la ressaisir plus haut, elle pensait avec épouvante au bras coupé de Tonin... jamais plus, jamais plus, il ne viendrait au puits tirer de l'eau pour elle... jamais plus il n'enlacerait sa taille à deux bras... le pauvre Tonin ! le pauvre Tonin !... Alors elle s'assit sur la margelle du puits et, le visage dans ses deux mains, Mariette pleura.

Elle pleura longtemps, puis revint à sa maison, rouvrit la lettre de la grand-mère et y ajouta quelques lignes :

— « C'est ta petite amie Mariette qui tient la plume pour t'écrire tout ça. Et elle me dit de te dire de ne pas t'inquiéter pour penser à un cadeau, qu'elle sait très bien ce qui te fera le plus de plaisir — et elle le mettra dans la lettre pour que ça t'arrive demain, qui est le soir de Noël. »

Sur son lit d'hôpital, Tonin ouvre une lettre. Quelque chose en tombe... C'est une feuille de lierre !

Il pousse un cri de joie qui fait lever toutes les têtes des blessés qui sont dans cette grande salle, ils comprennent tous bien vite, car une belle fille court vers le lit de Tonin, et ils murmurent : « C'est sa promise. » Elle n'a voulu lui arriver qu'après la lettre afin qu'il n'ait pas trop de joie d'un seul coup... Et la joie en effet l'étouffe ! Pourtant il a la force de crier à ses camarades, tout en serrant Mariette de toutes ses forces, avec son bras valide : « Pensez donc, les amis ! elle me prend comme je suis ! elle me prend comme je suis !... il m'apporte en cadeau une bien belle fille, hein, le petit Noël ? »

Jean AICARD.

de l'Académie Française.



JANKOWSKI
1915



LE FEU SACRÉ (Composition de J.-B. de Jankowski.
Après dix-sept mois de luttes acharnées et de combats sans merci, les Alliés se reposent un peu et reprennent des forces tandis que toi, tu veilles et tu entretiens le Feu sacré, ô France, mère des grandes idées, patris de la Liberté, champion du Droit!.....



Poupées de la « Ligue du Jouet Français », fondée par M^{me} la baronne de Laumont.

LES JOUETS FRANÇAIS POUR LES PETITS FRANÇAIS !

Tandis que nos poilus font la guerre avec des obus, les dames françaises organisent un autre genre de guerre, moins meurtrière, plus gracieuse d'apparence, mais qui a son importance : la guerre des poupées !

Les poupées ! pour qui ne réfléchit pas, rien de plus futile, de plus frivole ? quelle erreur ! nos Parisiennes d'aujourd'hui, délaissant le tango et les bêtises d'avant la guerre, s'en sont convaincues ; à présent elles sont dans le vrai, et elles savent qu'en s'occupant de poupées, elles font œuvre utile et patriotique.

Comme il avait raison, le vieux Hollandais Cats, quand il écrivit en épigraphe à son livre sur les *Jouets d'enfants*, ces deux mots latins : *Seria ludis*, c'est-à-dire : « choses sérieuses à propos de bagatelles ».

Si la place ne m'était mesurée et c'en était ici le lieu, il me serait aisé de vous montrer l'importance des jouets au point de vue économique et moral. Ou'il me suffise de vous dire qu'avant la guerre l'Allemagne vendait, et notamment aux Français, pour 85 millions de francs en jouets. Les fabricants de notre pays en vendaient péniblement pour 15 millions : encore faut-il noter que plusieurs grosses maisons d'étiquette française étaient en réalité allemandes.

Le moment est venu de restituer au jouet français sa place dans le monde, et de chasser l'article allemand non seulement du marché parisien, mais du marché universel.

Surtout, il faut rendre à nos fabricants français la clientèle française.

En vérité c'était une honte de faire jouer nos enfants avec des joujoux allemands. Ceci n'est pas du tout indifférent.

Le jouet allemand est conçu par et pour des Saxons. Et nous sommes des Latins, Saxons et Latins ont des mentalités et un idéal très différents. Il semble qu'on n'en doute plus aujourd'hui. Pourquoi n'attachait-on aucune importance au fait de confier à nos petits des jouets d'une autre race ?

Encore si ces jouets étaient jolis ! Mais ils portent la trace du goût teuton : ils sont laids de contours

et de lignes. Croyez-vous qu'il soit indifférent de laisser grandir des enfants au milieu de la laideur ? Pensez-vous que des enfants élevés dans le culte familier du beau, dans l'ordre, l'harmonie, ne feront pas une génération saine, vaillante, de belle humeur et de douce gaieté ? C'est le désordre et la laideur qui font la tristesse et le désenchantement.

Toutes ces choses, nos Parisiennes se le disent et commencent à le comprendre, à le prêcher.

Toutes, elles ont l'air en ce moment de jouer à la poupée.

En réalité elles travaillent pour la patrie, pour l'idéal, pour la beauté de l'avenir.

La poupée partage avec les blessés leurs loisirs et leurs occupations : c'est la même œuvre, c'est le même devoir.

M^{lle} Valentine Thomson a fait habiller par des midinettes sans travail et par de grandes maisons de couture des corps de poupées qu'elle a trouvés tout faits, mais qu'il faudra changer, car ils ne répondent pas à nos exigences esthétiques. Il faudra renoncer à la vieille poupée à figure béate et niaise, aux yeux bovins, — quoique Junon fût fière d'être *Boopis*, la déesse aux yeux de vache ! — aux cheveux moutonnants, au visage inexpressif. Les artistes sollicités se préoccupent déjà de la question et travaillent à rénover la tête de notre poupée.

On raconte que, pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, une grande poupée appelée Pandore, partait de la rue Saint-Honoré et allait en Amérique porter chaque saison la dernière mode de Paris.

Les vaisseaux de guerre — plus galants que les sous-marins boches — ne tiraient pas sur le navire qui portait Pandore.

Les poupées habillées par nos grands couturiers semblent ressusciter le règne de Pandore : et en effet une centaine de ces petites Pandores figurent en ce moment à l'Exposition de San-Francisco, où elles apportent aux Américaines un peu du goût et du chic parisiens.

Depuis longtemps se posait le problème de la régénération de la poupée française, si jolie jadis, et devenue si commune et si vulgaire. M. Lépine, étant préfet de police, avait mis la question au concours, — le Concours Lépine. Des artistes travaillaient, cherchaient : Caran d'Ache, Gérôme, Régamey, et l'on pouvait se croire revenu au temps

où Watteau et Boucher décoraient des joujoux, des théâtres puérils et des œufs de Pâques. Des dames firent de jolies et riches poupées qui furent des objets d'art : M^{me} Desirat-Laffitte, M^{me} Riéra, M^{me} Prévost-Huret, M^{me} Renée de Veriane, M^{me} Myrta Dari et d'autres. Le jouet devint artistique et eut sa place dans les Salons d'art annuels.

La guerre a décuplé ce mouvement. D'autres dames ont cherché à faire plus et mieux, c'est-à-dire à faire du jouet artistique indéfiniment et industriellement reproductible pour être répandu partout grâce au bon marché atteint par la quantité.

Actuellement, chez la Baronne de Laumont, qui a fait tant et si bien, qui a secouru de si nombreuses détresses en créant l'œuvre du *Jouet Français*, chez M^{mes} Eugène et Paul Simon, chez M^{me} Judith Gautier, chez M^{me} Bergerat, chez M^{lle} Rachel Boyer, à l'Union des Arts, chez M^{me} Andrée Mégard, les salons sont transformés en salles de présentation où se dressent gracieusement des bataillons de poupées et de figurines aux têtes spirituelles, aux attitudes amusantes ou touchantes : et c'est un spectacle émouvant de constater tous ces efforts qui tendent au même but, créer autour des enfants de demain une ambiance d'art et de beauté française, en les soustrayant à l'odieuse influence des Boches indiscrets et indésirables.

Elles sont délicieuses, ces poupées parisiennes nées, celles-là, sur les bords de la Seine, et parées de toute la grâce de leurs grandes sœurs les Françaises. Elles nous feront oublier ces magots fagotés qui ont été indument les premières amies, les premières confidentes des précédentes générations féminines, — poupées épaisses, sans charme, taillées dans le carton pâte ou la sciure amalgamée, comme dans du bois de gaïac, taille lourde, bras et jambes en manière de poteaux, figure niaise, chapeaux tapageurs et de mauvais goût, toilettes de perruches, vert et rouge, véritables poupées « au Camélia » par lesquelles les Boches croyaient figurer les Parisiennes, mais c'étaient les Parisiennes qu'ils voyaient, non pas dans nos familles, mais à la brasserie, ou au music-hall, ou sur le trottoir, — et elles étaient en réalité Viennoises ou Bavaoises ! C'était un scandale de faire de ces créatures les camarades les plus intimes de nos fillettes.

Enfin, c'est le passé, cela. A présent, dames et

artistes travaillent à confectionner de gracieux modèles, des poupées dont le corps ait la souplesse et l'harmonie des lignes, dont le visage soit aimable, souriant, dont la mise soit de bon goût, dont l'ensemble soit artistique et empreint de ce chic qui est une des gloires et une des parures de notre cité.

Chez nos plus grands couturiers, les midinettes sont heureuses de trouver du travail et de toucher leur salaire en créant de la grâce en miniature, de



Poupées de l'UNION DES ARTS.
Mlle Berthe Cerny, dans *le Caprice*,
par le maître Guillaume.

l'élégance pour l'enfance, qui apprendra ainsi de bonne heure le prix et l'attrait de la belle simplicité, de la distinction, de cette beauté qui ne veut « rien de trop », et qui est la marque harmonieuse de notre génie latin, fils des plus illustres artistes d'Athènes.

Le jouet français rénové fait appel à la petite industrie rurale, — cette petite industrie qui en Russie a produit toutes ces menues merveilles fabriquées par les *Koustari*, paysans organisés en corporations ou *Zwemstos*. En France l'initiative d'avoir eu recours à l'invention et à la main-d'œuvre de nos paysans revient à M^{me} la Duchesse d'Uzès douairière, et pour ce qui concerne plus spécialement le jouet, à M^{me} la Comtesse de Las Cases qui a créé près de Marvejols un petit centre industriel de fabrication de jouets de la Lozère, — bibelots simples et charmants souvent spirituels, et portant la marque de la malice narquoise de nos bons Lozériens. M^{me} Oster se consacre aux jouets en bois de l'Auvergne. Le jouet de Bretagne a aussi son comptoir à Paris, rue Vaneau et sa patronne zélée en la personne de M^{me} Paul Simon.

Toute cette industrie rurale, si pittoresque dans sa naïveté, réalise une esthétique intéressante : elle a trouvé son historien et son critique en M. de Danilovitch, qui a parcouru toutes les régions de France où le paysan sculpte le bois avec son couteau, et qui a réuni la plus précieuse collection de bois français travaillés, anciens et modernes.

L'idée est heureuse de faire reposer la renaissance de la poupée sur le sol même de France, en la mettant sous les auspices de nos braves et rudes paysans, solides conservateurs de nos plus vieilles traditions d'art.

Les manifestations en ce sens se multiplient ; des ligues, des sociétés nouvelles viennent s'ajouter à la plus ancienne, la Société *L'Art et l'Enfant* qui a déjà douze années d'existence. Elle est l'aïeule de tous ces jeunes groupements qui viennent de se produire : *Ligue du Jouet Français*, de la baronne de Laumont, le *Jouet artistique français*, la *Fabrication féminine*, l'*Exposition du Jouet français*, une autre *Exposition du Jouet artistique*, fort remarquable, organisée par M^{lle} Rachel Boyer à l'Union des Arts, où toutes les poupées sont des figurines modelées par les plus grands sculpteurs, ayant pour modèles les plus jolies et les plus admirées artistes de nos théâtres subventionnés : M. Henry d'Allemagne a fait une conférence sur l'industrie française du jouet, et le Vicomte d'Avenel a consacré à ce sujet un article de la *Revue des Deux-Mondes*. MM. d'Avenel et d'Allemagne étant un peu neufs en cette matière ont forcément, malgré le haut intérêt de ce qu'ils ont dit et écrit, commis des erreurs et des oublis : aussi l'un des plus actifs et des plus documentés parmi les membres de la Chambre Syndicale des Fabricants de Jouets, M. Boutteville, a-t-il fait à son tour une remarquable conférence dans laquelle il a remis toutes choses au point.

J'ai simplement voulu marquer en quelques lignes l'intérêt que présente cette question que le public ignore ou dédaigne, et l'importance du mouvement qui spontanément et de toutes parts vient

de se déclancher en France au son du canon libérateur.

Oui, *seria ludis* ! Car la régénération du jouet purement français, c'est l'éducation et la préparation des enfants de demain qui en se jouant, — le jeu des enfants est leur première étude, — vont se familiariser en entrant dans la vie avec tout ce qu'il y a de charmant, de distingué, de sobre, de net et de loyal dans le génie latin, qui est le nôtre.

LÉO CLARETIE



Poupées de l'UNION DES ARTS.
Mlle Cécile Sorel, dans *Célimène*,
par le maître Pallez.



LIGUE DU JOUET FRANÇAIS. — Divers costumes des Provinces de France.

FEUILLETS DE ROUTE EN ORIENT

(Suite)

20 novembre 1915.

Quelques journalistes français, anglais et américains furent autorisés à faire hier une rapide tournée sur nos fronts du Vardar et de la Cerna. J'eus l'honneur d'être désigné pour leur servir de cicerone.

Ils virent nos positions de Krivolak, celles de Vazarci. Ils eurent même l'occasion d'assister à une violente attaque bulgare ayant pour objectif le pont du Rajec, cette torrentueuse petite rivière qui se dirige par des gorges profondes vers la Cerna dans laquelle elle se jette. Grimpés sur un piton élevé ils purent avoir une vision exacte du pays dans lequel nos troupes opèrent en ce moment : montagnes abruptes, pics arides, coupés de crevasse brusques, de vallées remplies d'ombre, de ravins aux pentes rapides.

Toutes les difficultés qu'elles ont à vaincre leur apparurent en même temps que l'effort gigantesque accompli par elles et que l'ingéniosité admirable qu'elles ont déployée.

Par eux l'opinion publique sera éclairée. Ils diront que la guerre dans ces pays ne s'improvise pas et que les résultats obtenus sont surprenants — comme ils l'ont proclamé quelquefois avec violence, une violence justifiée, — étant donné la situation... mettons délicate pour ne pas dire plus, dans laquelle nous sommes actuellement placés.

Ils ont vu que nos positions là-bas étaient inexpugnables ; ils ont compris aussi, je pense, en jetant les yeux sur une carte, qu'elles étaient devenues inutiles, puisque les Serbes ont glissé sur notre gauche sans pouvoir établir la liaison avec nous.

Avant la chute de Prilep, que nos combats du 6 au 15 novembre reculèrent de quelques jours, il y avait une raison d'être à notre établissement dans cette pointe comprise entre le Vardar et la Cerna.

Mais la situation n'est plus la même et il serait criminel de faire tuer du monde pour conserver une position devenue sans valeur.

Je ne suis pas dans les secrets du haut commandement, mais je crois comprendre à plusieurs indices que tel est son point de vue.

Les interventions vers le nord ou vers l'ouest sont à présent inutiles. D'autres champs d'opération s'offrent à nous et nous devons nous tourner vers eux.

Il est donc possible que l'on apprenne ces jours-ci certains mouvements de nos troupes et je me réjouis, quant à moi, que ces représentants de la grande presse quotidienne aient été mis à même de juger sur place la situation, car ils pourront dire que ce n'est pas sous la pression de l'ennemi, mais uniquement sous celle des événements qu'ils furent exécutés. Ensuite nous attendrons, espérant bien que ceux par qui la France est gouvernée nous donneront les moyens d'agir et ne laisseront pas ce que nous espérons devoir être une épopée se terminer comme une aventure.

21 novembre 1915.

Pendant que nous parcourions les rives de la Cerna, M. Denys Cochin est venu à Salonique.

Il y fut accueilli, comme à Athènes, par une foule curieuse et certainement sympathique.

Comme à Athènes il se montra fort ému des acclamations populaires ; ses yeux se remplirent de larmes. C'est parfait. Malheureusement j'ai bien peur que cette douce rosée d'une âme émue et toute pleine de délicats souvenirs classiques n'ait empêché cet homme éminent, ce fin lettré de voir très clairement les choses.

Ce n'est pas avec son cœur qu'il faut juger la



Le quartier général d'une de nos divisions.



Officiers d'état-major interrogeant un gendarme serbe qui revient de tournée.



Soldats français, revêtus de leur tenue d'hiver, dans une rue de Kavadar.



Le bourricot de Macédoine est devenu le plus fidèle auxiliaire de nos braves troupiers.

question hellénique : il faut la regarder avec des yeux clairvoyants.

La Grèce d'aujourd'hui n'est pas, ou n'est plus la Grèce de nos rêves d'étudiants.

Les Boches ont passé par ici.

En même temps qu'ils remplissaient les magasins de leur camelote sans goût, ils empoisonnaient les esprits avec leurs idées lourdes et brutales.

A ceux qu'ils n'ont pas convaincus, ils ont fait peur.

On ne songe qu'à les imiter, et c'est un spectacle à la fois navrant et comique de voir certains officiers grecs singer les manières des hobereaux prussiens. On en rit de bon cœur si une vieille sympathie ne nous forçait pas à en être désolés. Les Grecs de vieille souche, ceux qui ont une culture latine sont les premiers à en pleurer.

Certes, on ne dit ici que du bien de la France : on en dit trop ; on crie sur les toits l'amour que l'on a pour elle et la reconnaissance qu'on lui doit.

Mais la plupart du temps, tout cela ne vient pas du cœur ; ce n'est plus qu'un amour cérébral.

Quand on est obligé de se répéter sans cesse que l'on aime c'est qu'on est tout près de ne plus aimer.

La Grèce en est là ; il faut qu'on le dise, il faut qu'on le sache.

L'ombre du casque à pointe couvre la patrie d'Homère. Quelle dérision !

Versons des larmes, comme M. Denys Cochin, mais non pas des larmes d'attendrissement.

Pleurons comme on pleure en suivant le convoi d'un ami cher qui vient de disparaître.

Déposons une couronne sur l'Hellade défunte et, après, agissons avec fermeté.

Puisqu'on veut ici avoir le culte de la force, montrons-nous forts !

24 novembre 1915.

La neige couvre d'un épais manteau ouaté la terre aride de Macédoine. Elle tombe sans discontinuer en flocons pressés, cachant les sentiers, nivelant les creux, encombrant les routes.

Une bise glaciale la soulève, la jette avec violence dans les visages.

Les petites tentes basses de nos hommes disparaissent presque et l'on dirait qu'on a posé des couvertures blanches sur le dos des chevaux et des mulets à la corde.

Le grand silence lourd n'est troublé que par les jurons des convoyeurs dont les voitures glissent et s'embourbent. Un régiment passe. Les troupiers ont mis leurs bonnets de police dont les ailes rabattues leur couvrent les oreilles ; des cache-nez, des passe-montagnes cachent les figures. Ils avancent allègres et gais, tapant leurs pieds sur le sol durci — belle troupe qui donne une réconfortante impression de force et de solidité.

Ils vont relever des camarades, là-bas, dans les tranchées, sur ce pic tout blanc, et ils rient et ils chantent, et cette belle gaieté française que rien ne peut abattre est la cause profonde de leur courage.

Pourtant ils se sont tus brusquement. Au détour du chemin, au milieu d'une plaine, voici qu'on aperçoit une dizaine de petites croix de bois ; ce sont les tombes de ceux qui moururent dans le dernier combat.

Le cœur se serre. On salue les humbles héros qui dorment si loin de leur foyer, dans cette terre étrangère, sous ce tapis de neige.

Dormez en paix, enfants sublimes de la France chevaleresque. Dormez, petits soldats. Vous avez donné votre vie pour une grande idée, pour une noble cause et les modestes croix de vos tombes sont les jalons que plante de par le monde la France prête à tous les sacrifices quand il s'agit de secourir les opprimés. Vous vivrez éternellement dans le cœur de ceux qu'enflamme l'amour du sublime, chers petits soldats français, tombés pour la défense de la noble et malheureuse Serbie.



Un officier d'état-major visite Négotin où, dans un décor de neige, s'élèvent les tentes de nos soldats



Paysans serbes, fuyant devant l'invasion des armées austro-bulgares et gagnant par les voies montagnardes le territoire monténégrin.



LES SERBES SE RÉFUGIENT AU MONTÉNÉGRIN. — Écrasés par l'avalanche énorme de leurs ennemis, les héroïques Serbes, bien à regret, ont dû abandonner leur patrie. Ils ont été demander l'hospitalité au Monténégro, jusqu'au jour où, reformés, équipés à nouveau et vainqueurs, ils reprendront possession de leurs foyers.



LA RETRAITE DE NOS TROUPES SUR SALONIQUE. — Lorsque avec son acuité de vision habituelle et son grand sens stratégique, le général Sarrail jugea prudent d'ordonner le repli de nos troupes vers Salonique, nos troupiers, à travers un terrain fort accidenté, battirent en retraite lentement, posément, après avoir fait sauter le pont de Vozarci et le pont du Radjeck, exécutant un mouvement prescrit, et ne subissant nullement la contrainte de l'ennemi.



LES FUSILIERS MARINS A DIXMUDE, par CH. FOUQUERAY.

CEUX DE DIXMUDE

Dixmude.....

Je n'y étais pas. Comment en parlerais-je ? Mes plus chers amis, — officiers, matelots, — sont là-bas, couchés dans cette terre française par la vertu de leur sang versé. J'ai connu l'amertume d'avoir été comme eux vingt ans à la peine, et de n'avoir pas été avec eux à l'honneur. Cet honneur suprême, — tomber à l'ennemi un jour de victoire, — je ne l'ai pas partagé. Je n'en parlerai pas.

Dixmude.....

Je n'en sais d'ailleurs pas grand'chose, — naturellement — je sais seulement qu'à Dixmude six mille matelots français attaqués par cinquante mille soldats allemands leur infligèrent le plus sanglant échec ; — et que je n'y étais pas, — ce qui m'ôte toute envie d'en savoir davantage.

D'autant qu'il n'y a rien là de bien extraordinaire, six mille matelots français vainqueurs de cinquante mille soldats allemands. Un matelot, de par son état, sa formation, de par ses années de service, longues et dures, représente très exactement un soldat de métier. Or, un vétérans, cela vaut beaucoup de conscrits. Ajoutez qu'en l'espèce les vétérans dont il s'agit étaient Français ; mieux : Bretons. Il doit falloir joliment de gens « kulturs » pour faire la monnaie d'un sauvage de notre Bretagne. Parce que j'en ai bien rencontré parfois qui ne savaient pas lire, de ces sauvages-là ; mais si vous m'en trouvez jamais un qui ne sache pas se faire tuer, j'accepte de me faire naturaliser boche.

D'ailleurs, qu'un matelot de chez nous valût plusieurs matelots de chez eux, il y a belle lurette que je le sais.

Il y a six ou sept ans, je fus second d'un petit croiseur rapide qui s'appelait le *Cassini* ; son frère de chantier le *Casabianca* a trouvé quelque part en Méditerranée, au cours de la guerre actuelle, une mort très glorieuse.

Mon *Cassini* menait au Maroc une vie, au contraire, toute obscure : la vie d'un facteur rural, — naval si vous le préférez. Deux fois par quinzaine, il embarquait à Gibraltar les courriers de la force navale détachée au blocus de la côte, appareillait, touchait à Tanger, puis éparpillait ses sacs, scellés au sceau de la République, à Rabat, à Casablanca, à Mazagan, à Safi et à Mogador.

La quinzaine suivante, un camarade le remplaçait, durant que lui se nettoyait et se rafistolait dans l'arsenal anglais, cordialement prêté par nos

alliés, qui n'ont jamais manqué, — je tiens à le dire très haut, — à la délicate courtoisie d'interrompre leurs propres réparations pour procéder aux nôtres.

Sans jour de telles faveurs, réservées aux seuls amis, les navires de toute nationalité recevaient à Gibraltar l'hospitalité la plus correcte. Ce pourquoi j'y vis un matin, mouillé côte à côte avec le *Cassini*, un grand bâtiment tout rutilant blanc, cuivres vernis et peinture d'aluminium, lequel n'était autre que le vaisseau de sa majesté prussienne *Hohenzollern*, yacht impérial. Fort beau navire. Et, naturellement, équipage trié sur le volet. Ça ne se discute pas, les gens de la plus mauvaise foi n'en disconvientront pas.

Or, le soir qui suivit ce matin-là, j'écrivais mon cahier de service dans la chambre des cartes, quand la timonerie vint me demander mes ordres à propos d'une vingtaine de matelots du *Hohenzollern* qui attendaient à la coupée, sollicitant l'autorisation de visiter le *Cassini*.

— Je n'y vois aucun inconvénient. Qu'ils visitent tout ce qu'ils voudront... Par exemple, dites au maître de quart qu'on ait l'œil sur eux et qu'on ne les laisse pas se balader tout seuls..... Ça va bien, merci, allez-vous-en.

Le timonier avait fait demi-tour. Je le rappelai : — Fichtre ! J'oubliais le principal... Des Allemands, il faut leur montrer ce que c'est que la politesse française. Courez à la cuisine et qu'on leur prépare du thé au rhum... Allez !... Enormément de rhum, n'oubliez pas !...

Et je me remis au cahier de service. Une heure plus tard, un sous-officier allemand vint me remercier en très bon français. Puis les envahisseurs se retirèrent.

Moi, là-dessus, je fis appeler le sous-officier de service. Je le vois encore, un premier maître de la machine, Alsacien :

— Eh bien, mon vieux, ça c'est bien passé ? Ils ont bu ?

— Oh ! ils ont très bien bu, Capitaine, pour ce qui est de boire, ils savent. Comme si g'avait été du rhum sans thé. D'ailleurs je vais vous dire, je crois que le cuisinier avait oublié d'en mettre.

— Le cuisinier est un homme intelligent. Vous avez causé ? Vous leur avez sorti votre allemand, je pense, vous qui parlez ça comme père et mère ?

— Mon Dieu, oui, Capitaine. Ça me dégoûtait un peu, mais il faut ce qu'il faut. D'ailleurs, à tant que de parler allemand, je leur ai dit ce que je pensais...

— Misère de nous !... C'est que je vous connais ! vous pensez fort ! Qu'est-ce que vous leur avez dit ?...

— Je leur ai dit qu'ils étaient des poules mouillées, et que je ne comprenais pas comment ils n'avaient pas déjà fait sauter leur navire, un jour que, comme ça, le kaiser aurait été à bord.

Je sautai en l'air. Mon premier maître, tranquille comme Baptiste, ne marquait pas le moindre repentir.

— Vous leur avez dit ça ?... Seulement ça ?... Une paille !... Mon vieux, si jamais j'ai besoin d'un ambassadeur à Berlin quand je serai roi de France... A propos, pendant que vous y êtes, qu'est-ce qu'ils vous ont répondu ?

— Ils m'ont répondu que ça ne se pouvait pas, rapport aux gendarmes.

Voilà pour leurs hommes. Voici pour les nôtres.

Mon *Cassini* était admirablement impropre au service dont on l'avait chargé. En le construisant, les ingénieurs l'avaient prévu pour le tout petit cabotage. C'était du long cours que nous faisions entre Gibraltar et Mogador. Résultat : mes chauffeurs étaient astreints à pousser les feux douze heures sur vingt-quatre. De quoi tuer en six mois l'homme le plus robuste. Huit heures de chauffe par jour sont un maximum qu'il est criminel de dépasser.

Seulement, pour ne pas le dépasser, il m'aurait fallu soixante chauffeurs. Et j'en avais quarante.

Je consultai mon médecin :

— Je peux demander à Brest vingt chauffeurs. Mais je n'ai pas la place de les loger. Si je les demande, un tiers de mes hommes couchera toutes les nuits à la belle étoile. Et il pleut à torrents deux nuits sur trois.

— Nous ferons de la fièvre.

— Oui, si je demande les vingt hommes. Et si je ne les demande pas...

— Nous continuerons de chauffer douze heures sur vingt-quatre et nous ferons de la tuberculose. On n'a que l'embarras du choix.

L'alternative valait bien une consultation. Je fis appeler chez moi quatre matelots chauffeurs. Ils avaient bien le droit de choisir la sauce à laquelle on allait les manger...

— Capitaine, douze heures sur vingt-quatre, on est fatigué. On chauffe mal. Huit heures, on chauffe bien. Faut demander à Brest. La fièvre, vous savez, capitaine, c'est pas gênant.

Si nous en restions là ?

Claude FARRÈRE.

UN DINER DE NOËL

MAX

Un peu avant huit heures du soir, le jour de Noël, en 1915, dans le grand salon des Le Coulteux. Mobilier riche. Assistance nombreuse, mais toute de famille. On n'attend plus que Max, le fils aîné des Le Coulteux, parti au début de la guerre et venu en permission depuis deux jours.

M^{me} LE COULTEUX. — Une habitude que Max n'a pas perdue de la guerre, c'est l'inexactitude...
LA GRAND'MÈRE. — Il n'est que moins cinq...
M^{me} LE COULTEUX. — Il m'avait promis d'être rentré pour sept heures... Le temps qu'il s'habille nous ne pourrions pas nous mettre à table avant huit heures et demie.

M. LE COULTEUX. — En admettant qu'il rentre tout de suite...
NOËMIE, 18 ans. — Max n'est pas là ?
MARCELLE, 15 ans. — Nous nous faisons une telle fête de le voir.

JEANNE, 22 ans. — L'uniforme doit lui aller si bien.

MARCELLE. — Lui si élégant...
NOËMIE. — ... Coquet même...
JEANNE. — Je suis certaine que son bleu d'horizon doit être d'un bleu.

NOËMIE. — ... D'un horizon !...
M^{me} LE COULTEUX, à parti, à Henri. — L'uniforme bleu de ton frère est bien préparé sur son lit... Tu as veillé à tout ?

HENRI, 18 ans. — Comme pour moi-même...
M^{me} LE COULTEUX. — La chemise ?... Les souliers.

HENRI. — Tout...
L'ONCLE ANDRÉ, 50 ans. — ...Comment se fait-il qu'il écrive si peu.

SA FEMME, un échafaud sec. — Il tourmentait des mots charmants avant la guerre...
M^{me} LE COULTEUX. — Il ne m'écrit guère à moi-même.

LA TANTE GERMAINE. — On ne sait rien de ce qu'il fait, c'est très mal.

RENÉ, 26 ans, réformé. — Il serait embusqué qu'il ne se laisserait pas ignorer davantage.

LA FEMME DE L'ONCLE ANDRÉ. — Il y a tant de manières de se faire embusquer.

M^{me} LE COULTEUX. — Huit heures !
RENÉ, le cousin réformé. — On n'attend plus que Max, n'est-ce pas ?

GERMAINE, égarée. — Il aura été revoir quelques-unes de ses belles amies d'avant la guerre...
LA FEMME DE L'ONCLE ANDRÉ. — S'il ne devait consacrer qu'une heure à chacune, il lui faudrait une dizaine de jours de permission, au moins !

RENÉ, piquant. — Que voulez-vous, c'est bien naturel... Un mondain comme lui...
GERMAINE. — Si aimé partout...
L'ONCLE ANDRÉ. — Depuis avant-hier soir qu'il est arrivé, il aurait pu venir nous voir un instant...

SA FEMME. — Les belles relations ne devraient jamais faire oublier la famille...
NOËMIE, entrant dans le cercle. — Max a beaucoup de cœur...

LA FEMME DE L'ONCLE. — Nous le savons.
RENÉ. — Le mérite n'est pas d'avoir du cœur, mais de savoir à qui donner celui qu'on a.

LA FEMME DE L'ONCLE. — Max sur ce rapport est un peu volage.

GERMAINE. — C'est un charmant papillon.
RENÉ. — Allez, la guerre ne l'aura pas changé.
NOËMIE, brève. — Et c'est tant mieux !

M^{me} LE COULTEUX, à Henri. — Je t'en prie, vas voir si ton frère n'est pas arrivé... Il a sans doute repris sa clef et n'a pas sonné... Pierre l'aide peut-être à s'habiller... Henri sort.

LA GRAND'MÈRE. — Henri est charmant, ce sera un rude petit soldat.
M. DE GRANDCHÈNE, 52 ans. — Il part le 5 janvier, n'est-ce pas ?
L'ONCLE ANDRÉ. — Ce dîner de Noël est-il assez différent de celui que nous avions fait ici il y a deux ans.

RENÉ, petit rire insupportable. — Max s'était déjà fait beaucoup attendre.

HENRI. — Moi ? J'aurais été plus heureux de partir le 15 décembre. Songez donc, trois semaines d'instruction de plus !

M. DE GRANDCHÈNE. — Mais vous n'auriez pas diné avec nous ce soir de Noël.

HENRI. — Mais, j'aurais pensé à vous tous en dinant, là-bas, avec les copains.

L'ONCLE ANDRÉ. — Les « copains », comme tu dis, ne pensent peut-être pas tous comme toi.

HENRI. — Eux ? Eh ! bien on voit que vous ne fréquentez pas dans la classe 17, vous, mon oncle !... Mais, si on avait fait un plébiscite nous serions déjà

le rouge en est devenu roussâtre et il porte deux petites déchirures montrant la grosse toile de la doublure. La tunique longue, avec ses deux pans relevés sur le devant, ne saurait plus avoir aucun nom, dans aucune langue, sous le rapport de la nuance.)

M^{me} LE COULTEUX. — Comment, tu n'as pas été t'habiller...
M^{me} LE COULTEUX, à Henri. — Maman, n'avez pas compris... Je vous ai dit que je vous

M^{me} LE COULTEUX. — Eh ! bien oui... Gobin va les soigner...

M. LE COULTEUX, précédemment. — Messieurs, je suis charmé de vous voir...
HENRI, avec élan. — Et moi aussi donc !... (Il leur serre fortement la main.)

M^{me} LE COULTEUX, à Max. — Emmène-les vite à l'office qu'on les fasse dîner et viens nous rejoindre.

MAX, 25 ans, très bien, yeux bleus, figure franche et décidée. — Maman... Maman... Je vous ai dit que je vous

MAX. — Chez le bistro, il y a cinq minutes... (On passe à table. Silence... Hésitations de M^{me} Le Coulteux devant les couverts bouleversés, les deux nouveaux convives et les chaises rapprochées.)

MAX, d'un ton qui n'admet pas de réplique. — Maman, vous allez prendre à votre droite Hautdecoq, n'est-ce pas, et Sahib à votre gauche...
M^{me} LE COULTEUX. — Mais, ton oncle, son âge, M. de Grandchêne...

MAX. — M. de Grandchêne et vous, mon oncle, vous serez ravis n'est-ce pas, de céder votre place à mes braves amis.

MAX. — C'est bon, c'est bon... Ne fais pas remarquer... On s'est dépêché...
NOËMIE. — Ou donc étiez-vous ?

MAX, évasivement. — Dans Paris.
NOËMIE. — Je pense bien...
MAX. — Maman ! Quand on passera le poisson ou la viande, vous voudrez bien aider Sahib à se servir. Il sort de l'hôpital et son bras gauche est encore un peu amochié...
M^{me} LE COULTEUX. — Amo... !

SAHIB, montrant triomphalement son bras gauche, encore enmaillotté sous la manche. — Amossé...
NOËMIE. — Tu aurais dû changer d'uniforme...
JEANNE. — Celui-ci est dégoûtant.

MAX. — Dégouté... Non, mais vous voudriez peut-être que j'aie me costumer en embusqué... (Il sort de sa poche un épongeable mouchoir à carreaux et s'en éponge le front.)

M^{me} LE COULTEUX. — Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

MAX. — Mon mouchoir... Je l'ai acheté quelque part... là-bas, à une vieille dont la boutique avait reçu des obus en guise de clients... J'y tiens plus que s'il venait de la rue de la Paix... Quinze sous... Je l'ai payé quinze sous !

LA FEMME DE L'ONCLE ANDRÉ. — On ne le reconnaît plus...
MARCELLE. — Toi, si coquet...
(Max est pris d'une petite quinte de toux.)

NOËMIE. — Tu t'es enrhumé ?
MAX. — Ça va passer... La fumée.
MARCELLE. — Quelle fumée ?

(Nouveau rire de Sahib dont les prunelles brillantes roulent de droite à gauche sur la scierolique ambrée.)

MAX. — ...De la fumée... (Il se mouche.)
NOËMIE. — Mais, tu as avalé du charbon... (Le maître-d'hôtel s'approche de Max et lui parle bas. Celui-ci se lève et quitte précipitamment la salle à manger.)

M^{me} LE COULTEUX. — Non, mais qu'est-ce qu'il a ?
RENÉ. — Encore un ami, peut-être...
(Un silence.)

M^{me} LE COULTEUX. — Qu'étes-vous venu dire à M. Max ?
LE MAITRE-D'HÔTEL. — Qu'on le demandait, de la part du pharmacien chez lequel il avait transporté un blessé tout à l'heure, pendant l'incendie.

SAHIB. — Oui... Pam-Poum !... Pam-Poum !...
M^{me} LE COULTEUX. — Eh ! mon Dieu !... Cet enfant me fera mourir...
M. LE COULTEUX, à Hautdecoq. — Mon ami, vous devez être au courant, vous...

HAUTDECOQ. — Oui, monsieur... Mais Max nous a défendu de vous dire.

M. LE COULTEUX. — Je vous prie de parler...
HAUTDECOQ. — C'est un pâtissier qui flambait.

SAHIB. — Éclair socolat... Tate aux pommes... Tout brûlé...
HAUTDECOQ. — ...Alors, comme on passait tous trois... On venait précisément de faire connaissance avec Sahib.

M^{me} LE COULTEUX. — Comment, « faire connaissance » ?
HAUTDECOQ. — Oui, sur la place de la Concorde ; il regardait le bassin... Pas vrai ?...

SAHIB. — Oui, bassin... Patna jeter eau comme ça entre les bras... (Il fait le geste d'une des nymphes de bronze.)

HAUTDECOQ. — Max a dit : « Pauv' type, il n'a pas un bien bon Noël ». On a causé ; le nègre avait tout juste deux ronds en poche... Max lui a dit de venir avec nous. Sûr alors qu'on ne savait pas encore ce qu'on allait faire... Mais l'incendie...

M. LE COULTEUX. — Au fait, cet incendie ?...
HAUTDECOQ. — Au coin d'une petite rue qui donne sur le quai... Mais plus haut dans la rue, au coin d'une autre...

M. DE GRANDCHÈNE. — Passons...
HAUTDECOQ. — La fumée sortait par les soupiraux, les flammes... Un gosse était seul, à la caisse, dans le magasin... On a bondi dedans, pas vrai ?... On a mis le salé en lieu sûr... Max, lui, était dégingolé dans la cave, où que ça flambait dur... Y a fallu sortir le patron qu'était déjà asphyxié... Ah ! madame, ça n'est pas pour dire, mais vous pouvez vous vanter d'avoir un fils, nom de... comme j'en aurais souhaité beaucoup à ma mère... Sans lui, ouisque je s'rais, moi qui vous parle... Ah ! la la...

M^{me} LE COULTEUX. — Vous ?
HAUTDECOQ. — A barboter dans les barbelés, sûr... C'est lui qui m'a décroché et aussi le petit lieutenant... Mais ça c'est une autre affaire.

L'ONCLE ANDRÉ. — Encore une autre ?
M^{me} LE COULTEUX. — Il ne m'a jamais rien écrit.

RENÉ. — Jamais ?
HAUTDECOQ. — ...Le lieutenant, lui, il avait reçu déjà un mauvais coup dans la poitrine... Une minute de plus, ça y était...
GERMAINE. — Ce Max !...

RENÉ. — On l'a changé...
NOËMIE. — Mais va-t-il recevoir la croix ?...
HAUTDECOQ. — Lui !... Sûr... Il est inscrit pour la médaille militaire, la croix de guerre... Et il aura une belle citation, ça je vous le jure...
M^{me} LE COULTEUX. — Et nous ne savions rien...
RENÉ. — Il attend peut-être d'être tout à fait certain...

HAUTDECOQ. — Certain ?... Mais, c'est comme s'il l'avait... Dans la section, d'ailleurs, tout le monde dit qu'il l'a déjà méritée dix fois... Ah ! si nous en avions beaucoup comme lui... Mais il a horreur de la trompette, il ne veut pas qu'on cause de ce qu'il fait... C'est un modeste, pas vrai... Jamais ça ne crâne... Ah ! le chic gosse...



APRÈS UN PÉLERINAGE A LA PLAINE DE BARCY: « Requiescat in Gloria », par Henri JOURDAIN.

partis depuis longtemps. Et, pas seulement quelques-uns, vous savez, mais tous !...
M. DE GRANDCHÈNE. — Brave petit... C'est vrai qu'ils sont tous taillés sur ce patron-là.

M^{me} LE COULTEUX, anxieusement. — La demie !
M. LE COULTEUX. — Il va falloir se mettre à table.

M^{me} LE COULTEUX. — Sans lui !...
M. LE COULTEUX. — Bien entendu... Je vais donner l'ordre qu'on serve...
GERMAINE, intervenant. — Notre Max décidément n'a pas changé.

(La porte du fond du salon s'ouvre, brusquement. Un soldat paraît. Il a conservé son képi sur la tête, et quel képi ! la visière fait l'arche de pont ;

Il n'y a pourtant que deux hommes. L'un est blanc, très pâle ; l'autre d'un noir, comme on n'en fait plus, même au Soudan, avec une mâchoire qui échapperait pour son éclatante blancheur le col le plus empesé.)

MAX, faisant le salut militaire. — Bonjour à tous !...
(Un silence de profonde surprise.)

MAX, comme s'il ne s'apercevait pas du gel subtil produit dans le salon par son apparition. — Maman, je me suis permis d'amener deux amis. Allons, avancez, vous autres... Mon ami l'adjudant Hautdecoq et Sahib, un autre copain à moi...
M^{me} LE COULTEUX. — C'est bon... C'est bon...

M. DE GRANDCHÈNE. — Mais, certainement...
LA GRAND'MÈRE, à M. Le Coulteux. — C'est comme si une bombe était tombée sur votre dîner, mon pauvre enfant.

(On s'assied, dans l'ordre indiqué par Max, qui, lui, s'est placé tout au bout de la table. Une certaine gêne... Tout à coup, Sahib, en montrant un nombre incalculable de dents, fait entendre le « Pam-Poum, Pam-Poum » de la pompe à incendie. Puis, il éclate de rire en regardant Max, et met son index obscur sur ses lèvres luisantes de potage.)

MAX. — Veux-tu bien te taire !
NOËMIE, assise à côté de lui. — Comme tu as chaud... Tu as le front tout perlé...

BRAS. Pii... Paf... Pchouthe, pchoutch !... Mamite... (Il rit et, regardant Max de côté, recommence son agaçant « Pam-Poum, Pam-Poum » des pompes à incendie.)

M. LE COULTEUX. — Vous avez vu passer des pompes ?
HAUTDECOQ, qui mange posément, clignant de l'œil. — Un peu.

MAX. — De loin... (Sahib éclate de rire... Le dîner n'est évidemment plus du tout tel que les convives en s'y rendant l'avaient imaginé.)
GERMAINE. — Il me semble que Max est tout congestionné...
NOËMIE. — Il est en nage.

MAX. — Je te défends...



NOVEMBRE 1914, SUR LES BORDS DE L'YSER, par HUYGHENS

Allez, madame, ce qu'on l'aime... Je vous avoue bien que tant qu'Hautdecoq aura une goutte de sang, vous pouvez être tranquille sur l'avenir de votre petit...

M^{me} LE COULTEUX, *très émue*. — Merci, merci bien, mon ami...

M. DE GRANDCHÈNE. — Votre verre, Hautdecoq.

MAX, *rentrant*. — Eh ! là !... On trinque ?... N'allez pas me le griser, hein !

M^{me} LE COULTEUX. — Eh bien ! ce pharmacien est parti ?

MAX. — Qui vous a dit ?

M^{me} LE COULTEUX, *montrant le maître-d'hôtel*. — Pierre.

MAX. — J'avais perdu mon portefeuille en me lavant les mains... Il me l'a rapporté... Ça m'a fait plaisir parce qu'il y avait dedans votre portrait, maman...

M^{me} LE COULTEUX, *éclatant en sanglots*. — Max... Max...

MAX. — Maman ! Qu'avez-vous ? (*Il court à sa mère.*)

M. LE COULTEUX. — Embrasse ta mère... C'est nerveux... Ça va passer...

MAX. — Voyons, maman... Qu'avez-vous ?...

SAHIB. — Pam-Poum !... Pam-Poum !...

MAX. — Tu as parlé ?

SAHIB, *montrant Hautdecoq*. — Non, li !...

MAX. — Fallait pas, mon vieux...

HENRI. — Il a bien fait...

NOÉMIE. — Il a tout dit... Et la médaille militaire ?...

MARCELLE. — Et la croix de guerre !

JEANNE. — La citation.

GERMAINE. — Les barbelés.

HENRI. — Le lieutenant.

NOÉMIE. — Tout, tout...

MAX, *l'air consterné*. — Vrai ?... Pourquoi as-tu fait ça ?... Tu vois bien qu'il ne fallait rien dire... Tu fais pleurer maman...

M^{me} LE COULTEUX, *en larmes*. — Mon chéri... Mon chéri...

M. LE COULTEUX. — C'est de bonheur.

M. DE GRANDCHÈNE, *se levant et embrassant Max*.

— Et de fierté... Mais, j'en veux ma part, moi aussi.

LA GRAND'MÈRE. — Et moi ?

MAX, *riant*. — Vous allez m'abîmer !

HENRI. — Ce que ton uniforme patiné fait bien !...

Au moins, on voit qu'il arrive de la guerre... tandis que celui que maman t'avait fait faire par le tailleur...

MAX. — Eh bien ! maman, je vais vous faire une grande concession : je le mettrai, après dîner... mais pour ce soir seulement !

M^{me} LE COULTEUX, *à travers ses larmes*. — Non... je n'y tiens plus...

M. LE COULTEUX. — Ta mère est comme moi, elle te préfère ainsi...

HENRI. — A la bonne heure !

MAX. — Mais vous me direz ce que je peux faire pour vous, maman...

M^{me} LE COULTEUX. — Et moi, ferai-je jamais assez pour toi...

MAX. — Pierre ! La suite, voyons... Sahib a faim... N'est-ce pas, mon Roi Mage ?... Tenez, c'est à lui qu'il faudra que vous fassiez tous un petit cadeau avant de partir...

M. LE COULTEUX. — Que voulez-vous, Sahib ?

SAHIB. — Moi ? ... Voir Fatma... (*Il rit... Un petit silence. Le dîner s'achève dans une cordialité charmante, bruyant, à fleur de sourires et de larmes. Hautdecoq devient éloquent.*)

NOÉMIE. — Comme tu as changé, Max...

MAX. — Tu trouves...

NOÉMIE. — Avant, tu ne faisais que ce qui t'amusait.

MAX. — Alors, je n'ai pas changé... Seulement ce n'est plus la même chose qui me plaît...

NOÉMIE. — Je n'ose plus te parler... Tu es un héros, toi aussi...

MAX. — Un héros ?... Je ne crois pas... Ni moi, ni les copains, va... Ou, alors, c'est bien sans s'en douter... On fait ce qu'on peut, on fait ce qu'on doit...

NOÉMIE. — Davantage !

MAX. — Pas trop.

NOÉMIE. — L'incendie... Le lieutenant ; les barbelés ; Hautdecoq ?...

MAX. — On est là... Les choses viennent d'elles-mêmes...

NOÉMIE. — Et, après ?...

MAX. — Après ?

NOÉMIE. — Oui... Que feras-tu ? Avant la guerre, tu haussais les épaules... Tu disais que la vie vaut d'être goûtée en égoïste... Ça, tu me l'as dit... Qu'il fallait vivre parmi ses rêves...

MAX. — J'étais un crétin...

NOÉMIE. — La guerre ne va pas durer toujours...

MAX. — Tant pis... Non, tant mieux !

NOÉMIE. — Tu t'ennuieras.

MAX. — Tu crois ?... Mais, après la guerre, tant de choses commenceront... Il y aura tant d'énergie à dépenser...

NOÉMIE. — Qu'est-ce que tu feras ?

MAX. — Quelque chose... Tu peux être tranquille...

NOÉMIE. — Tu ne vivras plus « parmi les rêves ? »

MAX, *fermement*. — Non... (*Les yeux fixés devant lui, regardant par-dessus la table, loin.*)

Non... Mais parmi les hommes...



SURPRISE DE NOËL. — La jeune mère et la grand'maman ont voulu que ce Noël ne fut pas trop triste, pour les babies, en cette demeure que papa a désertée, pour aller à la guerre. On a préparé, en cachette, un modeste réveillon. On a promis aux enfants de belles surprises. Celle qui se produit est encore plus sensationnelle qu'on ne l'aurait crue... Un coup de sonnette retentit... La vieille servante va ouvrir...
C'est papa qui vient embrasser toute sa petite famille. (Dessin inédit de Korab-Mercère)



— « Vous ne me reverrez pas, dans tous les cas »...

(Dessin de M. Mahut)

« DEUX SOUS ! S'IL VOUS PLAÎT »

Par VIOLET M.-METHLEY

Adapté de l'anglais par J. MARTY

*« Et bénie soit la querelle
avec l'être aimé
qui le ramène plus fidèle
et mêle les pleurs aux baisers ! »*

— Je vous jure que, fût-ce au péril de ma vie, c'est la dernière fois que je vous demande quelque chose !

Tel un héros de roman, Selman parle entre ses dents ; mode de langage très expressif, bien qu'inarticulé.

Dolly Weston éclate de rire :

— Oh ! je vous en prie, Ralph ! ne tournez pas au tragique ! D'abord, c'est absurde et cela ne vous va pas du tout. Dans une demi-heure, vous serez désolé de vos menaces et tout prêt à me supplier encore...

— Moi ! Je souhaite que le capitaine Davis me remplace avec avantage.

— Inutile de m'injurier ! s'écrie Dolly, rouge de colère. Si vous devez continuer sur ce ton-là, vous ferez aussi bien de vous en aller.

— Jamais de la vie !

— Alors, c'est moi qui quitterai Balmer demain matin.

— Vous ne me reverrez pas, dans tous les cas.

— Je voudrais en être certaine !

— Et moi, ne vous avoir jamais vue !

Sur cet impudent mensonge, laissant son aussi

peu sincère contradictoire aux larmes provoquées évidemment par la joie de son brusque départ, Selman s'éloigne à grands pas, jurant, à haute voix, au grand effroi des mouettes qui crient et tourbillonnent sur la frange des vagues de la marée montante.

Le pire de l'histoire, c'est que chacun d'eux avait également tort et raison. Dolly pouvait affirmer que le capitaine Davis lui était complètement indifférent ; Selman, assurant qu'une question de service avait seule causé son retard au rendez-vous : mais comme ils s'étaient mis tous les deux en colère, ni l'un ni l'autre n'avaient fait ce qu'ils auraient dû faire ; d'où cette querelle homérique.

— Et tout cela, songeait le jeune homme, parce qu'« il » fait partie de l'armée active et que je suis un territorial ! Parce que (le diable l'emporte !) « il » part pour le front la semaine prochaine, pendant qu'on nous garde ici. Ah ! les femmes sont bien toutes les mêmes ! J'ai été un fou d'avoir confiance en l'une d'elles ; mais cela me servira de leçon. Si jamais on m'y repince !

Tout en maugréant et en enfonçant, dans le sable humide, les talons de ses bottes, il avait parcouru plus d'un mille sur la plage déserte. La mer était vraiment engageante ce matin. Ils étaient venus avec l'intention de faire une pleine eau et son maillot était roulé dans sa poche. Est-ce parce qu'une femme de plus s'est montrée volage, qu'il va se priver de son bain ?

Poser la question, c'était la résoudre.

S'asseyant sur le sable doré, à l'abri d'un rocher disposé tout exprès, Selman se mit en devoir de dérouler ses bandes molletières.

La petite baie était un désert ensoleillé où nul être humain, semblait-il, ne s'était aventuré depuis des siècles. Toutefois, à trois quarts de mille environ, florissait une petite cité balnéaire et, à distance à peu près égale, mais dans la direction opposée, le symbole le plus éclatant de la civilisation moderne se dressait sur l'escarpement de la falaise.

De l'endroit où il se trouvait, Ralph apercevait les quatre grands mâts de la station de la télégraphie sans fil et distinguait les sentinelles dont la vigilance est devenue une nécessité si réelle et si tangible depuis certain jour d'août de l'année 1914.

Choisissant son chemin au milieu des galets, il courait légèrement sur le sable vers la mer et, quelques instants plus tard, on le voyait nager vigoureusement vers un rocher sombre et dentelé qui émergeait à quelque distance du rivage. Pendant qu'il s'adonnait à ce plaisir, un individu de forte carrure, également en costume de bain, sortait d'une grotte à demi-dissimulée à quelques centaines de pieds dans le flanc de la falaise et descendait avec précaution vers la mer.

Juché et assis sur son rocher, les genoux à hauteur du menton, Selman se chauffait au bon soleil et réfléchissait, avec un grand luxe d'attendrissement sur lui-même, à l'extrême cruauté de la conduite de Dolly. Son regard, perdu au large, suivait sur le ciel la raie de fumée d'un paquebot de passage puis se rabaisait sur la plage. Soudain, le rêveur sauta sur ses pieds.

Derrière le rocher qui abritait ses habits, il venait d'apercevoir quelque chose qui se mouvait : les bras d'un homme occupé à enfiler une chemise !

D'un coup d'œil, il se rendit compte de la situation. A n'en pouvoir douter, il avait affaire à un voleur et, non seulement son uniforme était flambant neuf, mais il y avait dans ses poches : trois livres sterling, sans compter la petite monnaie ; un étui à cigarettes en argent ; une très belle montre à cadran lumineux, une photographie de Dolly (objet désormais, il est vrai, complètement dénué d'importance !).

En moins d'une demi-minute, il s'était jeté à l'eau et, soufflant comme un phoque en fureur, se dirigeait à grandes brasses vers la côte. Qu'elle était loin encore ! Il nageait pourtant avec une ardeur telle qu'il s'arrachait les genoux sur les galets avant de prendre pied sur la plage.

Le rocher lui cachait encore son voleur, alors qu'il courait, sans bruit, sur la grève. A une demi-douzaine de mètres environ de son but, il s'arrête brusquement.

Une soudaine exclamation d'impatience, un juron guttural dont la provenance est indiscutablement teutonne viennent de retentir.

Sans hésiter, Selman contourne le roc et se trouve derrière un quidam assis sur le sable, absorbé dans la manipulation de bandes molletières dont les caprices avaient provoqué cette imprécation partie du cœur.

Guêtres à part, il avait revêtu l'uniforme kaki, du bonnet de police aux bottines de cuir fauve. La tunique serrait étroitement son dos bombé, ses épaules et on ne voyait que son cou rouge brique avec une portion de sa tête rasée à l'ordonnance.

Un nouveau juron, nettement germanique, déchira le silence. Selman s'était rué sur le filou ; celui-ci, d'ailleurs, se ressaisissant instantanément, vitupérait dans un anglais aussi distinct que le lui permettait la main de fer qui l'étreignait à la gorge.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment osez-vous m'attaquer ?

— Et vous, misérable espion, comment avez-vous eu l'audace d'endosser mon uniforme ?

Le forban trouve apparemment la réponse difficile, car, sans autre protestation, il entame vigoureusement la lutte.

Sa robuste stature lui donnait l'avantage ; d'autant plus que son adversaire était déjà fatigué par les efforts qu'il avait dû fournir pour regagner la rive. Entrelacés, se tordant, se roulant sur le sable, ils luttent à outrance.

De son bras droit libéré, le Boche assomme à demi Ralph d'un coup de poing sur la figure. Son sourcil est coupé et le sang ruisselle sur sa joue. Mais s'il abandonne la partie, le drôle s'échappe et met à exécution les projets perfides qu'il nourrit vraisemblablement contre la station de la T. S. F.

Un accident va changer la face des choses. Un brouillard devant les yeux, des bourdonnements plein les oreilles, Selman se défend aveuglément, désespérément. L'Allemand lui tord l'épaule gauche et il est sur le point de s'évanouir ; lorsque son assassin, trébuchant, desserre son étreinte et, avec un blasphème retentissant, tombe à la renverse et Ralph sur lui.

Il fallut bien cinq bonnes minutes au jeune homme pour rassembler ses esprits, se dégager du corps inerte de son ennemi et se redresser à genou sur le sable. Le Germain gisait étendu, les paupières fermées, la bouche ouverte, sa face de carême devenue d'une pâleur verdâtre.

Un tressaillement de son corps rappela Selman à l'urgence d'une action prompte et énergique. Si la brute reprend ses sens, c'en est fait de lui.

Un rapide regard circulaire, destiné à découvrir le moyen de ficeler le misérable évanoui, lui révèle la cause de sa mésaventure : les bandes molletières, maladroitement enroulées, s'étaient entortillées autour de ses pieds et avaient provoqué sa chute ; elles allaient fournir au vainqueur les ligatures dont il avait besoin.

Cinq minutes plus tard, le Teuton revenait à lui pour se trouver proprement ficelé, les pieds et les poings liés, grâce aux bandes, renforcées de la ceinture et des courroies de Selman.

Une bordée de jurons, lancés avec une volubilité extrême, vint établir, plus nettement encore, la nationalité du prisonnier.

— Vous ferez aussi bien de vous taire, conseilla Ralph qui, accroupi sur le sable, examinait triomphalement son ouvrage. Il n'y a rien à faire ! Vous êtes pris ! et bien pris ! Maintenant, je vais vous rouler derrière ce rocher et aller chercher la police.

Encore un peu tremblant de la secousse qu'il avait subie, le jeune homme se releva et chercha instinctivement ses habits. Alors ! Seulement alors, il se rendit compte que son uniforme se trouvant sur le dos de son prisonnier, il lui était, pour le moment, impossible d'en disposer. Lier l'Allemand n'avait pas été chose facile, le délier serait folie !

La seule alternative pour Selman était une promenade de trois quarts de mille en maillot défraîchi, couronnée par une entrée triomphale dans une ville d'eaux à la mode.

Quant à la station téléphonique, perchée sur la falaise au delà d'une immense zone de galets et de coquillages, son abord était inaccessible à des pieds nus.

Ralph surveillait sa capture d'un air méditatif. — Je me demande où sont vos vêtements, sale pourceau ? Cachés quelque part, je suppose, de peur qu'ils ne vous trahissent ; mais il est bien inutile de vous demander où ?

Evidemment, c'était inutile. L'Allemand grommela entre ses dents quelque chose d'inintelligible ; sa physionomie décelant la soif de représailles. Comme il gigotait furieusement, Selman se courba et resserra les courroies avant de se lancer sur la route de Balmer.

Dès les premiers pas, il constata qu'il était étourdi jusqu'à l'hébétéude et tennaillé par un violent mal de tête. D'autre part, son épaule devenait de plus en plus douloureuse et s'ankylosait.

Marchant péniblement presque à tâtons, il avait atteint, sans s'en apercevoir, le bout de l'Esplanade, lorsqu'il tomba dans les bras d'une chaste et vieille demoiselle.

A la vue de cet être, dévêtu et encore ruisselant, elle poussa un petit cri d'horreur et, faisant volte-face, s'enfuit à toute allure, les protestations angoissées de Selman n'ayant pour résultat que d'accélérer sa course.

A une légère variante près, la même scène se reproduisit deux pas plus loin, lorsqu'il rencontra un groupe de rieuses jeunes filles : évidemment, son apparence était contre lui !

En réponse aux appels du lunch, une véritable avalanche de grand'mères et de bébés, de gouvernantes et de fillettes quittait, en ce moment, la plage pour reprendre le chemin du logis : avalanche exclusivement féminine d'ailleurs !

Une timidité oppressante, angoissante, envahissait Selman.

Dans ce costume, il ne pouvait ni se mêler à la foule, ni remonter le sentier bitumé, conduisant aux pensions de famille, qui bordait le quai ; pas davantage essayer de se procurer des vêtements convenables ou faire usage du téléphone.

Oh ! Mais une idée ! Il y avait une cabine téléphonique à mi-chemin de l'Esplanade ; comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il demanderait la communication avec le poste de police, déposerait sa plainte et, s'il était nécessaire, attendrait, dans la cabine, qu'on vînt à son secours.

Pendant le trajet sur l'Esplanade, il se comparait intérieurement à une Lady Godiva (1) masculine et, bien que pas une âme ne fût en vue, il lui semblait qu'une multitude de Peeping Toms (2) le dévoreraient du regard.

Enfin, il atteignit le port de salut, referma, avec un soupir de soulagement, la porte derrière lui et saisit le gros annuaire rouge.

Rapidement, févreusement, il en tourna les pages : Poste de police : 30-27.

S'emparant alors du récepteur, il hurle le numéro.

Une fois ! Deux fois ! Trois fois !

Tout à coup, son cerveau, encore embrumé, comprit que quelque chose allait de travers et perçut nettement la signification de la réponse qui lui revenait constamment :

— Deux sous, s'il vous plaît !
Deux sous, s'il vous plaît !
Deux sous, s'il vous plaît !
Naturellement, il aurait dû se le rappeler ! Non

(1) Lady Godiva : Comtesse de Mercy et de Coventry qui, vers l'an 1040, chevaucha dans le costume le plus primitif, à travers les rues de sa capitale et délivra ainsi son peuple d'une taxe oppressive. (Note du traducteur).

(2) Peeping Tom : tailleur de Coventry qui, seul parmi ses concitoyens, eut l'inconvenance de dévisager Lady Godiva. En punition de son audace indécente, il fut frappé de cécité. (Note du traducteur).

moins naturellement, il ne l'avait pas fait ! L'ouverture destinée au billon s'ouvrait devant lui ; mais on ne porte pas d'argent sur soi en costume de bain.

Vainement, l'infortuné tente d'expliquer son cas à l'impersonnel oracle posté à l'autre bout du fil.

— Écoutez ! Je n'ai pas un penny sur moi !...

Ne pourriez-vous pas l'inscrire à mon compte ?... ou me le prêter ?... Je vous jure que je vous le rendrai ! Si, seulement, vous vouliez me mettre en communication avec le 30-27, je vous paierais ensuite tout ce que vous voudriez !...

Ces piteux appels n'obtiennent que l'impitoyable réponse :

— Deux sous, s'il vous plaît !

Deux sous, s'il vous plaît !

Deux sous, s'il vous plaît !

Quelques instants encore d'inutiles protestations ; puis l'abominable ultimatum :

— La communication est coupée, et tout retombe dans le silence.

Machinalement, Selman raccroche le récepteur ; frappé de stupeur, il reste immobile, désespéré, les yeux hagards.

Chaque minute écoulée ajoutait à son malaise et à la sensation d'étourdissement qui l'anéantissait ; l'effort d'atteindre la cabine téléphonique avait été trop pour lui ; maintenant, il se sentait envahi par une étrange sensation d'irréel.

Au dehors, le soleil dardait ses rayons brûlants sur l'Esplanade déserte ; elle apparaissait à Selman comme dans un cauchemar, une place sur laquelle il lui fallait se lancer seul sans soutien, sans appui...

Comme il restait hésitant sur le seuil, il fut brusquement rappelé à la réalité ; en même temps, une rougeur brûlante s'étendait jusqu'à la racine de ses cheveux.

Une jeune fille, vêtue de mauve et de bleu pâle, se dirigeait vers lui : c'était Dolly Weston.

Se reculant rapidement, il ferme la porte, contre laquelle il s'appuie de tout son poids. Elle allait passer ! Elle devait passer ! et en effet il entend le bruit léger de ses pas qui s'approchent, passent, et s'éloignent peu à peu.

Alors une révolution subite s'opéra dans sa pauvre cervelle malade. Il ne devait pas la laisser partir. Nulle autre créature humaine n'apparaissait à l'horizon et la nécessité était urgente.

Son vertige allait en augmentant ; peut-être tomberait-il évanoui avant d'avoir pu trouver de l'aide. Et après tout, ce n'était que pour lui demander un penny !

Il eut le bon sens de ne pas hésiter. Ouvrant la porte toute grande, il jeta, à droite et à gauche, un regard désespéré, s'assura que personne autre n'était en vue et se lança en trébuchant à la poursuite de la jeune fille.

Il appela, d'une voix rauque :

— Dolly ! Dolly !

Elle se retourna vivement, souple, élégante, contemplant, avec ses grands yeux bruns largement ouverts, cette stupéfiante apparition.

Lui-même ne se doutait guère du spectacle qu'il présentait : la poussière, le sable, la boue, le sang couvraient ses jambes, ses bras nus, le costume de bain qui n'avait pas eu le temps de sécher ; sa chevelure humide pendait lamentablement sur ses yeux ; une meurtrissure empourprée défigurait sa joue ; son épaule droite était enflée et livide.

Nul étonnement à ce que le voyant ainsi fait, Dolly Weston restât un instant sans parole ; rien d'étonnant, non plus, étant donné son cœur, qu'elle s'élançât vers lui avec un petit cri d'effroi :

— Ralph ! qu'y a-t-il ?

Selman essaya de paraître digne et indifférent, ce à quoi il échoua piteusement ; il tenta de sourire ; mais, heureusement pour lui, ne put constater le misérable résultat de son effort. Parler lui était difficile ; il balbutia néanmoins :

— Je suis désolé de vous importuner... Acceptez toutes mes excuses ; mais j'ai besoin... Auriez-vous la bonté de me prêter deux sous ?

— Deux sous ?

Dolly n'y comprenait rien !

— Oui, comme vous pouvez le voir, je n'ai pas d'argent sur moi et il me faut absolument deux sous ! Voulez-vous me les prêter ?

Les doigts tremblants de Dolly fouillent dans sa bourse ; mais Ralph n'attend pas la fin. Pivotant sur lui-même, il regagne péniblement la cabine téléphonique, suivi par la jeune fille.

A mi-voix, il se répète :

— Poste de police : 30-27 !

Poste de police : 30-27 !

La pièce de deux sous est introduite dans la fente destinée à cet usage ; une voix prononce dans l'embouchure le numéro demandé. Selman ne saura jamais si cette voix appartient à lui ou à un autre.

Dolly est debout encadrée dans l'ouverture de la porte, mais actuellement, ce n'est pas à elle que Ralph doit penser.

— Est-ce le poste de police ? (sa voix semble redevenue plus naturelle). — Oui. — Je suis le capitaine Selman du 5^e Glosbys. — Oui. — Voulez-vous envoyer de suite deux hommes à Caston Cowe ; ils y trouveront un espion allemand. Je l'ai attaché ! — Oui. — Un Boche. Faites vite.

Le récepteur s'échappe de sa main ; l'éblouissement augmente ; il ne peut plus se souvenir. Chose curieuse : lorsque le vertige commence à se dissiper, Dolly est encore présente ; bien plus, quand Ralph revient à lui, il se trouve couché sur le dos, moitié en dedans, moitié en dehors de la cabine, sa tête reposant sur les genoux de la jeune fille.

— Ne bougez pas ! fait celle-ci, j'ai téléphoné pour avoir un médecin et un taxi ; ils seront là dans deux minutes, mais je vous prie, cher, ne vous agitez pas.

Elle dit cela ; Selman l'entend à n'en pouvoir douter et, cependant, une chose le tourmente.

— J'avais promis, balbutie-t-il, de ne plus jamais rien vous demander ; mais... mais...

— Vous m'avez demandé deux sous !

Dolly essaye de rire ; elle essaye aussi de ne pas pleurer ; mais ses larmes s'échappent malgré elle.

— Et je vous les ai donnés, Ralph... et je vous donnerai autre chose avec, si vous le désirez encore !

VIOLET M. METHLEY.

(Adapté de l'anglais par J. MARTY.)

NOËLS DE GUERRE

Pour le Docteur Ferrand,

en toute gratitude.

H. D.

Je me rappelle le premier Noël de cette guerre — celui-ci sera-t-il le dernier ?... — J'étais dans une boueuse ville bretonne, auprès d'un blessé qui m'est cher, dans un hôpital où mettaient partout de la lumière les blanches cornettes des religieuses, leurs blanches guimpes, leurs larges manches blanches, leurs blancs tabliers, — et, surtout, le sourire de leurs blancs visages, — sourire si jeune chez celles mêmes dont les années avaient plissé les tempes et les joues, qu'il révélait en elles une âme tendre et fraîche d'enfant. Les poilus oublièrent leur souffrance au milieu de la clarté douce et calme que rayonnaient ces femmes si simplement maternelles ; ils obéissaient comme de grands bébés au moindre signe, mettaient une sourdine à leurs jurons — que les Mères feignaient de ne point entendre, — et s'évertuaient, quand « ils revenaient de sortir en ville », à ne point salir les parquets entretenus par les novices mieux que les miroirs auxquels elles avaient renoncé...

Vers Noël, une converse âgée qu'avait tuée les fatigues nouvelles, s'endormit dans le Seigneur. La vieille religieuse, exposée dans son cercueil en ses habits de chœur, une couronne de fleurs d'orange au front, passa dans la chapelle sa dernière journée et sa dernière nuit de couvent. Tant qu'il fit jour, sauf aux heures des repas, il y eut des soldats au pied de l'autel. Plusieurs ne savaient plus de prières. Aucun n'avait connu la morte. Mais, en gratitude des soins pieux que leur donnaient les autres et des veilles qu'elles s'imposaient auprès des blessés comme auprès des morts — rares, ceux-ci : les Augustines succombaient à la tâche — il en tomba trois d'août à janvier — mais elles sauvaient leurs soldats — les poilus vinrent tenir compagnie à la petite forme mince et blanche qui dormait sous un crucifix... Lachmi, un Marocain fantasque, têtue et volontaire comme un gosse mal élevé, quémendeur et malicieux comme un jeune singe, enfant gâté de toute la maisonnée, resta de longues heures devant la grille du chœur...

Les jours passèrent, et Noël vint. On prépara un arbre magnifique, un grand sapin sombre tout en haut duquel se balançait une grosse montre d'argent. Lachmi, exultant, s'en fut trouver la Supérieure et lui déclara son vif désir de « la bête sans pattes ». La patiente explication par quoi Mère Elisabeth essaya de lui faire comprendre les mystères équitables et profonds de la tombola ne le laissa aucunement convaincu.

Mais la messe de minuit faillit déchaîner un drame. Le plain-chant des moniales avait célébré la naissance du Sauveur ; leur doux latin à la romaine avait frémi comme un vol de colombes amoureuses et timides autour du tabernacle et de la crèche aux guirlandes vertes où souriait aux anges un Jésus de cire. Les voix tendres et chastes des religieuses s'étaient tuées. L'orgue s'anima sous les mains d'un abbé infirmier — quarante-cinq ans d'âge, des yeux de vingt ans : miracle d'une piété pure ! — Un juif d'Alger, Moïse, actionnait le soufflet. Dix ou douze poilus, orgueilleux et contents, mais un peu plus troublés qu'ils ne voulaient le paraître, chantèrent le déplorable cantique *Minuit, chrétiens...* qui, sous leurs lèvres, acquit une naïveté bien imprévue.

Puis ce fut le Sacrifice du Dieu fait homme, l'Oblation du Nouveau-Né divin, l'ineffable Offrande du Fils s'immolant à la Justice de Son Père pour sauver la créature... A côté de moi, Bel-Haïdi, un sergent des tirailleurs algériens — médaille militaire, médaille coloniale, deux citations, — pleurait comme s'il n'eût pas eu à son actif dix ans de rudes campagnes dans le désert, le bled... et les Vosges... Un gars de la flotte boita devant moi, jusqu'à la Sainte-Table ; je communiai entre eux deux ; un jeune lieutenant des chasseurs, parent du chirurgien audacieux à qui nous devons

les plus récentes expériences de greffe animale, était à côté de nous dans un fauteuil roulant, sa jambe blessée allongée devant lui, — et son visage d'enfant blond était aussi pâle que l'hostie... Des habitants de la ville, des parents et des amis des blessés et des religieuses, étaient là en nombre. Le brave aumônier, lorsqu'il eut fait communier toutes ses filles spirituelles, passa aux soldats et aux fidèles... Le divin banquet fut long et les yeux du prêtre étaient embusés de larmes heureuses.

La messe dite, les soldats regagnèrent leurs salles et se recouchèrent. Et il advint cette chose incroyable que Lachmi — Lachmi, gourmand comme on ne l'est pas — refusa le pain grillé bien beurré et le chocolat chaud et crémeux au parfum de vanille que les religieuses — qui jeûnaient depuis trente heures — apportèrent en guise de réveillon à leurs poilus. Il refusa avec colère, avec ténacité — et rien ne put le fléchir : quand, mi-curieux, mi-ému, il avait voulu suivre les rangs nombreux de ceux qui allaient manger « le pain de vie », Bel-Haïdi l'avait fait rester à sa place. Et Lachmi, à qui nul n'avait jamais supposé d'impressions profondes, en avait conçu une telle indignation qu'il en rejeta les gâteries permises et même offertes... Il ne fallut rien moins pour lui rendre son sourire le lendemain qu'une indulgente supercherie — du moins, je le suppose ! — de la Mère Elisabeth, car, au tirage de la tombola où il se rendit en boudant, le sort propice lui octroya « la bête sans pattes ». Je crois bien que Lachmi n'a jamais appris à voir l'heure, — qu'il n'a peut-être jamais compris exactement ce qu'est l'heure ni ce qu'est une montre, — mais je crois bien qu'il a gardé à Bel-Haïdi une tenace rancune...

Où sont-ils, tous ces hommes naïfs et forts qui partageront avec moi l'an dernier qui, le pur banquet de la Noël chrétienne, — qui seulement le cordial réveillon des bonnes Augustines ? Combien, parmi tous ces vrais fils de France ou ces amis gagnés à la France reverront cette année un Jésus de cire rire aux anges dans une crèche verte ? Et le doux plain-chant des religieuses, leur suave latin à prononciation romaine, quels cœurs fera-t-il fondre cette année de profonde émotion ? La Mère Marie de Gonzague, qui était si bonne et

si vaillante, la Mère Chantal, qui était si aimable et si belle, de combien de leurs « enfants » de passage ont-elles appris la mort ?...

Noël de guerre, poignant Noël revenu plus blanc et plus rouge que l'autre année, — plus blanc de tant de cadavres pâles, plus rouge de tant de plaies et de tant de sang versé — quelle chanson tes cloches vont-elles sonner aux beffrois de France... et aux beffrois de mon pays ?... Car je suis, comme Bel-Haïdi, comme Lachmi, comme tant d'autres, une amie gagnée à la France. La France est le pays de mon amour, — selon mon cœur et selon la loi, — mais la Belgique est le pays de ma naissance. J'ai là-bas une mère et un père, j'ai là-bas un frère tout enfant pour qui l'âge de raison n'a point sonné mais que la guerre mûrit avant son heure. Que sera Noël pour eux ?...

Même si, dans Bruxelles, grande ville gouailleuse qui se remonte le moral à force de zwanze, on ne souffre pas trop, qu'advient-il de ma Flandre ? Ceux qui ne connaissent la Belgique que par ses chemins de fer confortables et par ses lions en carton-pâte, — par Liège, sa ville française, ou par Anvers, sa ville allemande, ceux-là ne connaissent point son cœur secret.

Le cœur secret de la Belgique, c'est la Flandre, — la Flandre verte et blonde, la Flandre aux gras polders et aux plages onduleuses de sable fin, la Flandre où l'Escaut roule ses eaux paisibles et où la mer jette ses lames grises, — la Flandre aux fortes filles dont nul ne déchiffre les yeux clairs : est-ce le rêve, est-ce le calcul, est-ce le vide qui habite leurs prunelles ? nul étranger ne l'a pu dire, — la Flandre aux robustes matelots aussi sincères dans la prière que dans la rage, et qui voient bleu comme ils voient rouge, — la Flandre qu'ont tour à tour dominée les Espagnols, les Français, les Hollandais, qu'ont voulu mater les Autrichiens et les Anglais, que personne jamais ne put asservir et qui resta toujours elle-même, — la Flandre des béguinages et des beuveries, — la Flandre des beffrois et des cabarets, — La Flandre de Thyl Uylenspiegel, de Nele, de Rodenbach et de Verhaeren...

Quel sera le Noël de la Flandre ?... Songez : c'est le seul coin de la Belgique où reste un peu de terre que l'envahisseur n'a point foulée... C'est le seul

refuge du libre sentiment national... Le cœur des mères et des épouses françaises ne se réunira pas en un seul point de France : il suivra les enfants et les maris dispersés à la frontière, à tant de frontières... Le cœur des mères et des épouses belges, voulez-vous que je vous dise où il sera, pendant la nuit de Noël ? Il sera là-bas, près de la mer grise et verte, dans une très humble chapelle flamande, aux bancs de bois, aux murs crépis de chaux, près d'une femme blonde, mince, douce, — près d'un homme grave aux yeux bleus, — près, peut-être, de deux adolescents sérieux et sveltes et d'une fillette aux cheveux follement frisés... C'est dans la petite chapelle de La Panne où la reine Elisabeth — si petite et si grande en son exil — priera pour son peuple et pour son royaume, que le cœur secret de la Belgique battra, à grands coups sonores, tandis qu'en son latin rugueux, un humble prêtre flamand annoncera la naissance du Sauveur. C'est là peut-être que le Sauveur armera des bras pour une victoire définitive. C'est là peut-être que de ferventes prières, arrivées de loin sur les vibrations des cloches, obtiendront que soient sauvées la France et la Belgique.

Et je crois bien que si l'on proposait à Bel-Haïdi — vit-il encore ? — au jeune lieutenant de chasseurs qui n'a peut-être pas retrouvé ses jambes agiles, — au gars de la flotte qui boitait devant moi vers la Sainte Table, — n'est-il point couché aux rives de l'Yser ? — à tel et tel autre qui partageront mon émotion de la Noël dernière, — de communier l'an prochain, en action de grâces, dans l'humble chapelle de la Panne où les clairs cheveux de la reine seront, cette année, presque la seule lumière, tous feraient avec joie le voyage...

Epouses qui me lisez solitaires, mères éloignées de vos enfants, joignez vos prières à celles de cette reine sans couronne, de cette reine séparée de ses enfants et de son peuple — et priez avec elle qui s'agenouille en un pauvre sanctuaire flamand pour que le Christ Jésus qui naquit en une très pauvre étable se souvienne de la Belgique crucifiée et de la France héroïque et douloureuse — et pour qu'après deux Noëls de guerre il nous accorde un Noël de gloire !

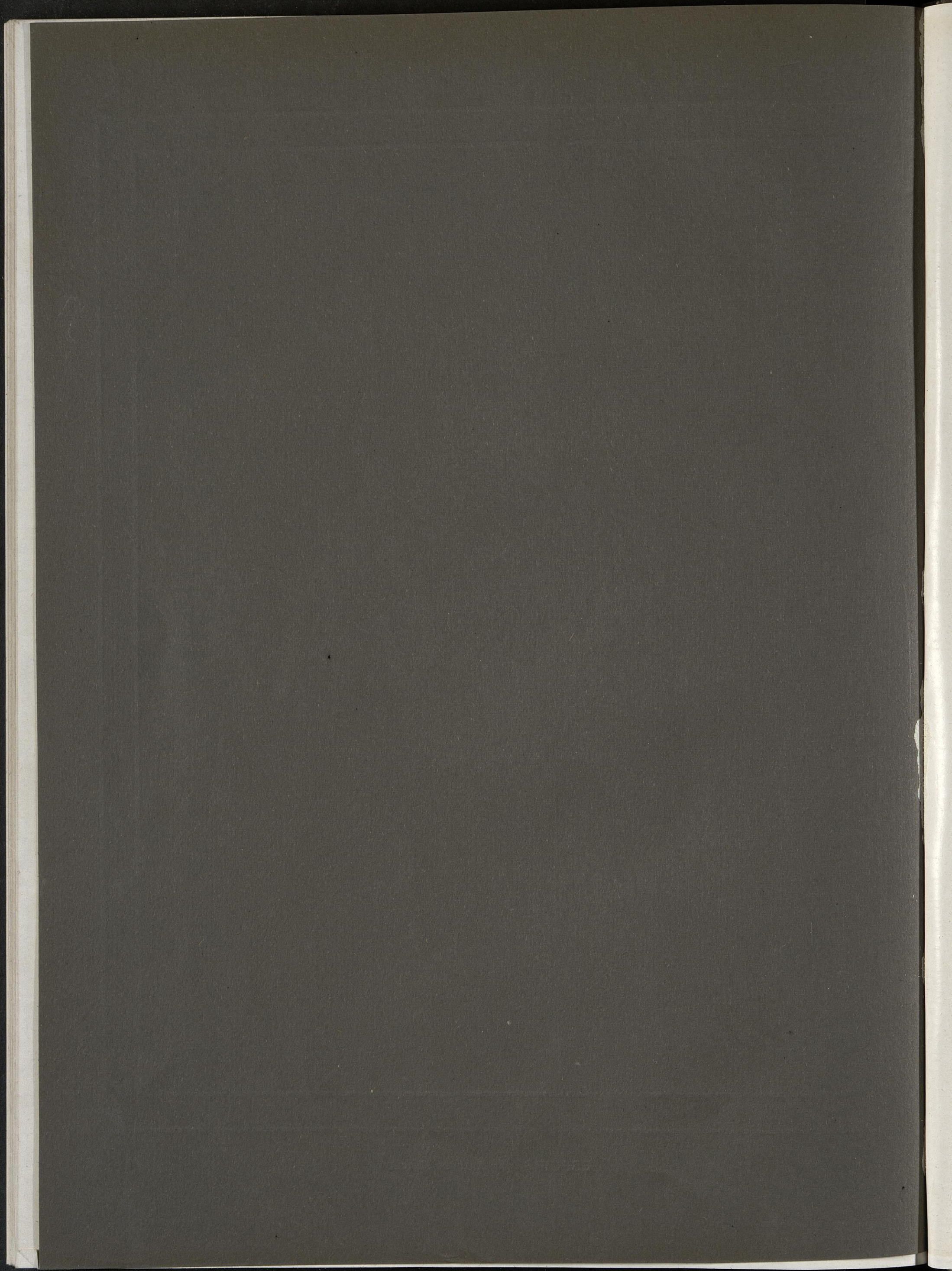
Henriette DORINGE.



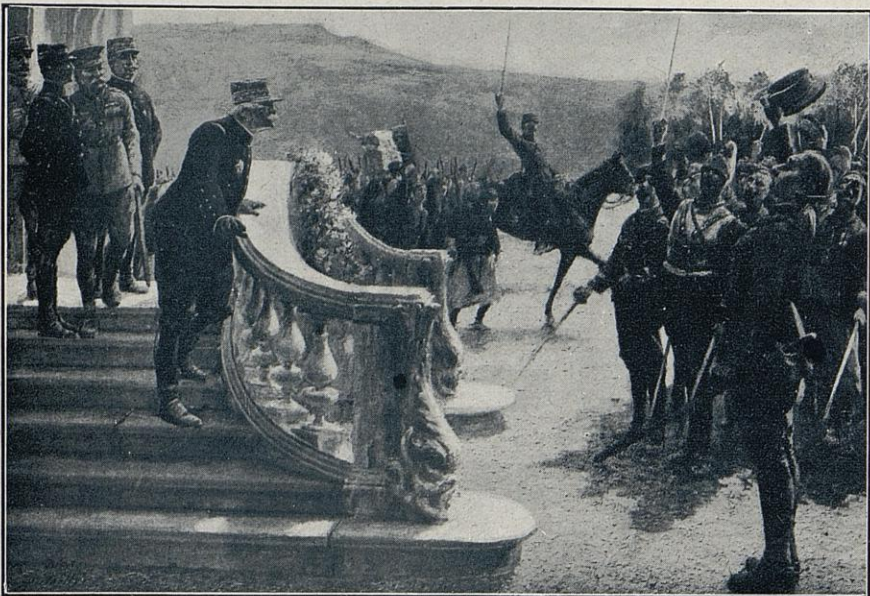
SUR LES CHAMPS DE BATAILLE DE MACÉDOINE. — Au milieu d'une plaine, voici qu'on aperçoit une dizaine de petites croix de bois, ce sont les tombes de ceux qui moururent dans le dernier combat... (Voir article, page 398.)



ESPOIRS, par ANTONIN MERCIÉ



LES ESTAMPES DE LA GUERRE



VAINCRE OU MOURIR — *Message du Commandant en Chef*, 6 Septembre, 9 heures. — « Au moment où s'engage une bataille dont dépend le Salut du Pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à rejouer l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles aucune défaillance ne peut être tolérée. Signé : JOFFRE.



UN JEUNE HÉROS. — A LOURCHES (Nord), le jeune Emile DESPRÉS âge de 14 ans doit être fusillé pour avoir donné un verre d'eau à un Sergent Français lequel, déjà blessé, va être également fusillé. Un capitaine allemand s'adressant au jeune DESPRES lui offre la vie sauve à la condition qu'il tue le Sergent. Ce courageux gamin saisit le fusil, fait face au capitaine, il tire, et foudroie ce barbare. L'héroïque enfant tombe aussitôt, lardé de coups de baïonnette et criblé de balles. L'histoire retiendra le nom de ce jeune héros.

De tout temps, le public français, a manifesté pour les estampes une prédilection justifiée.

Les sujets militaires ou guerriers l'ont toujours particulièrement séduit, ce qui prouve bien que malgré toutes les théories endormeuses des pacifistes, le vieux sang d'autrefois n'a pas cessé de couler dans nos veines : à la première occasion il y bouillonne !

C'est une de ces heures que nous vivons, une de ces heures où l'âme de la race sourde des profondeurs, affleure et déborde : aujourd'hui le soldat est roi et Dieu sait combien c'est justice !

Partout, une floraison de sujets militaires s'épanouit. Cependant le résultat n'est pas invariablement à la hauteur de ces louables tentatives et il importe de ne pas fausser le bon goût français dont, à si juste titre, nous nous enorgueillissons. C'est pour quoi il faut féliciter la Maison Camis

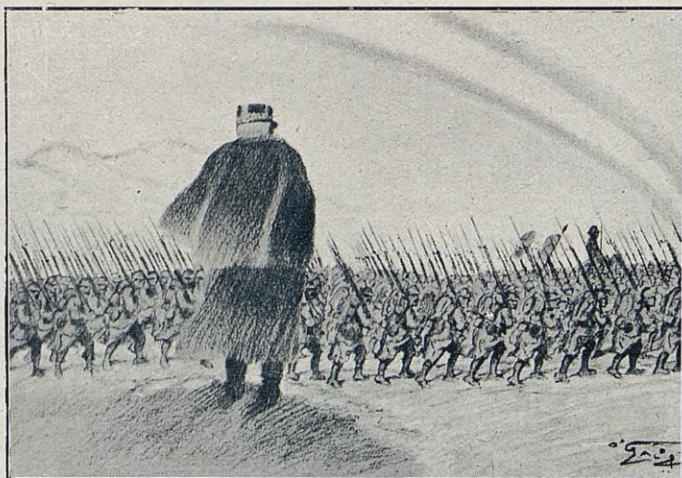
d'avoir, avec le concours de nos plus éminents artistes peintres et graveurs, édité sur papier de grand luxe, une série d'Estampes Artistiques de la grande guerre dont la place est tout indiquée dans les intérieurs les plus modestes comme les plus luxueux, parce

estampes, qui constituent de magnifiques cadeaux de Noël ou de Nouvelle Année. La série comprend onze compositions dont voici le détail :

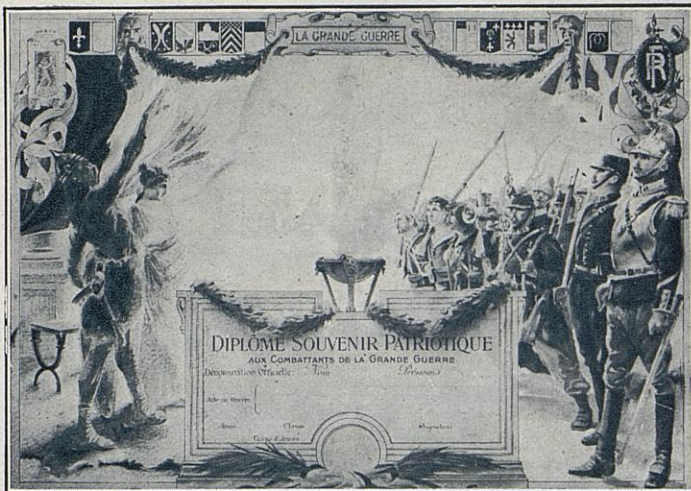
1° *Le Serment d'adieux, Vaincre ou mourir, Sacrifice.* Ces 3 estampes format 65 x 90 avec marge d'es-

tampes au prix de 12 francs l'une ; aquarellée à la main 18 fr. — Réémmargées sur Wattmann, form. 100 x 69, 20 fr. ; aquarellée, 26 fr. — Form. 32 x 45, marges d'estampes, 3 fr. ; aquarellée, 5 fr. Encadré 10 francs.

2° *Mes Chéris, Là-bas, Frères d'armes.* 3 belles œuvres de Maurice Leloir form. 50 x 65, marge d'estampe à 8 fr. l'une ; aquarellée, 13 fr. l'une. — Format 56 x 76 réémmargée sur Wattmann, 15 francs l'une ; aquarellée, 20 francs l'une. — Les mêmes en réduction, format 32 x 45, marge d'estampe noir, 3 fr. l'une ; aquarellée, 5 francs l'une. Encadré 10 francs.



LE BON BERGER, par A. GALOP.



LE DIPLOME SOUVENIR PATRIOTIQUE

qu'elles constituent — tout en étant de remarquables œuvres d'art — les plus beaux et frémissants souvenirs des heures terribles que nous traversons.

Nous croyons être agréables à nos lectrices et à nos lecteurs en leur indiquant le prix de ces

estampes, qui constituent de magnifiques cadeaux de Noël ou de Nouvelle Année. La série comprend onze compositions dont voici le détail :

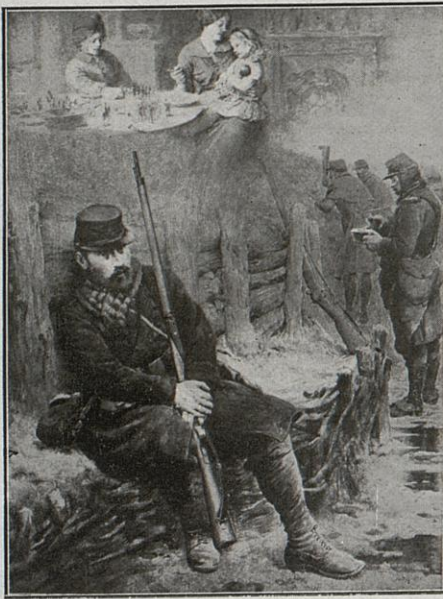


LE SERMENT D'ADIEU. — *Paroles du Général de Castelnau à la mort de son fils :*

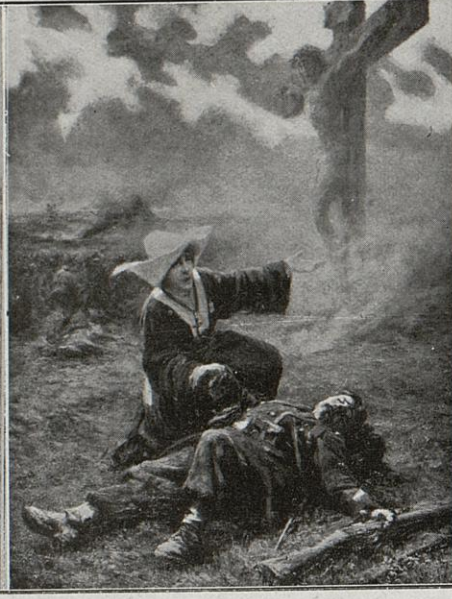
« Va, mon fils, tu as la plus belle mort qu'on puisse souhaiter, je te jure que nos armées te vengeront en vengeant les familles françaises ».



L'ENFANT AU FUSIL DE BOIS. — Août 1914, à MAGNY, près Belfort un petit garçon de 7 ans, au seuil de sa porte met en joue avec son fusil de bois une patrouille de soldats allemands passant sur la route. Ceux-ci sans pitié pour le geste inconscient de cet enfant massacrèrent le pauvre petit qui expira entre les bras de sa mère affolée.



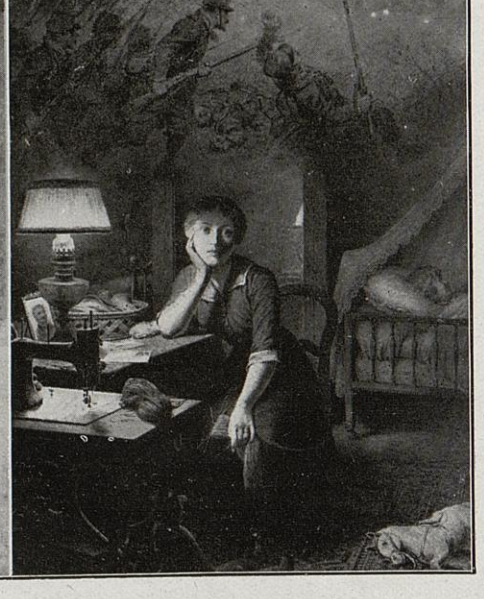
MES CHÉRIS, par Maurice LÉLOIR.



SACRIFICE, par DUTILLY.



FRÈRES D'ARMES, par M. LÉLOIR.



LA-BAS, par Maurice LÉLOIR.

3° *Un jeune héros, l'Enfant au fusil de bois.* Deux magnifiques estampes aquarellées, tirage de luxe sur papier grain Wattmann, format 61 x 78, 10 francs l'une. Encadré 30 francs.

4° *Diplôme, souvenir patriotique aux Combattants de la grande guerre.* Toutes les familles voudront posséder ce magnifique diplôme, composition aquarellée, 15 couleurs tirage de grand luxe sur papier grain Wattmann, format 60 x 72, 10 fr.

l'une ; format 48 x 63 papier glacé, 5 francs l'une. Encadré 20 francs.

5° *Récompense.* — Magnifique estampe allégorique. Format 32 x 45, marge d'estampe, 3 francs l'une ; aquarellée, 5 francs l'une. Encadré 10 francs.

6° *Le Bon Berger* du dessinateur humoristique O'Galop. Format 56 x 72, 8 francs l'une.

Comme on le voit, tant dans le choix des sujets que dans le format et l'exécution, il existe une

grande variété permettant à chacun de trouver ce qui lui plaît le mieux. Et ce fut un très bel effort artistique que celui qui, en pleine guerre, réalisa une œuvre aussi diverse, aussi complète, aussi vibrante, aussi belle et aussi française, pour tout dire en deux mots... qui n'en font qu'un !

Nos lecteurs recevront les estampes sur demande adressée à *Camis et Cie*, imprimeur-éditeur, 59, Bd de Strasbourg, Paris, contre mandat-poste.

LA FRANCE A SAN-FRANCISCO

HONNEUR ET PATRIE

Je me rappelle la première séance de la Commission d'initiative d'où allaient sortir le projet et le programme de la Section Française à l'Exposition de San-Francisco. C'était en 1913. L'architecte, Jean de Montarnal, proposa, — et ce fut adopté, — que le Palais français fût la copie de notre Palais de la Légion d'honneur.

Frantz-Jourdain, toujours en éveil sur les intérêts des jeunes artistes, protesta :

— Pourquoi copier ? N'y a-t-il pas chez nous assez d'architectes à faire travailler en leur demandant des idées neuves ?

Pour cette fois il eut tort.

Il y avait comme un pressentiment dans le choix du modèle adopté par le Comité.

Et aujourd'hui nous sommes fiers que se dresse là-bas, comme un symbole parmi les pavillons étrangers et américains, notre Palais de la Légion d'honneur.

Car notre participation à l'Exposition de San-Francisco nous fait grand honneur, — et c'est comme une Exposition d'honneur.

Je les ai vus à l'œuvre, les ouvriers de cette noble et grande tâche, et dans quelles circonstances ! C'était il y a un an ; le pays s'était vidé de toutes ses forces vives, et c'était un beau spectacle de voir dans de telles conditions la France répondre à une invitation d'outre-mer, et des Comités délibérer sur les moyens d'assurer quand même à San-Francisco une participation qui fût digne de notre patrie.

Rue Bellechasse, M. Tirman, le commissaire général de la République Française à l'Exposition de San-Francisco, entouré de son état-major, travaillait dans ses bureaux, insoucieux des menaces de l'avenir, pour assurer à la Section Française un éclat et une présentation artistique capables de maintenir là-bas le prestige de notre nom.

Le gouvernement de la République chargea, comme il le fait pour toutes les grandes expositions, de l'organisation de la Section Industrielle et Commerciale le *Comité Français des Expositions à l'Étranger* qui, avec ses 3.000 membres et ses 25 ans d'existence, est seul à même de mettre sur pied ces grandes entreprises. Malgré les difficultés tragiques de l'heure, il n'a pas failli à sa tâche, grâce à l'énergie de ses membres, qui, sous l'ardente impulsion de leur président, le sénateur Emile Dupont, ont réussi non seulement à sauver la mise et à tenir les engagements pris avant la guerre, mais à réaliser avec éclat une Section Française qui a émerveillé le monde. Il convient de remercier ces hommes de bonne volonté et de décision, qui n'ont pas désespéré des forces et de la vitalité de notre commerce et de notre industrie : MM. A. Pinard, le sénateur Léon Barbier, J. Hetzel, J. Niclausse, Lourties, Saint-Germain, Viger, Mérillon, G.-Roger Sandoz, secrétaire général du Comité Français des Expositions à l'Étranger, Président de la Commission d'Étude de l'Exposition de San-Francisco, Emile Cère, etc. Ce Comité nomma président de la Section Française M. le Sénateur Jean Amic qui se voua avec une activité intelligente et zélée à la cause qui lui était confiée.

Le succès a été éclatant, — et c'est ce triomphe que veut aujourd'hui perpétuer le *Monde Illustré*, en le faisant constater ici par toutes les notabilités qui gravitent, comme autant d'astres clairs, autour de ce grand fait historique : la participation de la France, en pleine guerre, à l'Exposition de San-Francisco.

Les Allemands en ont témoigné une surprise qu'ils n'ont pas dissimulée. M. A. Caille, dans la *Revue Parlementaire*, a reproduit un bien curieux article de la *Staats Zeitung*, dans lequel le Boche décrit la Section Française. Il le fait avec un esprit de dénigrement qui fait sourire par la mesquinerie des critiques : les ornements d'église sont « sans goût » ; la chemiserie d'hommes est « d'assez pauvre goût », et les rideaux des portes sont de ce drap bleu horizon « très lourd, dont on se servirait en Allemagne pour couvrir les meubles ».

Cependant l'éloge perce partout malgré le journaliste lui-même, obligé de terminer par cet hommage :

— Je ne puis m'empêcher de reconnaître que la France a sauvé l'honneur des nations latines à cette Exposition.

L'honneur ! Un Allemand est forcé d'en convenir. C'est bien le sentiment qui se dégage de notre participation.

Et c'est bien pour ces raisons que la Section Française ne pouvait mieux être abritée que sous l'élégante coupole de notre Palais de la Légion d'honneur.

Léo CLARETIE.



LE PALAIS DE LA FRANCE

NOTRE ENQUÊTE

Sur la participation de la France à l'Exposition Universelle Internationale de San Francisco 1915.

Opinions de M. DALIMIER, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. — S. E. SHARP, Ambassadeur des États-Unis d'Amérique à Paris. — MYRON T. HERRICK, ancien ambassadeur des États-Unis d'Amérique à Paris. — A. MASSÉ, ancien ministre. — PIERRE BAUDIN, sénateur, ancien ministre. — G. HANOTAUX, de l'Académie française. — TIRMAN, Commissaire Général de la Section française. — ÉMILE DUPONT, sénateur, président du Comité français des Expositions à l'Étranger. — J. AMIC, sénateur, président de la Section française. — SKIFF, directeur en chef de l'Exposition. — BAKER, directeur

de l'Exposition. — MASCURAUD, sénateur. — SAINT-GERMAIN, sénateur. — VIGER, sénateur. — JOSEPH REINACH, député. — CAMILLE SAINT-SAËNS. — PEIXOTO, président de la Chambre de Commerce américaine de Paris. — DAVID-MENNET, président de la Chambre de Commerce de Paris. — GUESTIER, président de la Chambre de Commerce de Bordeaux. — JEAN GUIFFREY, commissaire des Beaux-Arts à l'Exposition. — NELTHER, Consul de France. — LEROY-WHITE, président de la Fédération française. — SAVY. — JAMES HYDE. — F. COUDERT, directeur du Lafayette Fund.

M. DALIMIER, Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

« La France a sauvé à San-Francisco l'honneur des nations latines ». C'est un journaliste allemand qui a signé cette phrase. L'Art français a triomphé pleinement. Nous avons fait vite, beau et grand. Nul ne s'en réjouit plus que moi.

Un grand nombre de nos envois ont été achetés. Ils resteront là-bas comme des témoins de la conscience et du talent de nos artistes.

Même au milieu de ses deuils et de ses angoisses la France rayonne de son plus pur éclat.

Albert DALIMIER.

S. E. SHARP, Ambassadeur Extraordinaire et Plénipotentiaire des États-Unis d'Amérique, à Paris.

La participation de la France à cette Exposition, dans les circonstances particulièrement tristes et pénibles qu'elle a traversées l'année dernière, est des plus généreuses. Cette participation a non seulement resserré les sentiments de bienveillance et de cordialité qui ont depuis si longtemps caractérisé les relations des deux Républiques, mais de plus elle a été le sujet de nombreux éloges de la part de tous les Américains.

L'association intime de la France dans l'histoire des premières colonies américaines, dont certaines sont devenues maintenant de grandes villes, parsemant ce vaste territoire qui s'étend des Grands Lacs au Golfe du Mexique, et qui porteront toujours les noms qui leur ont été donnés en souvenir des hauts faits des aventureux explorateurs et missionnaires; puis les événements de l'époque révolutionnaire et les nombreuses aspirations que le caractère même de leurs institutions

Unis sont profondément reconnaissants. La participation française et les autres participations étrangères heureusement et effectivement influencées par celle de la France, rendent véritablement l'Exposition de San-Francisco remarquable.

Je sais que la participation française, et plus encore la présence d'hommes de lettres distingués appartenant à votre nation et qui vinrent conférer à l'Exposition et dans le reste du pays, ont été très sincèrement appréciées par les Américains et que cet acte infiniment gracieux de courtoisie internationale a uni le peuple de France et celui des États-Unis en une ligue d'amitié plus étroite qu'elle ne le fut jamais précédemment.

MYRON T. HERRICK.

M. A. MASSÉ, ancien Ministre du Commerce qui a présidé aux premiers pourparlers.

Ayant en 1913 comme Ministre du Commerce préparé la participation française par l'envoi en Amérique d'une mission composée de MM. Tirman, G.-Roger Sandoz, Pellerin de la Touche et Savy, je me suis félicité, il y a un an, de voir le Gouvernement, malgré les circonstances actuelles, per-

sister dans l'intention de voir la France représentée à cette imposante manifestation. La place occupée par notre section, l'effort fait par nos industriels et nos commerçants, l'éclat qui en rejailit sur notre pays prouvent aujourd'hui que le Gouvernement a eu raison. Au moment où nos vaillantes troupes luttent pour la défense du territoire et pour le droit, nos amis d'Amérique ont pu se rendre compte que la France ne se laissait pas détourner, même au milieu de la tourmente, de l'idéal qu'elle a toujours poursuivi.

A. MASSÉ.

M. PIERRE BAUDIN, Sénateur, ancien Ministre.

L'Exposition française de San-Francisco a produit le meilleur effet. Elle a témoigné que notre Patrie obligée de mettre toutes ses forces essentielles au service de ses armées, est capable encore de soutenir son pavillon dans les luttes économiques universelles. Il était nécessaire qu'elle remplît son rôle dans la manifestation internationale en Amérique et qu'elle y fit triompher ses produits de haut goût et de haute utilité. La France en guerre demeure, aux yeux du nouveau monde, la France travailleuse et créatrice.

Pierre BAUDIN.

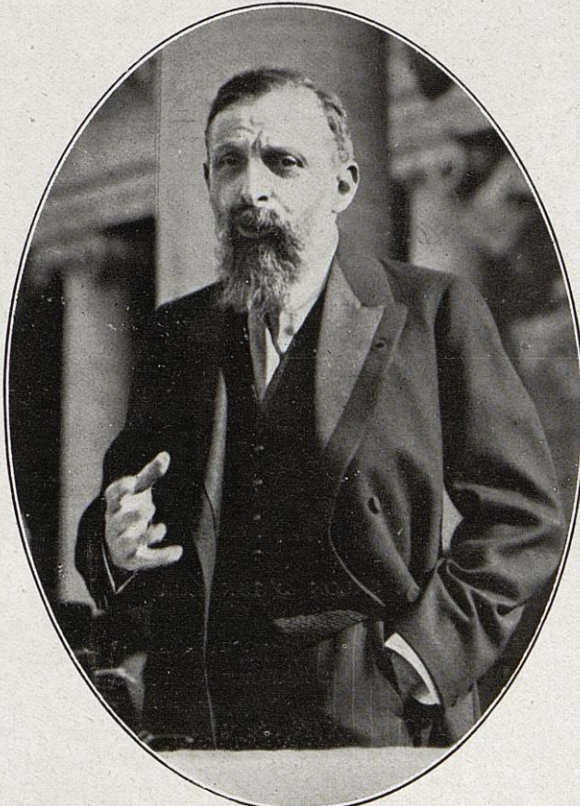
M. G. HANOTAUX, de l'Académie Française, Président du Comité France-Amérique.

La France a été heureuse de consacrer les liens traditionnels qui l'unissent à la Grande République sœur en apportant son concours et sa collaboration non seulement matérielle mais morale à l'Exposition de San-Francisco.

G. HANOTAUX.



Photo Manuel
Emile DUPONT, Sénateur
Président du Comité Français des Expositions
à l'Étranger.



M. TIRMAN
Commissaire général du Gouvernement
de la République Française.



Photo Pirou
Jean AMIC, Sénateur
Président de la Section Française.

gouvernementales rendent communes aux deux pays, tout cela devait certainement resserrer plus intimement encore les liens intellectuels et industriels qui unissent la France et l'Amérique dans une étroite amitié.

SHARP.

M. MYRON T. HERRICK, ancien ambassadeur des États-Unis, à Paris.

La participation française à l'Exposition de San-Francisco est une exquise personification du goût traditionnel de la France et est de toute manière tout à fait charmante — un splendide symbole du tact et du génie français.

Lorsque j'entrai dans le bâtiment et que je vis devant moi ce tableau du Luxembourg qui montre des soldats dormant dans le champ ou sous la tente, je fus profondément troublé et touché. Très émouvante aussi la rencontre qui fait exposer la Belgique dans une aile du même bâtiment, comme sous l'aile et la protection sympathiques de la France.

Quand fut acceptée l'invitation des États-Unis et quand l'installation fut préparée, la France était en paix. Que les plans faits à cette époque aient pu être réalisés en temps de guerre, alors que toutes les ressources en hommes et en argent, en temps ou en pensée, étaient requises dans le pays même de façon si urgente, — cela fut une preuve d'amitié nationale pour laquelle les citoyens des États-



Photo Pirou
G.-ROGER SANDOZ
Secrétaire général du Comité Français
des Expositions à l'Étranger,
Président de la Commission d'Étude.

M. TIRMAN, Commissaire général du Gouvernement de la République Française à l'Exposition de San-Francisco.

D'aucuns penseront qu'il n'appartient pas au Commissaire général de la Section Française de dire le succès de notre effort à San-Francisco. Je crois pouvoir le faire cependant sans manquer de modestie.

Je sais trop, en effet, qu'il faut attribuer le mérite de ce succès pour la plus grande part, aux collaborateurs si dévoués qui ont répondu à notre appel dès la première heure.

Tandis que l'Administration des Beaux-Arts donnait une expression très complète et très brillante de notre art, le Ministère de l'Instruction publique apportait tous ses soins à l'organisation de notre participation intellectuelle; des conférenciers éminents étaient envoyés à San-Francisco et, sous la direction de M. Lucien Poincaré, un remarquable ouvrage sur la science française était publié qui mettait en valeur les différents aspects de notre génie national.

Suivant une même idée directrice, le Ministère du Travail, avec le concours du groupe de l'Économie sociale, présentait l'œuvre réalisée par la troisième République dans le domaine social; la collaboration des grands services publics et des grands organismes permettait de souligner les progrès que nos ingénieurs ont apportés à l'outillage économique dans le monde entier et de tracer un tableau de notre œu-

vre de colonisation ; les Compagnies de chemins de fer s'associaient pour faire connaître la plus belle France. Enfin, dans l'ordre commercial, le Comité Français des Expositions à l'Étranger a donné une nouvelle preuve de sa puissance d'organisation. Sous la présidence de M. le Sénateur Dupont et sous l'impulsion de M. le Sénateur Amic, il réalisait, avec le concours des Chambres de Commerce et des Associations syndicales, ce tour de force de réunir, en pleine guerre, plus de 1.300 adhérents.

M. EMILE DUPONT, Sénateur, Président du Comité Français des Expositions à l'Étranger, a répondu au nom de tous les membres du Comité de Direction.

L'Exposition de San-Francisco de 1915, dans les circonstances mondiales que nous traversons, n'aurait pas été un succès sans la participation française.

Notre intervention, dont l'importance et le goût artistique ont été pleinement appréciés, fait encore l'admiration des citoyens des États-Unis : elle restera la démonstration que la France dans sa grande lutte pour l'indépendance du monde civilisé, a les yeux constamment fixés sur son avenir industriel et commercial : notre expansion économique en retirera le résultat le plus fécond.

Emile DUPONT, Sénateur.

M. J. AMIC, Sénateur, Président de la Section Française à l'Exposition de San-Francisco.

L'Exposition de San-Francisco est un grand succès : cadre admirable, bâtiments artistiques, ensemble très harmonieux ; après en avoir douté pendant quelque temps, on peut s'attendre même au succès financier de l'entreprise ; la participation française est une vraie merveille ; de l'avis de tous c'est le clou de l'exposition. Quand on parle de l'exposition la première parole que l'on entend est celle-ci : « Avez-vous visité le pavillon français ? » Il n'est pas douteux que la participation de la France a sauvé l'exposition elle-même, c'est un fait reconnu par tous à San-Francisco et les Américains eux-mêmes ont de la peine à concevoir comment la France a pu réaliser une pareille œuvre dans les circonstances actuelles. Cela suffit pour vous indiquer quelle est notre *cote* en ce moment sur les rives du Pacifique.

Si, comme nous en avons tous l'ardente conviction, la victoire nous sourit, nous serons plus que jamais en Amérique le peuple à la mode. Il y sera de bon ton de comprendre ou de parler le français ; les efforts des divers comités qui s'occupent de rendre plus étroites les relations entre les États-Unis et notre pays, en particulier du Comité France-Amérique dont l'œuvre est très utile, la propagation de nos œuvres littéraires, les représentations théâtrales y seront mieux accueillis que jamais et j'ai la conviction que ceux qui s'occuperont d'une pareille propagande éprouveront de grandes satisfactions.

J. AMIC.

M. SKIFF, Directeur en chef de la Panama Pacific International Exposition.

D'abord, il faut que je présente mes félicitations et mes remerciements à la France pour sa participation magnifique à cette célébration. Dans des temps les plus terribles que le monde a jamais connus elle a trouvé les moyens et la volonté d'ériger un pavillon et d'organiser une participation qui certainement n'a pas été dépassée en magnificence, ni à cette Exposition, ni à une autre quelconque. Elles ont excité l'admiration de tous ceux qui ont visité l'Exposition, et il est bien sûr qu'elles ont trouvé pour la France une place chaleureuse dans les cœurs des Américains.

L'influence éducative, c'est là la grande valeur d'une Exposition Internationale. Dans la Panama-Pacific International Exposition sont assemblées toutes les marques du grand progrès intellectuel et industriel des dix dernières années. L'art, la science et l'industrie modernes y trouvent leur place, et montreront au monde le résultat extraordinaire de cette décennie d'effort humain. C'était là la tâche qui s'était présentée aux organisateurs de l'Exposition, et elle a été accomplie d'une façon à dépasser toutes nos espérances.

Cette Exposition se distingue aussi par le grand nombre de conférences qui ont été tenues dans ses salons. La plupart des sociétés de savants Américains et beaucoup de ceux de l'étranger se rassemblaient cette année à San-Francisco, et il résultait ainsi un concours intellectuel tel que le monde en a rarement vu.

H.-I. SKIFF.

M. BAKER, Directeur de l'Exposition, se réfère à ce qu'on dit MM. Skiff et Tirman.

M. MASCURAUD, Sénateur, Président du Comité Républicain du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture.

Malgré la lutte gigantesque que soutient la France, et qui semblerait devoir absorber tous ses efforts militaires et économiques, elle a tenu à participer à l'Exposition de San-Francisco pour bien prouver d'abord que sa vitalité est demeurée intacte, pour affirmer une fois de plus sa sympathie profonde envers les États-Unis d'Amérique auxquels l'attachement des liens indissolubles.

Nous comptons de nombreux amis dans cette ville et tous ont été enchantés des résultats obtenus. Ils sont unanimes à déclarer que notre Exposition a été une grande victoire pour la France.

S'agit-il de rapports intellectuels, les Américains trouveront dans la littérature et la pensée française si riches de grands écrivains et d'un passé glorieux un trésor inestimable de beauté, de clarté et de logique, et nous, nous demanderons aux États-Unis qui ont produit dans ces derniers temps tant de penseurs originaux et puissants, de nous infuser un peu de leur jeunesse, de leur vigueur et de leur audace.

Quant aux rapports commerciaux, là encore l'union devra devenir plus étroite. Maintenant que l'industrie américaine est puissante et prospère elle pourra atténuer ses mesures de protection, nous faciliter l'accès de son immense marché et le génie combiné des deux peuples, en améliorant

située entre la ville et la baie, montrant un souci d'art, une harmonie auxquels les expositions universelles ne nous ont pas habitués, celle de San-Francisco est la plus belle, la plus attrayante que j'aie vue.

Engagé par la direction à diriger trois concerts, j'ai trouvé, dans une salle splendide, un orchestre trié sur le volet, dont la docilité, l'habileté étaient au-dessus de tout éloge.

Notre Exposition Française, tant rétrospective qu'actuelle, est admirable et extrêmement appréciée. On sait qu'elle a pour cadre une reproduction du Palais de la Légion d'honneur.

C. SAINT-SAENS.

M. PEIXOTO, Président de l'American Chamber of Commerce in Paris.

La Chambre de Commerce Américaine a suivi avec le plus vif intérêt les travaux préliminaires de l'Exposition, et aujourd'hui nous avons la profonde satisfaction de constater le succès complet de la Section Française.

Or, malgré cette guerre atroce, malgré toutes ses lourdes charges, la France, comme toujours, a tenu parole. L'effort, dans ces conditions difficiles, a gagné l'admiration des Américains et le cœur du pays tout entier.

En ce qui concerne l'avenir, nous sommes convaincus que la participation française à l'Exposition de San-Francisco produira un effet bienfaisant et durable dans nos relations commerciales.

PEIXOTO.

M. DAVID-MENNET, Président de la Chambre de Commerce de Paris.

La participation française à l'Exposition de San-Francisco a obtenu un légitime succès. Nos amis d'Amérique ont été satisfaits de recevoir de nous une telle marque de sympathie et un peu étonnés aussi de voir l'industrie française faire preuve de tant de vitalité en un pareil moment.

Cette manifestation nous fera connaître l'Ouest-Américain où nos relations commerciales étaient peu étendues ; elle préparera heureusement notre rentrée sur le marché américain, où nous aurons à reprendre la place que nous occupions avant la guerre et une partie de celle qui était dévolue aux Allemands, mais ce résultat ne sera obtenu qu'au prix d'efforts méthodiques, énergiques et persévérants.

DAVID MENNET.

M. D. GUESTIER, Président de la Chambre de Commerce de Bordeaux.

Bien que l'année 1915 doive, sans doute, dans l'histoire de l'avenir être surtout marquée par les seules manifestations de guerre, l'Exposition de San-Francisco ne pourra cependant être oubliée ; la France a donné à cette occasion une preuve éclatante de sa vitalité et de sa foi dans le triomphe final.

D. GUESTIER.

M. JEAN GUIFFREY, Commissaire des Beaux-Arts pour la France à l'Exposition de San-Francisco.

Grand succès pour l'Exposition en général qui malgré la situation européenne a pu couvrir ses énormes dépenses (50 millions de dollars). Succès particulièrement brillant pour la participation de la France seule nation en guerre au moment de l'ouverture de l'Exposition qui ait pris part officiellement et largement à cette grande manifestation pacifique et dont le pavillon est, de l'avis des Allemands eux-mêmes, le clou de l'Exposition.

JEAN GUIFFREY.

M. J. NELTHER, Consul de France, à San-Francisco, constate le vif succès obtenu par la Section Française.

M. J. LEROY WHITE, Président de la Fédération de l'Alliance Française aux États-Unis et au Canada.

Je sais que la participation de la France a été digne d'elle, et je m'en réjouis. C'est surtout le Salon de la Pensée Française qui m'intéresse ; et c'est ainsi que je connais le beau Palais de la France.

Grâce à l'invitation de M. Tirman, le très aimable et distingué Commissaire général du Gouvernement français, nous nous félicitons de la participation de la Fédération de l'Alliance Française au fonctionnement de ce Salon, également original et réussi.

J. LEROY WHITE.

MM. JAMES HYDE et F. COUDERT.

Nous regrettons que la place nous manque pour insérer les très intéressantes réponses de MM. James Hyde et F. Coudert, directeur du Lafayette Fund ; nous les ajournons.



LE SALON D'HONNEUR

tant leurs rapports respectifs, aura sur la production mondiale les plus heureux résultats.

A. MASCURAUD.

M. SAINT-GERMAIN, Sénateur, Président du Comité National des Expositions Coloniales.

Cette Exposition a été un vrai succès pour la France malgré les difficultés et les hésitations du début de la préparation.

La France est très aimée à San-Francisco. Elle y est déjà représentée dans le commerce et dans les lettres. Plus de 5.000 Français vivent là-bas et y prospèrent, me dit-on. Les sympathies françaises se révèlent un peu partout. Tous nos efforts doivent tendre à améliorer encore cette situation.

Quel enseignement tirer de cette Exposition au point de vue de notre expansion économique ? J'estime que cette Exposition ne pourra que resserrer davantage les liens économiques qui existent déjà. Les Californiens sont gens de goût et il est certain que l'exhibition de tous les objets que la France a envoyés à leur Exposition ne pourra que les inciter à des rapports d'affaires de plus en plus actifs.

SAINT-GERMAIN.

M. VIGER, Sénateur, Président du Comité Agricole et Horticole français des Expositions Internationales, s'associe aux paroles de M. Emile Dupont.

M. JOSEPH REINACH, Député.

Le Sénat romain met aux enchères le champ où campait Annibal. En pleine guerre, la France tient la première place à l'Exposition de San-Francisco et fait l'Exposition de Casablanca. Cela prouve à moins de phrases — et c'est plus beau.

JOSEPH REINACH.

M. CAMILLE SAINT-SAENS.

Dans un climat enchanteur, merveilleusement

A TRAVERS LES GALERIES

LE PALAIS DES MANUFACTURES.

On ne saurait nier la sympathie aimable que nous ont témoignée les Américains dont la neutralité nous est si cordialement favorable.

Jamais la France n'a laissé passer les marques d'amitié sans un salut de courtoise reconnaissance : dans les circonstances actuelles l'effort superbe qu'elle vient de donner pour participer brillamment à l'Exposition de San-Francisco, et le merveilleux résultat qu'elle a obtenu, représentent le geste le plus élégant, le plus joliment français.

Et notre amie l'Amérique l'a reconnu à son tour en faisant à notre Exposition un succès chaleureux.

Un tour rapide dans les galeries prouvera à tous nos lecteurs que ce succès est mérité.

Une participation dont on ne saurait nier l'extrême intérêt et l'actualité... brûlante... c'est celle du Creusot. Dans un hall spacieux, clair, et aménagé de manière à produire la meilleure impression, notre grande fabrique d'armes expose à San-Francisco un tableau statistique de ses fabrications, tableau impressionnant s'il en fut jamais, et auquel une réduction parfaite de notre 105, ce redoutable frère du redoutable 75, ajoute encore de l'intérêt.

Dire combien les visiteurs de San-Francisco se sont précipités vers cet engin de mort, — si élégant dans ses lignes nettes, si dégagé dans son ensemble, si peu encombrant que sa réduction semble un jouet, — et cependant si terrible et si précis que nos adversaires ont appris à le redouter à l'égal du 75, — dire quel succès d'attention sympathique et révérente obtient en Amérique « la perle du Creusot » serait nous exposer à n'être point crus. Certes, nos amis d'outre-Atlantique sont neutres dans la grande bagarre actuelle, mais ils sont neutres pour des raisons économiques et politiques, et nombreux sont ceux que leur cœur précipiterait auprès des nôtres, nombreux même sont ceux qui se battent dans nos rangs. Et pour cela, nos armes les intéressent. Certes, les Américains sont neutres, mais l'empressement aimable avec lequel nous avons participé de notre mieux à leur grande World's Fair les a conquis ; — mais ils nous ont consenti un gros emprunt ; — mais ils sont des métallurgistes actifs, adroits, habiles ; — mais ils ont construit pour leur flotte des armes remarquables ; — et, pour toutes ces raisons diverses... et même pour quelques autres... ils ne peuvent pas passer en indifférents à côté des canons qu'expose le Creusot, — devant le tableau statistique qu'affiche le Creusot.

Et dans le grand hall qu'occupe l'envoi de notre plus importante fabrique d'armes, deux beaux lions fiers et droits, bien campés, calmes, sûrs de leur force, symbolisent la Patrie qui contemple l'avenir sans angoisse, et donnent chaud au cœur des Belges qui se rappellent tous les lions de leurs places publiques, de leurs monuments, de leurs ponts, tous les lions qui, sous la domination ennemie, représentent la nation toujours vivante et forte, — les courageux lions de leur Flandre, de leurs armes nationa-

les, auxquelles la victoire est promise ainsi qu'à nous...

Les Etablissements *Delaunay-Belleville*, au capital de six millions de francs et dont le siège social est à Saint-Denis-sur-Seine, ont, malgré les circonstances actuelles, décidé d'exposer dans la Section Française, un certain nombre d'appareils concernant leurs fabrications courantes.

Leur stand, au Palais des Manufactures, dont la reproduction photographique figure ci-contre, contient : un générateur système Belleville du type fixe muni d'un surchauffeur et d'un économiseur ;

En dehors de ces constructions, la fabrication du matériel de guerre, sous toutes ses formes, est réalisée depuis de longs mois, soit pour le département de la guerre, soit pour celui de la marine.

Nous pourrions nous étendre encore davantage sur cette usine qui est conduite, par la nature et l'importance des travaux qui lui sont confiés, à s'agrandir encore et à employer un personnel encore plus nombreux que celui mentionné plus haut.

Le stand *Delaunay-Belleville* à San-Francisco a été fort admiré et apprécié ; la grande maison française se devait à elle-même de faire ce grand effort pour le renom et la gloire de la haute industrie française.



L'exposition des Etablissements du Creusot, Schneider et C^o

un cheval alimentaire ; une machine à vapeur à grande vitesse de 300 chevaux ; un moteur à gaz à 4 cylindres ; un groupe électrogène ; des produits antifriction et des tableaux schématiques de grandes installations réalisées par ces Etablissements dont la réputation est mondiale tant en industrie qu'en marine ; cette dernière branche représente à elle seule 2.670.000 chevaux-vapeur répartis sur environ 240 bâtiments français et étrangers, depuis les plus faibles tonnages jusqu'aux plus grosses unités.

Ces importants Etablissements, qui occupent actuellement 6.200 ouvriers, répartis dans de nombreux et vastes ateliers, couvrant une superficie de plus de 175.000 mètres carrés, ont en dehors de la mécanique générale et depuis plus de dix ans, entrepris la construction de châssis automobiles de tous genres qui ont, dès le début, attiré une nombreuse et fidèle clientèle parmi les plus hautes notabilités.

Mont Saint-Michel, cet incomparable joyau du réseau de l'Etat, — Blois, orgueil de la ligne d'Orléans (1) ; — c'est en connaisseurs qu'ils ont apprécié le viaduc de Miramas à l'Estaque, gloire et triomphe du P.-L.-M. (2) ; — c'est avec des souvenirs heureux qu'ils se sont arrêtés devant tout ce qui leur rappelait Luchon-Superbagnères, perle de la ligne du Midi (1) ; — c'est avec émotion enfin, qu'ils ont admiré le portail latéral de Saint-Remi, à Reims qu'expose la Compagnie des chemins de fer de l'Est, — et le beffroi d'Arras dont la Compagnie du Nord leur offre une vue...

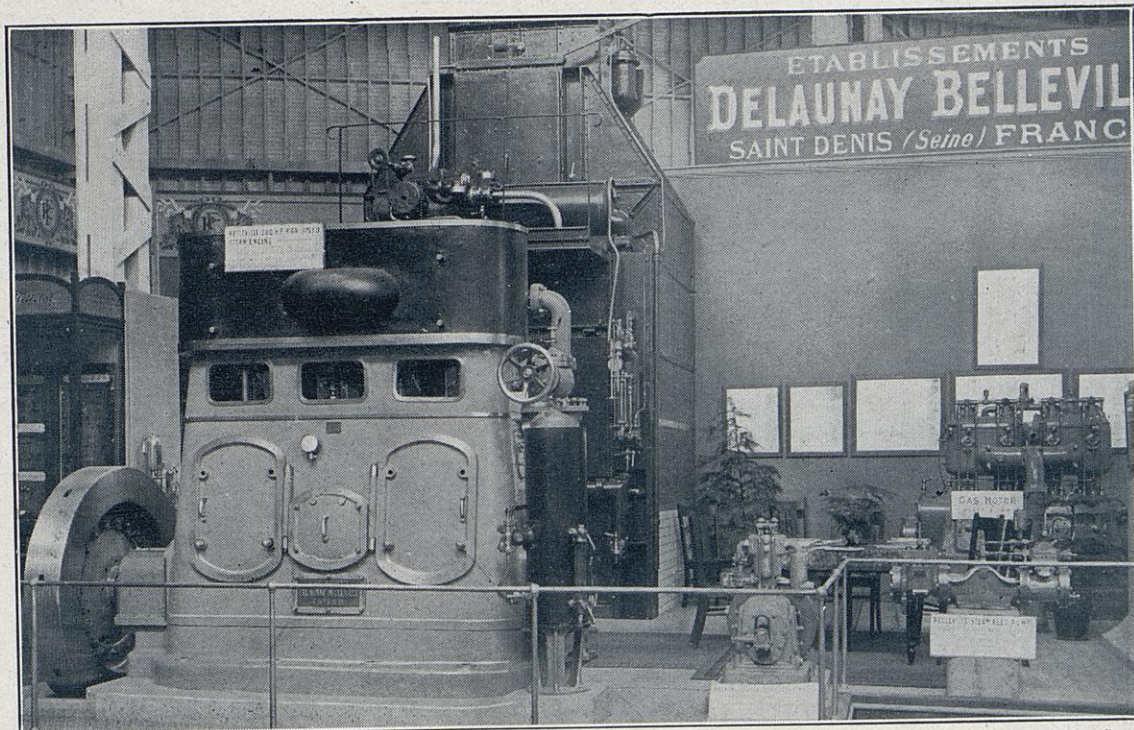
Ces beautés de notre France d'une part, ces rappels de barbares cruautés germaniques d'autre part, ont éveillé en eux bien des pensées, bien des comparaisons... Nous pouvons compter sur leur cerveau honnête et sur leur cœur droit et ne rien craindre de leurs réflexions...

Et, certes, les navires si confortables et si perfectionnés dont la Compagnie Transatlantique (1)

leur montre les maquettes, les vapeurs si modernes dont la Compagnie des Affréteurs réunis leur présente un modèle, les vapeurs de la Cyprien Fabre et de la Société Générale des Transports maritimes à vapeur, — tous ces bateaux rapides et stables leur ont donné le désir de venir voir une fois de plus toutes les merveilles de notre douce patrie. Et la maîtrise des mers que nous détenons ne peut que les encourager.

S'il est un point sur lequel nul doute n'est possible, c'est sur l'immense place que tenait dans le trafic mondial la marine marchande allemande, il y a moins de deux ans. Un autre point s'impose avec la même évidence : c'est que la marine marchande allemande a fait son temps, et qu'une place — la sienne — est à prendre.

Il importe énormément à la prospérité de notre patrie que cette place, ce soit nous qui la prenions.



Le Stand des Etablissements Delaunay-Belleville.

(1) Voir la page 7 consacrée à la ligne d'Orléans et du Midi et à la Compagnie Transatlantique. — (2) Voir la page 10 consacrée au P.-L.-M.

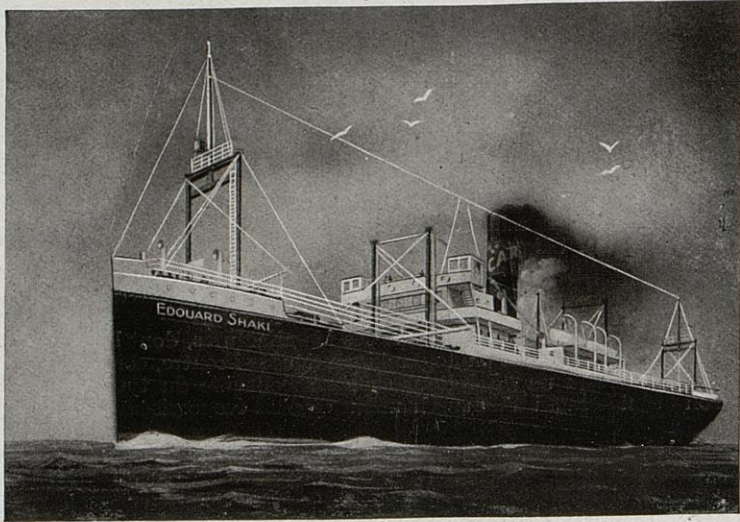
Aussi est-ce avec une profonde satisfaction que nous avons vu figurer à San-Francisco en très bonne place, la *Société des Affréteurs Réunis*, représenté par le modèle extrêmement réussi d'un paquebot moderne appartenant à cette compagnie.

Fondée en 1902 par M. Edouard Shaki, cette Société devint armateur avec un seul vapeur de 2.500 tonnes; aujourd'hui, sans avoir jamais touché subvention ni primes, elle possède 20 vapeurs représentant un tonnage de 60.000 tonnes. Cet admirable résultat obtenu en moins de trois lustres, fait le plus grand honneur à ceux qui en sont les artisans: le regretté M. Edouard Shaki, fondateur, et M. Jean Stern, conseiller du commerce extérieur de la France, directeur actuel de la *Société des Affréteurs Réunis*.

Nous avons été demander à M. Jean Stern ce qui, en des temps aussi durs, l'avait décidé à exposer à San-Francisco et nous sommes heureux d'enregistrer son intéressante déclaration:

« J'ai pris cette décision à Bordeaux, au cours des longues et angoissantes journées de septembre 1914, alors que tous nous attendions le communiqué avec l'anxiété dont vous vous souvenez.

« Je savais que le Gouvernement voulait profiter de l'occasion que nous offrait l'Exposition de San-Francisco pour prouver au monde entier — et



Le vapeur moderne Edouard Shaki.



Photo Manuel

M. Van Steenbrugge.



Photo Manuel.

M. Léon Breton,
président de la Chambre Syndicale.



Photo Biofix.

M. Boulet.

faire toucher du doigt à nos excellents amis d'Amérique dont la neutralité nous est si bienveillante — le fait que la France industrielle et commerciale vivait malgré la lutte à outrance qui se livrait; je savais aussi que le concours d'industriels était recherché, bien qu'à cette époque peu d'entre eux fussent enclins à faire les frais importants qu'exige une exposition.

« Il m'a paru que la Marine marchande française devait montrer qu'elle était prête à s'organiser pour prendre la place que l'Allemagne allait perdre d'un jour à l'autre et j'ai décidé d'exposer le modèle de notre vapeur moderne, l'*Edouard-Shaki*, de 6.000 tonnes, construit en 1912 par un chantier français.

« Je me félicite d'autant plus aujourd'hui de ma décision d'alors que la Marine marchande allemande a, comme je le supposais, subi du fait de la guerre une perte incalculable, et je ne doute pas que les États-Unis se rappellent avec la *Lusitania* et l'*Arabic* les crimes maritimes allemands.

« Pour nous, Français, la tâche est nette: nous devons nous organiser de manière à pouvoir prendre définitivement la place prépondérante que la Marine marchande allemande occupait aux États-Unis et ailleurs.

« Je ne doute pas que l'homme qui dirige le Sous-secrétariat de la Marine marchande, l'honorable M. Nail, n'apporte un concours moral efficace au développement de la Marine marchande française. Je voudrais aussi que les journaux quotidiens ou périodiques donnassent au public le goût des questions maritimes.

« Je suis toujours mortifié pour mon pays lorsque je songe que la ligue navale allemande compte un million cinq cent mille membres lorsque la ligue maritime française en compte à peine trente mille.

« La guerre nous aura appris à nous organiser. Vouloir c'est pouvoir. Je ne doute pas plus des résultats de la guerre que des succès économiques de la France au lendemain de la victoire ».

MÉDECINE ET CHIRURGIE

Les circonstances actuelles ont amené à incorporer dans une classe unique tout ce qui concerne l'art médical.

Les objets exposés sont dus à l'ingéniosité des chirurgiens, médecins, spécialistes, et industriels qui perfectionnent les appareils et instruments anciens en y adaptant les découvertes les plus récentes de la science. Il s'est produit en France, dans ces derniers temps, des progrès sensibles dans tout ce qui touche la médecine et la chirurgie. Les spécimens figurant à l'Exposition de San-Francisco ne manqueront pas de rendre ces progrès facilement appréciables.

Ce qui est surtout remarquable, c'est l'union intime des industriels français avec les membres du corps médical, union ayant pour résultat d'atteindre les derniers degrés de la perfection et cela pour le plus grand bien des malades.

Il est bien rare qu'atteignant un certain âge la vue ne change ou ne s'affaiblisse pas; récemment importé d'Amérique par le docteur Borsch, le verre *Telegic* corrige tous les défauts de la vue et permet à celui qui le porte de voir distinctement au loin et de près avec le même verre, et cela quelle que soit la vue.

Le verre *Telegic* ne trahit pas l'âge de la personne

qui le porte, ce qui explique le succès considérable qui l'a rendu célèbre en Amérique et qu'il ne manquera pas de rencontrer chez nous.

Comment avoir un beau teint si l'on souffre de l'estomac? Impossible... Et la fraîcheur des Américaines est légendaire... C'est pourquoi, désireuses de la conserver, elles ont fait si bon accueil à l'*Erythrol* de M. Charles Boutet, l'éminent directeur de la pharmacie du Printemps, 32, rue Joubert, à Paris, membre résidant de la Société Chimique de France. M. Charles Boutet est le grand vulgarisateur de produits chimiques tel que la *Morubiline*, l'*Erythrol*, contre les fermentations gastriques, la *Sulphadine*, l'*Urastol*: tous produits incomparables, ainsi que la *Quinalgine* à quoi tant de gens ont dû le repos de leurs nerfs douloureux.

Les Directeurs de la Maison *Drapier et Fils*, MM. Van Steenbrugge et Breton, les grands orthopédistes de la rue de Rivoli, à Paris, toujours soucieux de leur renom, ont tenu, dans le domaine des membres artificiels, malheureusement si nécessaires aux mutilés de la guerre, à être les premiers.

L'Exposition de San-Francisco leur offrait l'occasion, et ils ne l'ont pas laissée échapper, de montrer aux Américains eux-mêmes, ce que le goût et le cachet français pouvaient produire, et ils ont exposé avec leurs instruments de chirurgie et bandages herniaires si réputés, des jambes artificielles du type américain, fabriquées dans leurs ateliers par les ouvriers français, ne craignant pas de lutter avec nos amis américains, sur leur propre terrain et, de l'avis des compétences, ils ont gagné la partie.

Ces succès n'est que la continuation de ceux qu'ils ont remportés dans toutes les Expositions de ces quinze dernières années, où ils ont fait une véritable moisson de Grands Prix, et ont été à différentes reprises membres des Jurys.



Un brûle-parfum, cloisonné de Chine.
Envoi de M. Oppenheimer.

OBJETS D'ART ET ANTIQUITÉS.

Malgré le cruel fléau qui s'est abattu sur la France depuis déjà de longs mois et qui paralyse toute activité commerciale, la Chambre Syndicale des Négociants en objets d'art, tableaux et curiosités a voulu, néanmoins, faire preuve de vitalité ; bien que la plus grande partie de ses membres soit à la guerre, quelques-uns se sont groupés sous l'égide de MM. Schutz et Oppenheimer, président et vice-président de la Chambre Syndicale des Négociants en objets d'art, pour participer quand même à l'Exposition de San-Francisco, en envoyant un ensemble de chefs-d'œuvre, qui seront certainement appréciés des amateurs avisés. C'est ainsi que M. Demotte expose deux bustes du xv^e siècle provenant d'un couvent des Pères Franciscains de Malines, l'autre du Grand Béguinage de Louvain ; — M. Forest a envoyé un superbe lit Louis XVI ancien ; — MM. Hamburger frères montrent un superbe carrosse du xviii^e siècle et un grand meuble de Boule. Pour M. Marino, l'antiquaire expert et artiste de la rue de Châteaudun, 49, à Paris, on admire extrêmement la porte du xvi^e siècle en bois sculpté qu'il a expédiée. Elle est en effet remarquablement belle ; sa provenance est un palais de la ville de Gubio, dans l'Ombrie. Elle est de la pure Renaissance italienne ; son tympan porte deux écussons sculptés l'un aux armes de la ville de Gubio, l'autre à celles des ducs d'Urbino, gonfaloniers du Pape autorisés à porter la tiare sur leur blason.

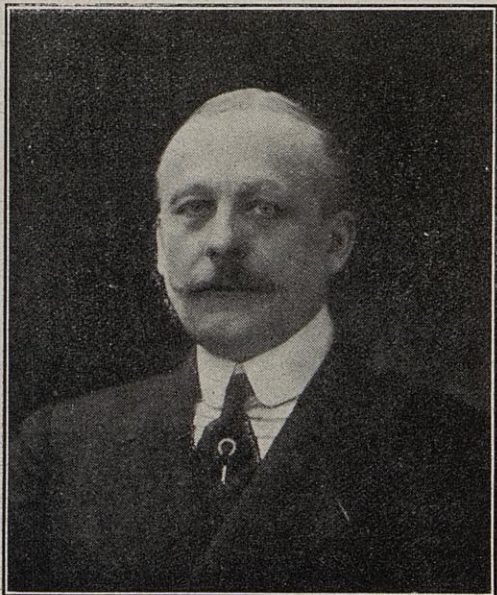


Photo Pirou.

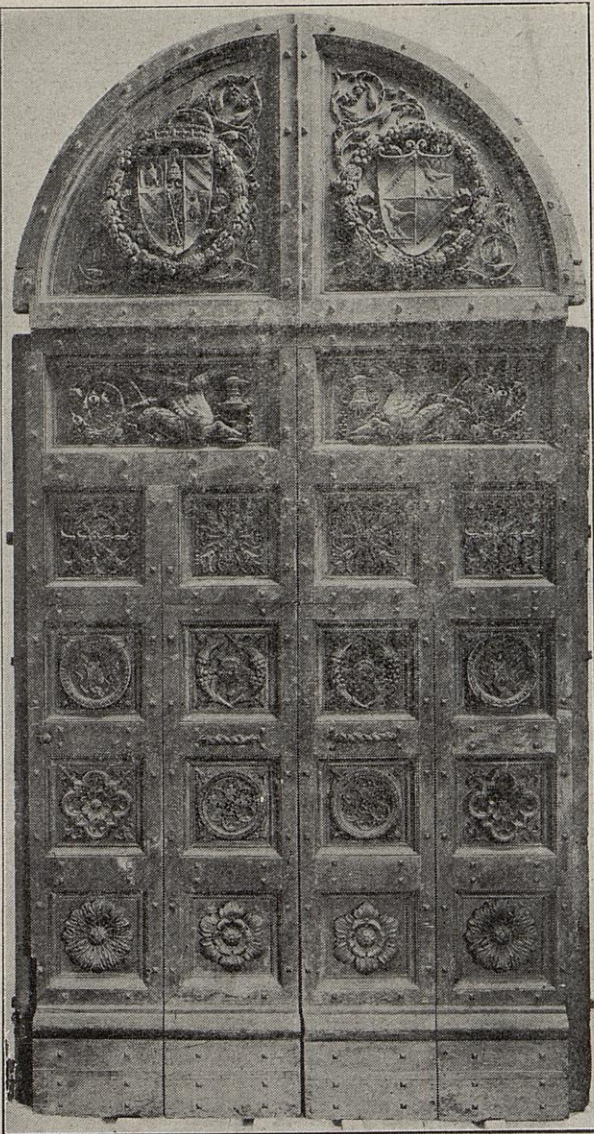
M. Dœuillet, le grand Couturier.

Quant à M. J. Oppenheimer, 21 et 23, rue de Cléry, à Paris, ses maisons de Yokohama et de Kobé ainsi que celle du Havre lui assurent la toute première place dans les importations d'objets d'art d'Extrême-Orient ; le gigantesque Bouddha de bronze du xvii^e siècle qui porte gravé sur la feuille de nénuphar de sa base le nom de tous ceux qui firent don de la statue au temple de Tokio, est une pièce tout à fait remarquable ainsi que le brûle-parfum cloisonné de Chine qui l'accompagne.

M. F. Schutz montre de somptueuses tapisseries aux riches dessins, et M. Tedesco deux remarquables tableaux de Cachoud, tandis que MM. Wildenstein et Gimpel exposent de superbes tapisseries flamandes ; — de ces tapisseries dont les tonalités profondes et chaudes sont aujourd'hui inimitables. C'est encore là une section qui fait grand honneur à la France.



Un des dioramas de la Couture parisienne. On y admire les robes de Beer, de Dœuillet et de Paquin, ainsi que les chapeaux de Georgette et de Lewis.



Porte du XVI^e Siècle, en bois sculpté, exposée par M. Marino, Antiquaire.

COUTURE ET MODE.

Nos lectrices verront par le diorama que nous reproduisons ci-dessous, que rien n'a été négligé à San-Francisco pour présenter l'élégance parisienne dans un cadre qui fût réellement digne d'elle : ces gracieuses jeunes femmes, vous les avez vues à Armenonville, parées avec une élégance égale, sinon semblable... tous ces visages frais sous l'ombre des chapeaux — de ces chapeaux que l'on ne réussit qu'à Paris — vous les avez vues sourire à quelque réunion de Longchamp ces coquettes fillettes, vous les avez vues courir dans quelque allée du Bois ou jouer autour du bassin des Tuileries.

Et ces hautes frondaisons légères, ces arcades blanches au loin, ces pelouses, ces fleurs, tout cela n'évoque-t-il pas en vous le souvenir charmant... et poignant... des villégiatures d'autrefois, à Dinard, ou sur la Loire, ou à la Côte d'Azur... époque de félicité passagèrement disparue, mais que nous verrons revenir avec la paix heureuse...

Nous avons été demander à M. Aine, président de la Chambre Syndicale de couture, ce qui avait décidé la participation de sa Chambre.

Voici ce qu'il nous a répondu :

Au printemps 1914, les maisons de couture ne paraissaient nullement disposées à envoyer leurs

modèles à San-Francisco. Très atteintes par les vexations de la douane américaine et par les inquiétudes dont elles étaient victimes à Paris même, les maisons de couture ne voulaient promettre leur concours que sous des garanties qu'elles entendaient obtenir.

Arrive la déclaration de la guerre. Aussitôt le sentiment patriotique domine tout. D'autre part, on sent que des tendances se manifestent à New-York pour secouer le joug du prestige parisien. Quelques audacieux prétendent que la mode peut se créer en dehors de Paris, et des essais, d'ailleurs peu heureux, sont faits par certains cercles mondains des Etats-Unis.

La couture, malgré les angoisses qui étreignaient les cœurs féminins, montre toute sa vitalité et étonne le monde élégant par ses créations gracieuses.

Sans hésitation, avec un ensemble admirable, elle fait une révolution. Elle se ressaisit. Elle abandonne cette mode étriquée, qui avait suscité tant de critiques. Elle crée la silhouette à jupes courtes et amples.

Elle a bien mérité, elle aussi, de la patrie ; elle oblige les femmes les moins élégantes à renouveler leur garde-robe, et par suite donne du travail à ces minettes, qui se sont montrées, comme toutes les femmes de France, si courageuses, si dignes de leurs frères du front.

Les efforts de nos maisons de couture ont été récompensés. Les acheteurs d'Amérique sont venus en grand nombre, bravant les dangers de traversées mouvementées, et ont manifesté leur satis-



Photo Pécart.

M^{me} Georgette, la grande Modiste de la rue de la Paix.

faction. Jamais, ont-ils affirmé dans leurs journaux, dès leur retour, le choix des modèles n'avait été aussi parfait, jamais ils n'avaient mieux répondu à leur goût et à leurs besoins.

Certes l'effort des couturiers à San-Francisco, effort qui leur a coûté deux cent mille francs, n'a pas été sans influence sur le public d'Amérique, qui en a su apprécier toute la valeur.

Si la couture est toujours mise au premier plan, dans toutes les expositions, c'est qu'en dehors du charme particulier que donne à la femme l'élégance de la toilette, le commerce des modèles joue dans toutes les industries de tissus un rôle des plus importants.

Les industriels de France comme ceux de l'étranger, orientent leur fabrication suivant que telle garniture, tel tissu aura été adopté par les grands couturiers.

Mais aussi cette vogue suscite un autre commerce, celui des copieurs, qui n'est pas sans porter un grand préjudice aux créateurs eux-mêmes, qui n'ont pas hésité à engager de fortes dépenses pour établir leur collection.

Avant la guerre, les Allemands excellaient dans ce commerce.

Par tous moyens ils se procuraient les meilleures créations, les faisaient recopier dans certaines villes voisines du Rhin, naturellement avec des marchandises allemandes, et au moyen de rabatteurs adroits, savaient attirer les acheteurs de toutes nationalités, qui, soucieux de faire les moindres dépenses, trouvaient chez ces copieurs les modèles de toutes les premières maisons de Paris à des prix naturellement beaucoup moins élevés.

Des mesures étaient étudiées déjà par la Chambre syndicale et allaient être appliquées quand la guerre est arrivée. Les Allemands ne trouveront plus, après les hostilités, les mêmes facilités; on saura mieux se défendre contre eux.

Leurs journaux de mode seront remplacés par des jour-



Un des salons de Rebouch, rue Royale, à Paris.

Rebouch possède en Amérique, comme en France, une clientèle élégante et fidèle, qui fréquente avec la même assiduité ses luxueux salons de la rue Royale, 10, à Paris, et sa maison de Monte-Carlo.

C'est dire combien les élégantes habituées de la Côte d'Azur ont été contentes de retrouver à San-Francisco les plus nouveaux modèles de leur fournisseur préféré. Toutes nos lectrices penseront de même en admirant dans le coin d'un de ses salons que nous reproduisons ici, les gracieuses créations d'un goût parfait et d'un charme ravissant que Rebouch vient de terminer pour la saison d'été.

S'il est un nom que nos lectrices ont appris à connaître et à aimer, c'est bien celui de Ch.-J. Drouilly, le si actif et artiste fondateur des nombreuses maisons de modes du Chat Noir.

Par la variété, le choix, le chic et l'allure de ses créations, quel que soit leur prix, M. Ch.-J. Drouilly s'est attiré l'admiration et la sympathie des plus difficiles clientes — et des moins grincieux !



Photo J. Dufau.

Lewis, le célèbre modiste parisien.

Depuis de nombreuses années, la Maison Davillet fait courir toutes les véritables élégantes à chacune des expositions universelles auxquelles elle participe. Elle ne manque point à cette tradition élégante à San-Francisco où elle fait triompher une fois de plus, par ses modèles d'un chic incomparable et d'une grâce sans rivale, la réputation si méritée du bon goût parisien. Jamais participation plus brillante que celle du grand couturier Davillet n'a remporté plus légitime triomphe; jamais l'industrie si parisienne de la haute couture n'a remporté plus éclatante victoire.

Une exposition ne serait pas véritablement et entièrement parisienne, si Georgette — la gracieuse et adroite Geor-

gette n'y participait point. Toutes ses amies — et nombreuses sont celles que compte la grande modiste de la rue de la Paix — verront avec plaisir son portrait dans une de ces pages. Tous ceux qui s'intéressent au bon renom du chic parisien et qui se soucient de lui voir conserver la place prépondérante qu'il mérite si bien, se réjouiront de penser que c'est Georgette qui, dans la collectivité de la couture, a coiffé les modèles de Callot avec cette grâce, cette originalité et cet extrême bon goût, qui sont sa triple marque personnelle et donnent à toutes les créations sorties de ses mains un cachet inimitable.

Connue de la plus avantageuse manière depuis de nombreuses années, la Maison



Photo Pénabert.

M. Ch.-J. Drouilly.

naux français. Leurs commissionnaires sont démasqués.

Mais, puisqu'il s'agit ici du commerce avec l'Amérique, pourquoi ne pas oser dire que les mêmes pratiques introduites par des Allemands dans ce pays tendent à amener des résultats pareils? Pourquoi ne pas parler de mesures qui devront être prises ici même à Paris par les maisons de modèles, qui devront s'entendre pour défendre leurs créations?

C'est une lutte ingrate, que celle qui consiste à déjouer les agissements des fraudeurs; mais elle doit être envisagée dans l'intérêt général.

La mode ne peut rester la propriété d'un seul couturier, pour mériter son titre, elle doit être généralisée.

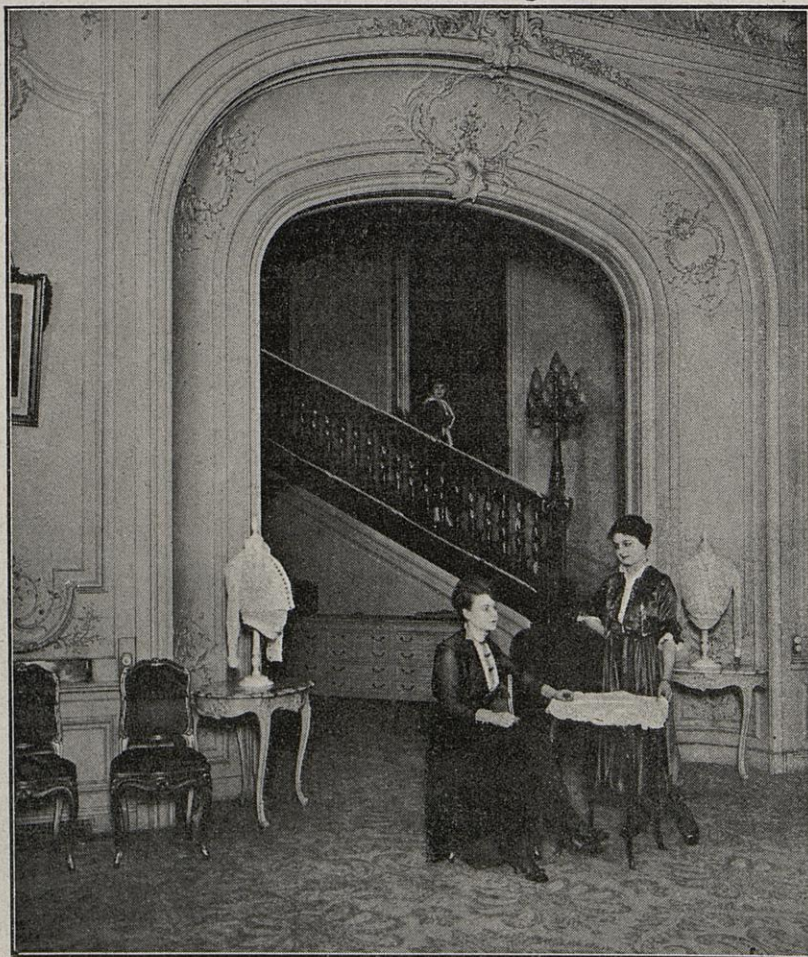
Mais le détail dans la mode doit rester la propriété du créateur.

E. AINE

Président de la Chambre Syndicale de Couture.

Il était indispensable que — alors que toutes les industries françaises y figuraient si brillamment — les industries si élégamment parisiennes de la couture et de la mode fussent représentées tout à leur honneur et par leurs membres les plus qualifiés.

Et la réputation de la capitale du chic a été magnifiquement défendue, ainsi qu'on en sera assuré, par les noms aimés et connus qui figurent sur cette page: ceux des grands couturiers Beer et Dœuillet, de Georgette, l'incomparable modiste, — de Berthe Barréiros, la grande corsetière, — de Lewis, ce maître incontesté du chapeau, etc., etc.



Chez Beer: Le grand Salon. Ancien Hôtel de Fleurieu, place Vendôme.

Il n'a point, à San-Francisco, menti à sa merveilleuse réputation et, — de même qu'en ses succursales parisiennes de la rue de Rivoli, 78, 94 et 124 de l'avenue de Clichy, 41, de la rue du Four, 42, de la rue du Commerce, 14, — de l'avenue des Ternes, du boulevard Sébastopol, de la rue Saint-Antoine ou du boulevard Haussmann, 94, il montre des chapeaux qui sont des merveilles d'élégance et de bon ton. La vogue le récompensera là-bas tout comme elle le fait ici, car les belles San-Franciscaines, tout comme les jolies Parisiennes, seront volontiers les fidèles clientes d'un modiste qui a tant de goût.

Une seule maison de corsets expose à San-Francisco..., noblesse oblige, Berthe Barréiros qui compte tant en Amérique qu'en Angleterre et en France une élégante clientèle ne pouvait se dispenser d'y figurer.

La place exceptionnelle qu'elle occupe dans cette branche si féminine de l'industrie parisienne, ses nombreuses récompenses et sa mise hors concours à Lille et à Gand sont venues confirmer l'opinion d'une clientèle attachée et fidèle à ses corsets répondant aux exigences de la mode et de l'hygiène.

Un heureux passé de légitime succès obligeait la maison Berthe Barréiros à défendre à San-Francisco le bon renom de notre capitale: on peut dire qu'elle s'en acquitte à merveille car son envoi est des plus admirés.

La copie de ses modèles exposés se trouve dans ses salons à Paris 4, rue des Capucines et à Londres 45-46, New bond Street.



Une séduisante toilette
exposée par les Grands Magasins du Louvre.

Non moins que par les modistes et les couturiers dont nous venons de montrer les envois pleins de chic et de grâce, Paris est bien représenté par un de ses plus beaux grands magasins, — nous avons nommé les *Grands Magasins du Louvre*.

Il est hors de question que l'effort fait par la France pour se mettre au premier plan à l'Exposition de San-Francisco fut opportun entre tous, — et qu'il fut heureux, puisqu'il est réussi : le salon où exposent les *Grands Magasins du Louvre* suffirait à lui seul pour témoigner que la véritable élégance et la seule beauté sont toujours celles dont le charme attire chez nous l'étranger.

C'était l'heure de démontrer que la France ne dort pas, que la France, après la guerre, sera plus jeune et plus enviée et plus belle que jamais : notre industrie n'y a point failli, notre industrie de la mode surtout, et, une fois de plus les pessimistes ont eu tort !

Quoi de plus sobrement beau, de plus d'allure, que cette robe de soirée exposée par les *Grands Magasins du Louvre* ! A Paris, certes, on ne pense guère aux dîners, aux bals ni aux soirées à l'heure présente. Mais il n'en va pas de même en Amérique où la vie n'a point interrompu son cours habituel, et nous aurions grand tort de nous en plaindre, car nombreuses sont les réunions mondaines données là-bas en faveur de nos blessés, de nos malades, de nos réfugiés... et nombreux sont les envois de tabac, de douceurs, d'objets confortables, achetés à la suite de ces fêtes, qui viennent ragaillardir nos vaillants dans la tranchée.

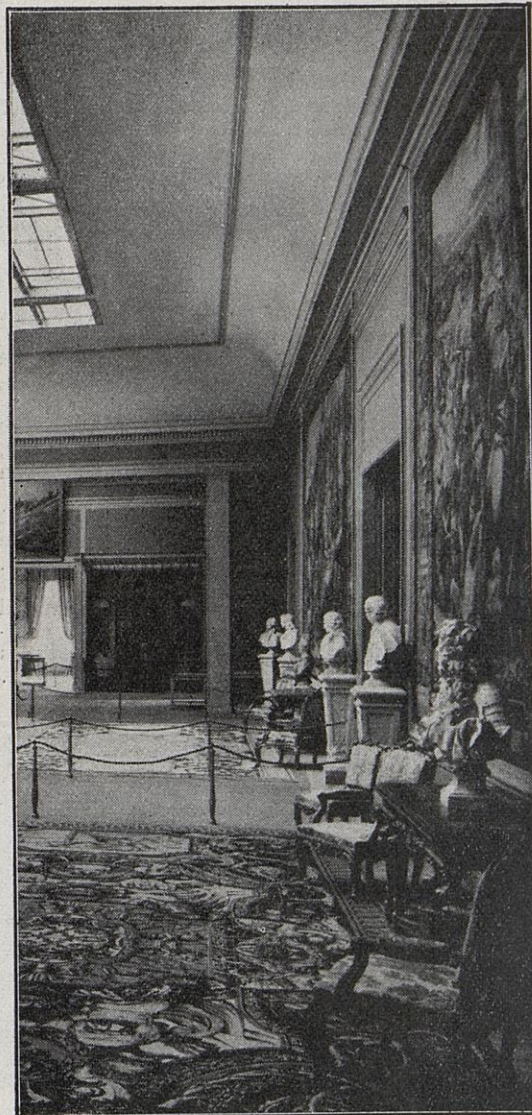
Les belles et charitables Américaines se sont donc pressées en foule devant les vitrines du *Louvre*, et elles ont apprécié les modèles si bien compris pour mettre en valeur leur sculpturale beauté qui leur y sont présentés avec un goût parfait.

Smarter and cheaper than elsewhere, affirme le *Louvre*, ce qui veut dire *plus beau, plus chic et meilleur marché que partout ailleurs*.

Excellent système et dont une popularité et une vogue sans cesse grandissantes ont montré les fruits : à l'étroit dans ses magasins pourtant si vastes, le *Louvre* s'est dédoublé et a fait émigrer une partie de ses rayons... dans un local presque aussi grand et tout aussi somptueux que le premier. Rien ne peut mieux montrer avec quelle fidélité le public parisien et l'élégante clientèle étrangère restent attachés à cette maison dont la renommée universelle est si bien méritée. Autant que le premier bâtiment, — où sont les robes d'une si noble élégance ou d'une si jolie coquetterie que tous les goûts trouvent à s'y satisfaire, — le deuxième, — où sont en vente de remarquables mobiliers au style pur, de belles tapisseries, mille curiosités et bibelots, — est fréquenté par une clientèle nombreuse et amie.

Car c'est mieux qu'une habitude qui attache au *Louvre* ses jolies clientes : c'est de la sympathie. Et combien justifiée ! Nul n'ignore en effet que, dès le début de la guerre, sans craindre sa peine ni ses frais, sans rien ménager et sans un jour de retard, la direction du *Louvre* mit à la disposition de l'autorité militaire un hôpital extrêmement confortable aménagé dans ses nouveaux locaux.

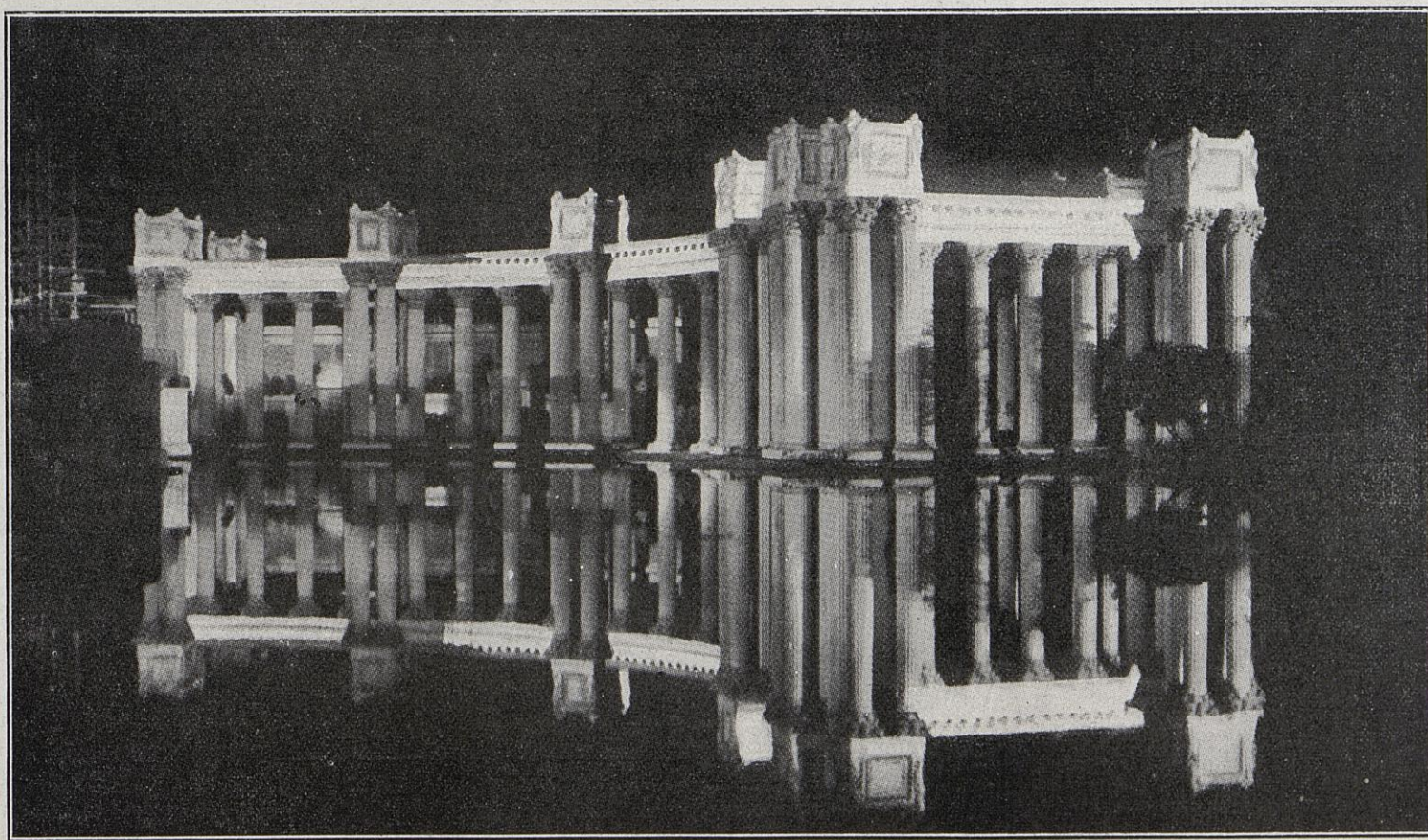
Et cela ne sert pas peu à augmenter la sympathie des Américaines amies de la France — et elles sont légion ! Après la guerre, il n'est pas une Française, mère, femme ou sœur de « poilu » sauvé au *Louvre* qui ne veuille devenir fidèle cliente de ses magasins : toutes les jolies visiteuses de San-



Un joli coin : Les Tapisseries.

Francisco, dont rien n'endeuille l'existence, séduites à la fois par la beauté du geste de bienfaisance et... par la beauté des modèles exposés... sont entrées déjà dans cette voie !

Tant mieux pour le commerce français !



Illuminé par des milliers de lampes électriques le Palais des Beaux-Arts se reflète dans un lac.

COLLECTIVITÉ DE LA LINGERIE POUR DAMES.

La lingerie est une industrie éminemment française et, malgré la concurrence faite depuis quelques années par les imitateurs austro-allemands, nos modèles ont toujours sur les autres une suprématie : celle du goût, du fini, dont on ne trouve pas l'équivalent au monde.

Les Américaines raffinées apprécient le chic parisien, elles aiment et achètent notre linge. Elles ont une faveur marquée pour tout ce qui sort des mains de nos habiles ouvrières et les trousseaux de mariage des grandes familles sont presque toujours exécutés à Paris.

M. Mascré, le sympathique fabricant de batiste et toile fine, au retour de son voyage à San-Francisco nous racontait le succès obtenu par l'Exposition des fabricants de lingerie : les femmes venaient en foule admirer nos si jolis modèles, et, en même temps, elles témoignaient à leur façon leur sympathie aux alliés.

Les Américains, grands voyageurs, ne peuvent venir aussi facilement et en aussi grand nombre qu'à l'habitude nous confier leurs commandes. Au milieu de ce bouleversement général, pendant que nos soldats luttent contre l'envahisseur, il appartient à ceux que leur âge empêche de combattre, de continuer à créer et à fabriquer tous les articles qui font notre supériorité industrielle.



Un charmant modèle de la Maison Schulmann (2).

Nous sommes heureux de remercier ici les maisons qui ont plus particulièrement compris leur devoir patriotique dans les circonstances actuelles en exposant à San-Francisco.

Mentionnons :

La Maison L. Calvayrac, qui a d'ailleurs conquis une réputation universelle par le cachet artistique de ses créations et qui s'est toujours efforcée de développer le goût de la lingerie française dans le monde entier. Elle expose cette fois un merveilleux tea-gown de soie brochée couleur cerise, sur robe de dentelle d'Alençon, et une chemise de linon, ornée de vraie dentelle et broderies.

La Maison B. Mathias et Co (ancienne maison L. Blum) a également contribué au succès de cette Exposition. Cette maison, qui a déjà obtenu les plus hautes récompenses aux précédentes Expositions universelles, expose une délicieuse robe de Garden-



Ravissant tea-gown et lingerie, modèles Calvayrac (1).

Les exportateurs, avec l'aide des fabricants, ont donc un devoir patriotique à remplir en répandant le plus possible nos marchandises en Amérique malgré la hausse des matières premières et les difficultés des transports. En continuant ainsi à produire ils assurent du travail à la main-d'œuvre nationale.

Dans le domaine de la lingerie en particulier beaucoup de femmes, collaboratrices de leurs maris, peuvent aisément remplacer les hommes mobilisés ; elles pourront aussi assurer du travail aux nombreuses ouvrières vivant de leur aiguille et, en leur donnant à confectionner chemises, pantalons, blouses, elles leur permettront de faire vivre leur famille et d'envoyer, de temps en temps, quelques douceurs aux « Poilus » de qui leurs pensées ne peuvent se détacher.

Notre participation à l'Exposition de San-Francisco prouve qu'en répondant à l'appel du Comité nous comprenons tout de suite qu'étant en guerre il nous faut plus que jamais prouver notre force et notre vitalité et nous pouvons dire aux Américains : les hommes se battent, mais les femmes travaillent.

Léon SCHULMANN.

Président de la Chambre Syndicale des fabricants de lingerie confectionnée.



Une élégante blouse de la Maison Hirsch (3).

Party en linon et tulle brodé. Ceinture de taffetas nattier.

La Maison Bayjon-Deperrier est certainement la plus ancienne firme exportant de la lingerie brodée à la main aux États-Unis. En 1868, alors que ce marché était encore peu connu, elle comptait déjà de nombreux clients à New-York. Aussi cette grande manifestation de la mode française fut pour elle l'occasion de montrer à sa clientèle que l'extension considérable de ses affaires était la conséquence de son ancienne réputation d'avoir toujours su adapter le goût français aux besoins et aux exigences de la mode américaine.

La Maison L. Hirsch, également très connue aux États-Unis, fait particulièrement la blouse et la robe, lingerie. Les articles, entièrement cousus main, sont toujours des nouveautés recherchées par la clientèle américaine ; sa production qui atteint un grand développement lui permet de les établir à des prix de série, et sa fabrication est de premier ordre.

Étant donné ses anciennes et fidèles relations aux États-Unis, la Maison Charles Meyer et Co (ancienne maison Nathan-Frank) s'est jointe avec empressement aux exposants de San-Francisco. Bien que sa fabrique soit à Nancy, dont l'ennemi n'était à certain moment qu'à 25 kilomètres, cette maison a toujours maintenu l'activité de sa fabrication pendant la guerre et a pu de ce fait contenter sa nombreuse clientèle américaine.



La gracieuse robe de Garden-Party de la Maison Mathias et Co (4).

La Maison G. Oudineau, fondée en 1854, s'occupe de la fabrication de linge classique et fantaisie, de layettes, de robes et de costumes d'enfants, de blouses, de corsages, de robes de lingerie. Elle possède des usines à Châtelleraut, Buzançais, Rennes, Le Mans, Connerré où le travail se fait à la main et à la machine, un atelier de broderie à Saint-Quentin. Grands Prix à Milan 1906, Londres 1908, Bruxelles 1910, Turin, Roubaix 1911.

La Maison Seiligman et Co, la vaillante manufacture dont l'usine d'Epinal, quoique en grande partie transformée en ambulance, n'a cessé malgré les difficultés de donner toute son activité pour contenter sa clientèle et fournir à ses ouvrières et employées le travail nécessaire à leur subsistance. Cette maison fondée en 1885 possède des usines à Vaucouleurs, Epinal, Rouen, Ligny-en-Barrois, etc. ; a obtenu les plus hautes récompenses aux Expositions de Lyon 1894, Paris 1900, Nancy 1909, Bruxelles 1910.

La Maison J. et L. Schulmann, 8, rue du Sentier, à Paris et dont la fabrique se trouve 8, rue de Citeaux dans le XII^e, est une maison importante qui fait par série les blouses, peignoirs, tabliers et la lingerie pour dames. Son chiffre d'affaires est très important et ses modèles sont appréciés ; elle compte parmi ses clients toutes les bonnes maisons de France et du commerce de l'exportation.

(1) L. Calvayrac's ravishing tea-gown. — (2) The graceful blouse of MMrs J. and L. Schulmann. — (3) A most elegant blouse, exposed by M. L. Hirsch. — (4) A sweetly pretty garden-party dress presented by Mathias and Co.

COLLECTIVITY OF LINEN-UNDERWEAR FOR LADIES

Du texte anglais dans le Monde Illustré ? s'exclameront avec étonnement nos aimables lectrices.

Eh oui ! mesdames ! Notre clientèle d'Angleterre et d'Amérique s'étendant, il nous a paru juste de ne pas la priver de « tuyaux » précieux concernant l'art si délicatement parisien de la lingerie et ceux qui y sont experts...

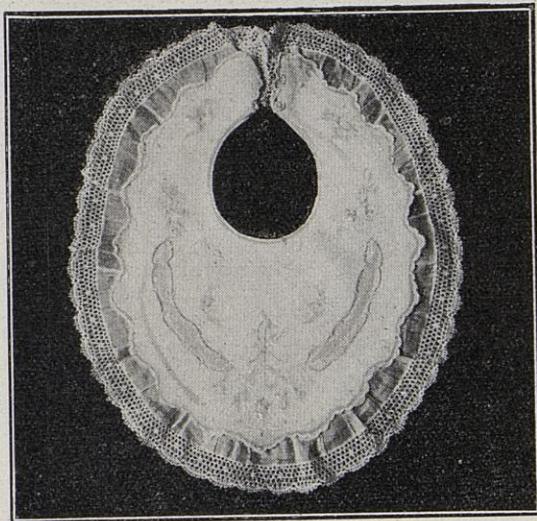
Every smart woman knows that, notwithstanding the competition of German and Austrian imitators during the last few years, our French linen underclothing has kept its superiority, on account of its perfect good-taste and remarkable achievement, to which none else ever came up.

The refined American ladies duly appreciate Parisian "chic"; they like and buy our linen goods. Every pattern which our skillful seamstresses create obtains their favour, and the complete wedding "trousseaux" and beautiful underwear of the best American families are mostly made in Paris.

M. Mascré, the well known weaver of fine cambric and linen-fabrics, told us, on his return from his journey to San Francisco, how successful was over there the participation of our underwear manufacturers: women came in crowd to admire our so pretty patterns, in the same time as they thus expressed, in their own way, their sympathy for the Allies.

Those great travellers, the Americans, cannot, nowadays, come over as easily and in so important number as usually, to bring us their orders.

In the general commotion, while our soldiers struggle against the invaders, it belongs to those whom their age prevents from fighting to on-



A charming pattern, presented by M. G. Oudineau (1).

tinue to create and manufacture all the articles which make our industrial superiority.

The exportators, with the help of the manufacturers, have thus a patriotic plight to fulfill in spreading abroad, as widely as they possibly can, and especially in America, all our wares, notwithstanding the increase of cost of all matters and the difficulties of transport.

While going on producing, they assure work to their concitizens.

In the realm of linen-goods and underclothing especially, numerous are the women who usually work together with their husband, and can easily take the place of the men taken by the mobilisation; they will, so doing, assure the bread of the numerous working-women who live thanks to their needle. While they shall give them chemises, drawers, blouses, bodices to cut and sew, they shall enable them to keep their families alive and to send, from time to time, some comfort to the "Poilus" whose thought never leaves them.

Our participation to the San-Francisco exhibition shows that, answering as we did to the appeal of the Comity, we understand our real duty during the present war: which is to show and prove more than ever our strength and vitality. Thus shall we be able to say to our American friends: our men are fighting, but our women are working.

Léon SCHULMANN,
Chairman of the Syndicate of linen underclothing manufacturers.

We are thoroughly happy to present our thanks to the firms and houses which especially well understood their patriotic duty under the present circumstances, by their participation to the San Francisco exhibit.

Let us mention: L. Calwayrac, whose house owes a universal reputation to the most artistic



The highly stylish "deshabillé" of the excellent firm Barjon-Deperrier (2).



The lovely night-dress exposed by MMrs Ch. Meyer and Co (3).

appearance of its creation, and the trouble it has always taken to develop the taste for French underwear and linen goods throughout the world. L. Calwayrac exposes a very smart tea-gown of cherry-coloured thick and soft silk, with robe of Alençon lace; — also a chemise of light cambric, finely embroidered and trimmed with real lace.

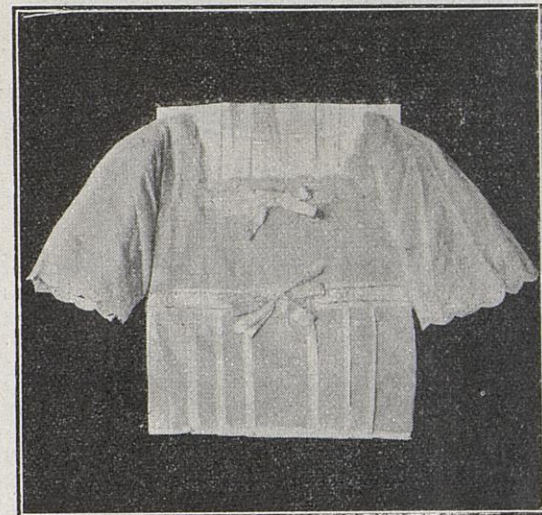
The firm B. Mathias et Co (formerly L. Blum) has also largely contributed to the success of the exhibition.

The smartness of its dresses, blouses, home-gowns and trousseaux is renowned everywhere, and deserved the highest rewards in the preceding Universal shows to which that excellent house participated.

At the San Francisco show, a lovely garden-party dress of white muslin and embroidery with blue silk sash, is most stylish and obtains great success.

As for the firm Barjon-Deperrier, it is certainly one of the oldest houses exporting hand-embroidered underclothing in the United States. In 1868, when that market was hardly known over here, that house counted already numerous customers in New York. Thus was this great manifestation of French fashion an opportunity for MMrs. Barjon-Deperrier to show to those faithful friends that the splendid increase of their business is the obliged consequence of an excellent old reputation, and of the skillfulness with which they always adapted French taste to the needs and customs of American fashion.

Equally well known in the United States is the firm L. Hirsch, whose speciality in blouses, and linen dresses has never been surpassed. Every piece of good manufactured by M. L. Hirsch, is entirely hand sewn, and, however thanks to the large amount of his production, he is able to sell



A very pretty night-dress exposed by MMrs Seilgmann and Co (4).

at extremely low price his novelties which are greatly appreciated by all smart American ladies,

On account of their old and good relations with the United States, MMrs. Charles Meyer and Co (former firm Nathan-Frank) have given with pleasure their adhesion to the San Francisco exhibit. Although their factory be at Nancy, whence our foes at a certain time were not farer than some miles, that firm always kept up the activity of its fabrication all the war through, and thus was able to satisfy its numerous American customers.

Mr. G. Oudineau, whose house was founded in 1854, mostly makes stylish or fancy linen goods, infant and children clothing, linen dresses and bodices and blouses. His factories are situated in Châtelleraut, Buzançais, Rennes, Le Mans, Connerré where they sew at the machine as well as by hand, — while the embroidery work is centralised at Saint-Quentin. Great Prize at Milan 1906, London 1908, Brussels 1910, Turin et Roubaix 1911.

Although the largest part of their factory of Epinal be turned into an ambulance, MMrs. Seilgmann and Co bravely went on giving all their activity and saving no trouble, to satisfy their customers and give bread to their working women. Founded in 1885, that house now owns factories at Vaucouleurs, Epinal, Rouen, Ligny-en-Barrois a. s. o., — and obtained the highest rewards to the Universal shows of Lyon 1894, Paris, 1900, Nancy 1909 and Brussels 1910.

MMrs. J. and L. Schulmann, whose office and selling place are seated 8, rue du Sentier, Paris, and whose factory is 8, rue de Citeaux, Paris, own an important house, making in serial patterns blouses, home gowns, aprons, pinafores and ladies underwear. The amount of their business is very elevated, and their patterns highly appreciated; they reckon amongst their customers all the good retailers of France and of the exportation trade.

(1) Bavoir, modèle nouveau, exposé par M. G. Oudineau. — (2) Coquet Dëshabillé de la Maison Barjon-Deperrier. — (3) Ravissante Chemise de nuit de la Maison Ch. Meyer et Co. — (4) Chemise de nuit très élégante exposée par MM. Seilgmann et Co.

TISSUS ET FOURNITURES POUR CORSETS.

Les fabricants de fournitures générales pour corsets ont tenu à prendre part à l'Exposition de San-Francisco. Grâce à leur bonne volonté à tous, ainsi qu'à l'activité intelligente de M. Delmotte, président de leur Chambre, organisateur de la section — leur participation a été très favorablement appréciée. A côté des tissus remarquables qu'expose M. Delmotte — et où il montre une si grande habileté dans le choix des tons — (il y a d'autant plus de mérite que plusieurs de ses ateliers sont dans le Nord.) — la Maison, les fils de Despréaux jeune, 21, rue Turbigo, Paris, présente des soieries d'une fraîcheur exquise, — la Maison Eugène Perrière, 10, rue Saint-Augustin, Paris, offre des étoffes infiniment souples, — la Maison Launay, 21, rue Montmartre, à Paris, fait apprécier une fois de plus le goût artistique de nos concitoyens.



Photo Reutlinger.

M. Delmotte, président de la Chambre syndicale.

ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

Ce n'est pas après avoir vu, même en ce bref exposé, toutes les merveilles et tous les détails de la toilette féminine, que l'on peut contester l'utilité de l'enseignement professionnel féminin.

A notre époque où le bien-être sans cesse grandissant pousse toutes les classes sociales vers le luxe, *pouvoir et savoir s'habiller* au goût du jour devient, pour toute femme, une impérieuse nécessité ; la participation de l'École Moderne de Coupe de Paris est donc d'une saisissante actualité.

Plus que jamais il sera de mode et malheureusement de nécessité pour les dames et les jeunes filles du monde de pouvoir faire elles-mêmes leurs corsets, dessous, robes et chapeaux.

Bien des mères avisées comprennent déjà l'importance que peuvent avoir ces leçons : les événements ont souvent prouvé que les arts d'agrément ne sont pas des armes suffisantes contre l'adversité.

Pour les moins privilégiées, pour celles qui sont appelées de bonne heure à ne compter que sur elles-mêmes, cette École supprime le long et pénible apprentissage, la promiscuité des ateliers souvent si pernicieuse pour la jeune fille et si peu en rapport avec son éducation première ; ces cours la rendent en peu de temps apte à diriger un atelier et à acquérir une situation de premier ordre.

Un cours spécial est établi pour les professionnelles, toutes ayant compris l'utilité et l'importance de l'étude approfondie de la coupe pour arriver à une exécution parfaite. Les Cours de l'École Moderne de Coupe 43, rue de Rivoli, Paris, sont donnés par des professeurs dames diplômées des Écoles professionnelles de la Ville de Paris. Cours spéciaux par correspondance.



L'École Moderne de Coupe de Paris.



Travaux exécutés par les élèves de l'École de Coupe.

COLLECTIVITÉ DES INDUSTRIES PARISIENNES.

Dans la collectivité des industries parisiennes, que d'envois seraient à citer !... l'honneur de la capitale est bien défendu.

Il faut être reconnaissant à M. Eugène Mermillod qui a présidé à la parfaite organisation des accessoires du vêtement ainsi qu'à ses collaborateurs MM. Auguste Guyot et Georges Brossard pour avoir particulièrement réussi la vitrine que nous donnons ici.

Les collectivités ont d'ailleurs toutes fort bien réussi leurs expositions. C'est ainsi que nous avons beaucoup admiré dans celle de la collectivité des plumes et fleurs, une très jolie collection de plumes d'autruches de la Maison Hindlet, 17, rue de Lancry, Paris.

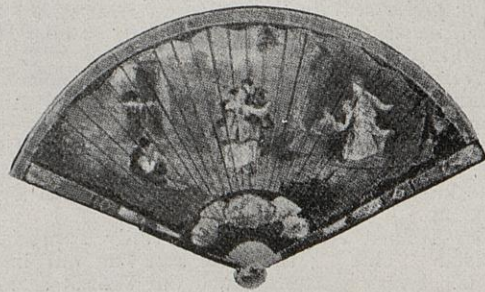
On a essayé bien des choses, dans l'art de la mode, mais aucune des inventions si agréables soient-elles parfois, des plumassiers et des fleuristes, n'a jamais pu détrôner cette merveille naturelle : la plume d'autruche, dont la souplesse onduleuse et la richesse de bon goût ont toujours conquis les véritables élégantes.

Les Américaines les ont toujours tout particulièrement appréciées, et c'est pourquoi, avec beaucoup d'ensemble, elles se sont arrêtées à admirer longuement celles exposées par la Maison Hindlet. Spécialisée dans cet article, cette excellente Maison y réussit des prodiges, tant au point de vue de la nuance, que de la souplesse, et les plumes qu'elle expose à San-Francisco sont assez belles pour satisfaire les plus difficiles.

Rien ne peut être imaginé de plus parfaitement adapté à la beauté un peu altière des Américaines que l'éclatant fier d'une « crosse » la ligne ferme et souple d'une « aigrette », ou la somptueuse richesse d'un éclatant « paradis ». C'est dire combien sont admirés les envois de la Maison Dussaugéy, la manufacture de plumes de la rue des Petits-Champs, 77, dont la réputation parisienne, ni la réputation tout court n'est plus à faire, et qui expose dans la vitrine de la collectivité. Comme originalité, comme goût, comme grâce, on ne peut imaginer mieux, et la joliesse de toutes ces plumes de grand luxe mérite bien le succès fait à San-Francisco à la Maison Dussaugéy.

La Maison E. Buisson de Paris, dont la fondation remonte à 1780, a la double spécialité de créer les spécimens d'éventails modernes les plus ravissants et les plus variés et de présenter à son élégante clien-

tèle de France et d'Amérique les plus beaux éventails anciens d'une incontestable authenticité. Aussi son Exposition de San-Francisco a-t-elle le même succès que ses magasins de la rue des Petites-Ecuries, à Paris, et que ses envois aux



Une gracieuse et délicate création de E. Buisson.

Expositions précédentes où elle fut récompensée : Paris 1900, Grand-Prix ; Lyon, 1894 ; Bruxelles, 1905 ; Bruxelles, 1910 où trois fois la Maison Buisson fut Hors Concours.

Il est impossible de ne pas signaler d'une façon toute particulière la participation de la Maison Guillois, 27, rue Notre-Dame-de-Nazareth, à Paris. A Lyon où elle exposait en participation ses derniers modèles, chapeaux garnis, elle recueillit un Grand Prix de Collectivité. Cette maison est l'une de celles dont on ne saurait assez vanter les produits, et l'une de celles qui dans le rayon des fournitures pour modes, fleurs, plumes, aigrettes, rubans, soieries, velours et galons, a le plus efficacement lutté contre l'envahissement de la camelote allemande bon marché, mauvaise et d'un goût navrant.

Non seulement sur notre propre marché, mais encore à l'étranger, la Maison Guillois a réussi à imposer la marchandise française la seule de bonne qualité, la seule réellement élégante. C'est ainsi que, depuis une dizaine d'années, elle s'est fait une très importante clientèle en Espagne et que son noyau d'affaires en Angleterre grossit sans cesse.

La Maison Guillois expose, ses derniers modèles à San-Francisco dans la vitrine si heureusement dénommée du *Chic Parisien* : quelques chapeaux dont la grâce, l'allure et le cachet sont inimitables et qui attirent irrésistiblement les jolies connaisseuses vers ce coin si français.

Gros succès également pour les articles exposés par la Maison Au Touriste, 36 bis, avenue de l'Opéra, Paris, dont les malles, sacs, articles de voyage et de maroquinerie, ont conquis — depuis 1847, date de la fondation — une renommée universelle que justifie amplement leur élégance, leur chic et leur qualité absolument incomparable.



Un chatoiement : La Collectivité des Fleurs et Plumes.

DENTELLES ET BRODERIES.

Il semblait téméraire de demander à *M. Fousard* d'entraîner son groupe à San-Francisco après l'effort que ce dernier venait de faire à Lyon.

Mais le porte-parole du Comité français, *M. de Montarnal*, l'architecte déjà si séduisant lorsqu'il tient son crayon, devient irrésistible quand, lieutenant d'artillerie, son appel vient de la tranchée entre deux bouffées de pipe.

Le Président de la classe des dentelles, broderies et passementeries à Lyon fut convaincu et à son tour dut persuader ses amis de l'utilité qu'il y avait pour ceux de l'arrière à aller en Amérique faire la guerre... en dentelles.

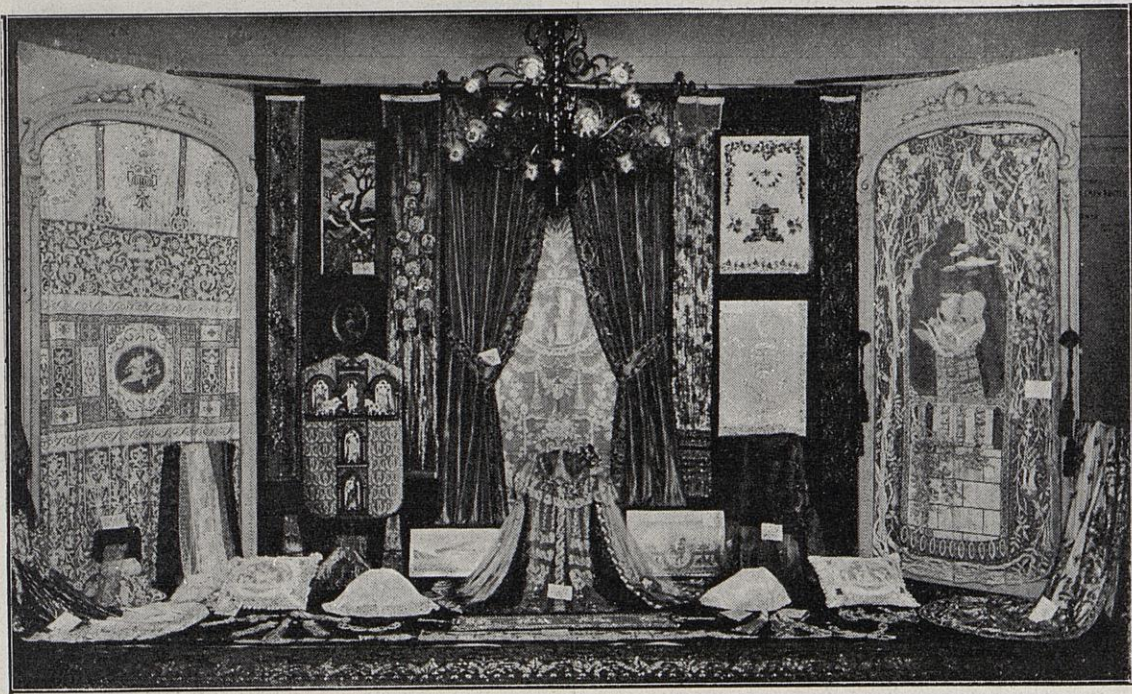
Ses collègues en répondant à son appel avec un empressement unanime, lui ont permis de remporter un grand succès d'estime ; nous savons qu'à ses yeux c'est la seule récompense qui compte.

Le maître dentellier qui préside également aux destinées de la Rotonde fameuse de la rue Halévy a décoré l'un des panneaux de la vitrine de la Collectivité d'un store artistique dont ses ateliers ont le secret... et l'habitude.

Président de classe à Lyon, vice-président du Jury, hors concours, *M. Georges Fousard* vient encore une fois de faire œuvre utile : il faut l'en féliciter hautement puisqu'il ne veut pas qu'on l'en remercie.

La Maison *Sajou*, 74, boulevard Sébastopol, à Paris, a produit depuis sa fondation en 1828 des œuvres remarquables.

Sa broderie blanche d'ameublement et de lingerie est toujours impeccablement exécutée sur des dessins très étudiés.



Exposition de la Collectivité des Dentelles, Tulle et Broderies.

Elle est la vraie rénovatrice de la tapisserie au point, la seule technique décorative qui ne soit pas arrivée à son apogée. Ses copies de meubles anciens sont parfaites.

Elle est persuadée que l'art moderne doit faire suite à l'histoire de l'art français et ses productions modernes exécutées d'après cette pensée directrice ont toujours été très remarquées.

Ses salons en tapisserie au point, anciens ou modernes, sont toujours d'un goût sûr et d'une exécution remarquable.

Une des expositions très remarquées de cette collectivité est celle de *M. Edouard Dreyfus*, le grand manufacturier parisien dont plusieurs mises Hors Concours et Grand Prix, lui faisaient un devoir de participer à cette manifestation.

M. Edouard Dreyfus, depuis longtemps chevalier de la Légion d'honneur, conseiller du Commerce Extérieur de la France est mobilisé comme officier d'Etat-Major ce qui ne lui a certes point facilité la tâche ! Cependant noblesse oblige !... et il a fait un tour de force en présentant à San-Francisco les différents produits de sa fabrication d'un remarquable cachet artistique.

Participant de classe à l'Exposition de Gand, vice-président du Jury et Hors concours, vice-président du Jury et Hors concours à Lyon, médaille d'or à Londres en 1908, diplôme d'honneur à Bruxelles en 1910, Grand Prix à Turin en 1911, le grand passementier *Dumoutier* n'en est plus à compter ses succès. Comme président de la Chambre Syndicale de la Passementerie pour Dames, il se devait de participer à une manifestation étran-

gère aussi importante que l'Exposition de San-Francisco : ce sera l'honneur de la France d'y avoir, en pleine guerre, figuré comme elle l'a fait. Et *M. Dumoutier* est un exposant dont on déploierait l'absence, car ses envois, dessinés par des artistes de génie, semblent exécutés par des mains de fées. Et c'est pourquoi tout comme aux Expositions précédentes, tout comme en ses magasins de Paris 13, rue Paul-Lelong, ou de Lyon, 18, place Tolozan, il a du succès à San-Francisco.

Ce qui distingue toujours la grande couture de la confection, c'est le cachet individuel qu'elle imprime à chaque toilette, lui donnant une originalité propre. Depuis un certain nombre d'années les meilleurs couturiers demandent à la broderie cette note personnelle sans laquelle il n'est point de véritable élégance.

L'une des mieux placées parmi les grandes maisons de broderie est sans contredit la Maison *Edouard*, 12, rue de la Paix, à Paris ; aussi collabore-t-elle directement avec nos meilleurs artistes de la mode Worth, Paquin, Premet, etc., qui puisent dans ses coloris d'heureux principes de créations.

C'est à un véritable ami que les jolies curieuses de San-Francisco s'en furent rendre visite, lorsqu'elles s'arrêtèrent devant les envois de la Maison *Edouard*, dont elles connaissent si bien les broderies de couleurs, les broderies de style, les ravissantes broderies pour robes du soir et de bal.

Récompensée à Bruxelles par un diplôme d'honneur, à Lyon par un Grand Prix, la Maison *Edouard* a tenu à honneur d'exposer à San-Francisco tout comme elle a tenu, et pour sa clientèle et pour son excellent personnel, à ne pas fermer un seul jour...



M. FOUSSARD,
l'organisateur de la Collectivité des Dentelles.

de maison pour la riche beauté de son linge de table — remporte aujourd'hui à San-Francisco le même succès qu'en 1878 et en 1900 à Paris, en 1883 à Amsterdam, en 1906 à Milan, en 1914 à Lyon.

La Maison *A. Dizain* a envoyé chez nos amis un store, de vente courante en Amérique, une petite nappe en venise français — ce qui est bien le plus noble point du monde — et un coffret en soieries et broderies anémones mélangées de dentelles : et cela charme toutes les femmes de goût.

Quant à la firme *Claisse-Henninot*, 54, rue d'Enghien, à Paris, sa maison de fabrication est à Caudry, et Caudry, depuis plus de quinze mois souffre de l'occupation allemande : quand *M. Claisse* apprit l'invasion de la ville, il en était éloigné ; il y rentra tout aussitôt, estimant de son devoir de rester auprès de ses concitoyens.

Si bien que lorsque parvint l'appel du Comité des dentelles et broderies, le chef de la firme n'était point là pour décider. Mais son fils et ses collaborateurs parisiens n'hésitèrent point à répondre, sûrs d'être approuvés par celui qui plaça toujours les intérêts du commerce français au-dessus des siens propres, et encouragés aussi par cette clientèle américaine si attentive et si habile à discerner la valeur des produits de notre industrie.

Et comme toute bonne action porte en soi sa récompense, les visiteuses de l'Exposition de San-Francisco s'extasiaient devant le merveilleux envoi de dentelles de la Maison *Claisse-Henninot*.



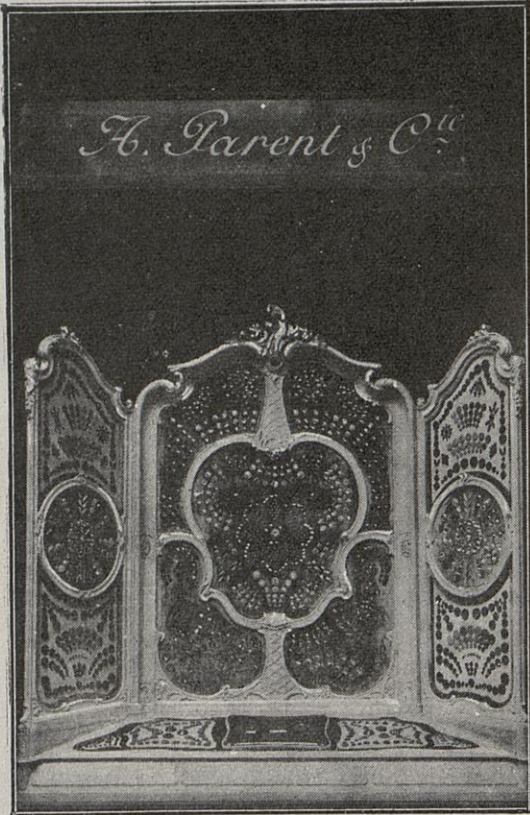
La Femme au Manchon, reproduite au point de tapisserie par la Maison Sajou.

ACCESSOIRES DU VÊTEMENT.

Les tailleurs parisiens ont un chic et un « fini » que nos amis étrangers apprécient, et que nos ennemis essayent en vain de copier.

Une partie de leur secret réside dans la perfection apportée chez nous à tout ce qui concerne les accessoires du vêtement, ces mille détails qui affirment la véritable élégance.

Fondée en 1825 (et, depuis cette époque, ayant toujours compté dans sa raison sociale un ou plusieurs membres de la famille Parent) la Maison A. Parent et C^o, 103, rue Réaumur, à Paris, est

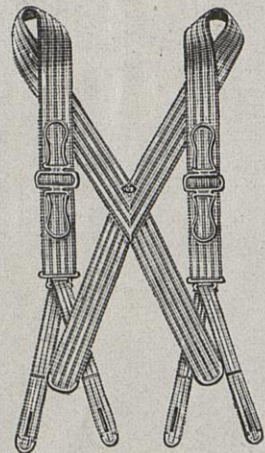


La vitrine de la maison Parent.

une des plus anciennes maisons de la place dans l'industrie des boutons, et les brevets dont elle a été titulaire ont grandement servi à améliorer la fabrication et à faire apprécier ses produits par les acheteurs étrangers.

Les Américains, notamment, qui sont gens fort pratiques, lui en savent un gré dont témoigne l'empressement qu'ils mettent à venir examiner son envoi de boutons à l'Exposition de San-Francisco. Dès 1840, d'ailleurs, la Maison Parent participa aux Expositions, et à l'heure actuelle ses récompenses ne se comptent plus. La production de son usine à vapeur, 7, rue Pierre-Levée, à Paris, a mérité la mise hors concours à Londres, à Bruxelles, à Turin, à Gand, à Lyon : nous ne citons ici que les dernières années, celles où M. Parent était membre du Jury — et même en 1910 à Bruxelles, rapporteur de la classe 86. Mais précédemment, à Bruxelles 1897, à Paris, à Glasgow, à Liège, à Milan, diplôme d'honneur, médaille d'or et Grand Prix vinrent dignement récompenser l'heureux effort d'une firme active et probe.

Trop longtemps l'humble bretelle fut faite de tissus lourds et grossiers ; les caricatures de l'époque 1848 nous ont à jamais montré le côté grotesque de cet accessoire de toilette.



C'est alors qu'un fabricant dont le nom est devenu célèbre, M. Ch. Guyot innova un genre de bretelle à la fois élégant, agréable et pratique que ses honorables successeurs, MM. P. Bailly et C^o ont définitivement perfectionné au goût du jour ; leurs ateliers de fabrication lancent dans le monde entier et annuellement des millions de Bretelles Guyot, lesquelles pour être reconnues authentiques doivent porter l'estampille rouge formée par les lettres C. G. et le nom Charles Guyot.

Titulaires de récompenses à toutes les expositions, MM. Bailly et C^o furent placés Hors Concours, à Chicago en 1893, à Londres en 1908, à Saint-Louis en 1904 ; ils avaient obtenu une mé-

daille d'or à Paris en 1900. Ces récompenses prouvent la grande supériorité des bretelles Ch. Guyot.

Il fallait, d'incontestable manière, que l'uniforme bleu d'horizon fût montré — à son avantage — à l'Exposition de San-Francisco. Il l'est, et les plus difficiles ne pourront qu'applaudir lorsqu'ils sauront le nom de celui qui a pris cette initiative : c'est Kriegck, notre Kriegck de la rue Royale, si universellement et si légitimement célèbre ! Le tailleur élégant si en faveur auprès des civils, gens du monde et sportsmen, comme auprès des militaires et des officiers de la marine — le Roi des Tailleurs et le Tailleur des Rois — Kriegck en un mot a estimé qu'il était de son devoir de figurer dignement à l'Exposition de San-Francisco en les circonstances présentes.

Avec un tact qui lui fait honneur, il n'a pas pensé pouvoir offrir à l'admiration du public une de ces jaquettes si élégantes, un de ces impeccables vêtements de chasse, un de ces habits à la ligne correcte et souple dont il a le secret : l'uniforme bleu horizon est à la peine, c'est à lui qu'il convient d'être à l'honneur. Kriegck expose donc un uniforme parfait comme tout ce qui sort de chez lui.

Il n'y a vraisemblablement pas pensé en l'exposant... mais cela va peut-être encourager encore les jolies Américaines à verser généreusement leur obole pour les héroïques soldats de France.

Ce sera avec cet argent et cet uniforme de chez Kriegck que nos vaillants et admirables soldats remporteront bientôt la victoire !

Une des Expositions qui ont le plus attiré l'attention des Américains, gens pratiques, est peut-être celle de la Maison Claudius Bas, située 75 et 77, rue de l'Abondance, à Lyon.

Son importance lui permet une variété presque inconcevable dans ses modèles et lui donne aussi dans la fantaisie de haute nouveauté où elle excelle une place absolument prépondérante.

Ce n'est exagérer en rien que d'affirmer que cette manufacture vient d'ajouter encore à sa renommée par sa participation à l'Exposition de San-Francisco : la qualité et le fini de ses articles lui ont gagné et mérité d'universels éloges.

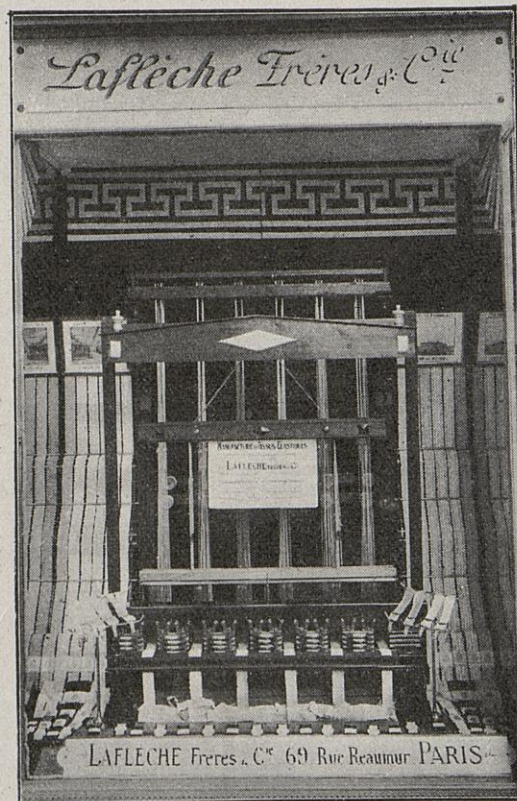
Récompensée déjà en maintes circonstances, hors concours et membre du Jury à l'Exposition Internationale de Lyon en 1914, la Maison Claudius Bas, jouit d'une clientèle fort étendue, toujours accrue et dont la fidélité est le plus bel hommage.

Nul doute que les commandes d'Amérique affluent plus nombreuses que jamais dans ses magasins, car différant en cela comme en toutes choses de nos ennemis, nos amis de l'autre côté de l'Océan méprisent la camelote et vont sûrement à la meilleure marchandise et à la meilleure marque.

Une industrie dont l'extrême importance ne saurait aujourd'hui être contestée par personne, c'est celle des tissus élastiques, dont la toilette féminine et la thérapeutique font un si grand usage.

Nulle maison n'a acquis dans ce genre une réputation plus solide et plus légitimement méritée que la Maison Lafèche, créée en 1840, et dont les magasins sont actuellement 64, rue Réaumur.

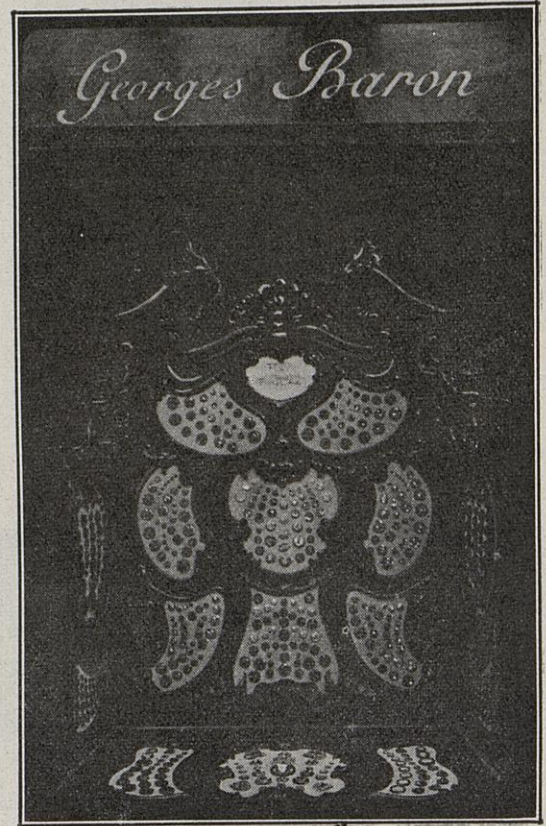
Les Américaines qui s'intéressent en connais-



Parmi les accessoires du vêtement, les tissus élastiques de la maison Lafèche sont fort gracieusement présentés.

seuses à tout ce qui peut servir à garder la beauté sculpturale de leur ligne tout en ménageant leur santé et leur confort, ont examiné avec une grande attention l'envoi fait à San-Francisco par MM. Lafèche frères — qui ont recueilli déjà deux Grands Prix à Bruxelles 1910 et à Lyon 1914. M. J. Lafèche a été chargé du rapport de la remarquable participation de cette classe à l'Exposition Internationale de Gand 1913.

On aura une idée de l'importance de cette firme, quand on saura qu'en son usine de Roisel fonctionnent 80 grands métiers de tissage et 15.000 fuseaux, pour la fabrication des lacets élastiques.



La vitrine de la maison Baron.

Les Américaines qui ont mis à la mode les boutons de caséine durcie, genre de gonalithe, si en vogue aujourd'hui — ont tout particulièrement apprécié l'envoi de la Maison Baron, 4, rue de Cléry, à Paris, qui possède une incontestable supériorité dans ce genre.

Fondée en 1880 par M. D. Leprince, cet excellent firme a pris sous la direction de son propriétaire actuel, M. Georges Baron, une impulsion nouvelle, plus heureuse que jamais ; dans son usine d'Andeville (Oise), centre très important de l'industrie boutonnière, il a apporté de nouveaux procédés de fabrication pour les boutons tournés en toutes matières soutenant ainsi toute concurrence étrangère.

Déjà M. Leprince était membre du Jury aux Expositions de Paris 1900, Hanoï 1903, Milan 1906, Londres 1908, et sa maison avait obtenu deux Grands Prix à St-Louis en 1904 et à Liège en 1905.

Continuateur de ses excellentes traditions, son gendre, M. Baron, obtint un Grand Prix à Bruxelles en 1910 et exposa de façon fort admirée à Lyon, où il fut membre du Jury, de même qu'il le fait aujourd'hui en pleine guerre, à San-Francisco où il a pris une part très active aux travaux du Comité d'Organisation.

LA PARFUMERIE.

S'il est un art dont le charme ajoute encore à la grâce de la femme, c'est bien l'art subtil du parfumeur... La réputation des nôtres est universelle et les parfums de Paris attirent les élégantes du monde entier... ou bien ils vont à elles...

Avec ses magnifiques hôtels privés, son animation, ses joailleries, ses boutiques luxueuses, la cinquième avenue de New-York est, tout comme notre rue de la Paix, le rendez-vous de la Société élégante. L'un des plus chics parmi les plus beaux immeubles de cette avenue est, sans contredit, celui du parfumeur Coty qui tient là-bas, bien haut, le renom de l'élégance parisienne et qui, l'un des premiers parmi les maisons françaises, prit l'initiative de créer cette succursale en plein cœur de New-York.

Nos lectrices connaissent le style délicatement moderne de sa maison de la Place Vendôme et savent qu'il est comme la caractéristique de tout ce que fait Coty : ses flacons eux-mêmes en ont l'irrésistible cachet. L'installation New-Yorkaise ne cède pas en grâce à celle d'ici. Aussi fût-elle adoptée en peu de temps par les jolies Américaines. Chacun connaît ces charmantes gravures « Ame-

rican beauties » où sont représentées l'une près de l'autre, une fraîche et belle jeune femme, et une rose épanouie. Grande, en effet, est la prédilection des Américaines pour la rose et son inégalable parfum : c'est dire avec quel enthousiasme elles ont accueilli le parfum de la *Rose Jacqueminot* venant à elles, dans un étui de cristal, aussi frais, aussi subtil que si la brise estivale leur en apportait les capiteuses senteurs.

Il en est ainsi dans tous les pays du monde, d'ailleurs, et toutes les femmes véritablement raffinées ont accueilli avec une joyeuse surprise ce miracle imprévu de la chimie moderne réalisé par *Coty* : le vrai parfum de la rose rouge. Plus d'une fidèle du parfum de *L'Origan* ou de la *Rose Jacqueminot* se sera rendue à l'Exposition de San-Francisco et elle aura éprouvé quelque déception ne ne voyant point le stand cherché ; expliquons-lui la raison de cette absence qui ne pouvait passer inaperçue :

« Qui peut le plus peut le moins », dit le proverbe, oui mais « Qui a obtenu le plus une vogue exceptionnelle ne peut plus se permettre le moins ».

Or, *Coty* qui avait retenu et payé son emplacement dans la Section Française de l'Exposition de San-Francisco ; *Coty* qui était désireux de mettre en valeur dans ce cadre nouveau pour lui, tout le prestige parisien, *Coty* n'a pu, par suite des circonstances actuelles, être prêt comme il l'aurait voulu.

Il voulait faire parfait, irréprochable, il aurait pu faire bien, très bien sans doute, il a estimé que ce serait déchoir... et il s'est abstenu.

L'ALIMENTATION.

Pour être gourmands, nous sommes gourmands — et nul ne l'ignore. Mais nous sommes aussi et surtout gourmets. C'est pourquoi tant de bonnes marques se sont donné rendez-vous à San-Francisco. Citons en tête la Maison *Olibet*.

Nos lecteurs n'ignorent pas que c'est en 1862 que *M. Honoré Olibet* fonda à Talence la marque qui depuis, connut les plus brillantes destinées. *M. Eugène Olibet*, son fils, donna un nouvel essor à l'idée féconde de son père en fondant à Suresnes une deuxième usine, secondé dans chacune d'elles par ses fils, *MM. Marcel et Pierre Olibet*.

Toutes deux appartiennent aujourd'hui à la Société Anonyme des *Biscuits Olibet*, au capital de 6.000.000 de francs, produisant journellement 30.000 kilos de biscuits et occupant plus de 1.200 ouvriers.

En participant à l'Exposition de San-Francisco, la Société des *Biscuits Olibet* n'a point voulu chercher des satisfactions de vanité. Elle a voulu faire œuvre patriotique en venant, malgré les heures tragiques que nous vivons, montrer à ses nombreux amis d'outre-mer ses créations les plus réussies : le Crème-Beurre, la Gaufrette-Vanille, le Petit-Beurre extra, les Gaufres des Tuileries, le Sailor, le Déjeuner, la Gaufrette Pan, le Lux, le Mondial, le Gâtinais fourré, le Sablé, enfin la célèbre Demi-Lune Vanille et bien d'autres sortes encore obtiennent maintenant au delà des mers le même succès que dans notre chère Patrie.

multiplie envois à ceux-ci sur le front où ils font bravement leur devoir.

Il n'est évidemment pas nécessaire de rappeler les nombreuses récompenses obtenues par la Société dans les grandes Expositions : 42 médailles, dont 29 en or et 7 grands prix ont suffisamment attesté la valeur de sa fabrication.

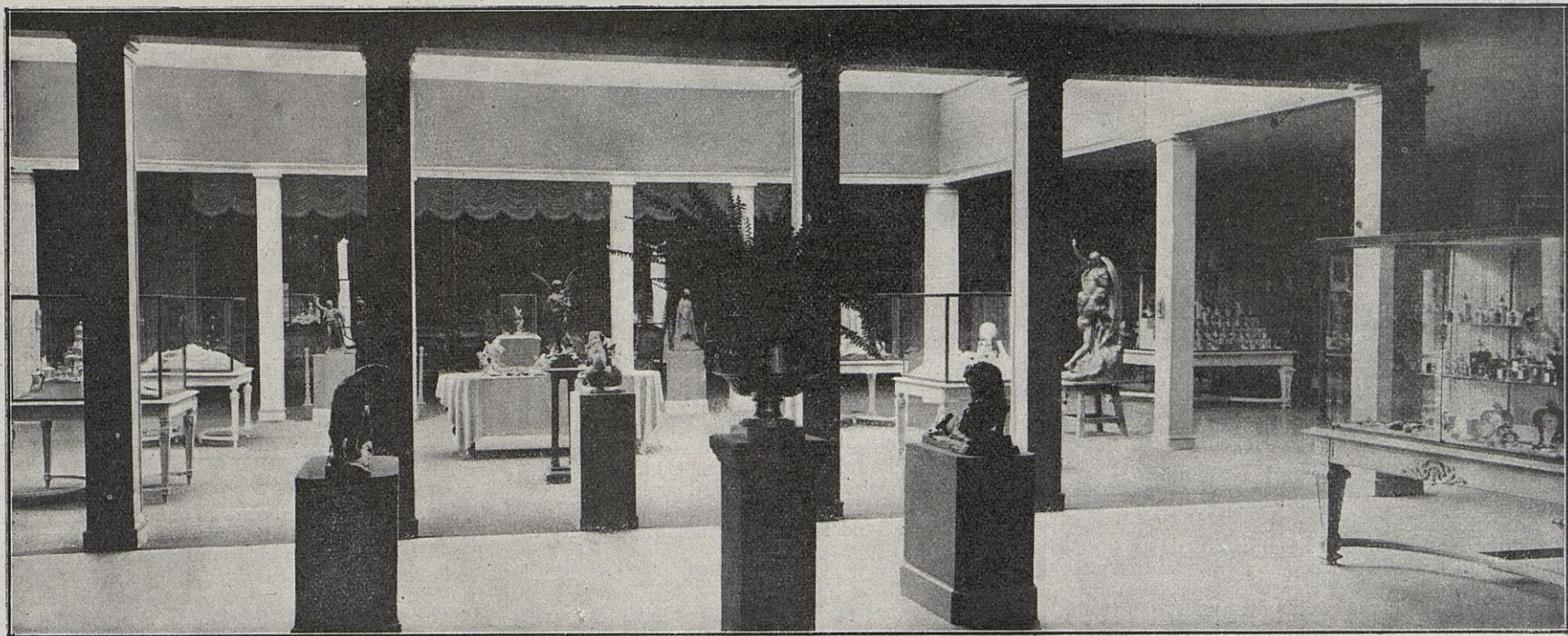
Puisse la grande nation amie à qui la France apporte à San-Francisco une si belle preuve de vitalité économique et industrielle, ressentir le commun idéal de progrès et d'humanité qui nous rattache à elle et que caractérise si bien la Société des *Biscuits Olibet*.

Tout le monde connaît la grande maison de fruits, primeurs et vins fins de la rue du Marché-Saint-Honoré, la Maison *Joret*, fondée en 1795. Des générations successives ont admiré et savouré ses produits.

Mais ce que beaucoup ignorent, c'est que *M. Lucien Fontaine*, propriétaire de cette maison depuis 1882, époque à laquelle il succéda à son père, est non seulement un commerçant notable, mais aussi un important industriel. Son usine de conserves de Clichy est le modèle du genre.

Il y prépare avec les soins les plus jaloux, les excellentes conserves qui sont consommées dans les cours et les ambassades étrangères, dans les plus grands hôtels et restaurants du monde entier.

Depuis le début des hostilités, son usine travaille



Atrium de la Bijouterie, des Bronzes, de la Parfumerie et de l'Ameublement.

Mais nous croyons connaître les projets de cet industriel ; quand cette longue guerre, aura pris fin, Paris aura la surprise de voir surgir sur les rives de la Seine, face à notre Bois de Boulogne, le véritable Temple du Parfum... Cette réalisation fera vite oublier, il n'est pas téméraire de le dire, la petite déception de San-Francisco.

On a beaucoup remarqué à San-Francisco la vitrine où se trouvent groupés avec art, goût et chic, les parfums, crèmes, poudres et produits de beauté de la *Société Hygiénique*, 55, rue de Rivoli, Paris.

Fondée en 1832 par le docteur Cottan, cette marque est universellement réputée et célèbre, et comme un souci constant de l'amélioration et du perfectionnement préside à la fabrication de ses remarquables produits, la vogue de bon aloi que lui fait un public d'élite, aussi important que varié, ne fait que croître chaque jour.



M. Maurice Lévy, 15 et 17 West 38th Street, New-York, représentant la *Société Hygiénique* pour l'Amérique du Nord, constate, par un accroissement ininterrompu de son chiffre d'affaires, que le succès des produits de la *Société Hygiénique* sont aussi appréciés en Amérique qu'en France, ce qui n'a rien d'étonnant, car ils donnent à la peau cette fraîcheur merveilleuse qu'apprécient vivement nos belles amies d'Outre-Océan.

Toutes les plus belles et les plus élégantes femmes des nations alliées emploient les produits de la *Société Hygiénique*, qu'un Grand-Prix récompensa à Turin en 1911.

Comme tant d'autres, la Société des *Biscuits Olibet* fut arrêtée en plein travail par l'ouverture soudaine des hostilités. Mais avec un personnel reconstruit à l'aide de non mobilisables et de la main-d'œuvre féminine, la fabrication a pu être reprise, réduite forcément encore ; elle reprendra plus complète encore après la guerre et, avec un matériel nouveau en préparation, elle concourra sur tous les marchés du monde à la victoire économique de notre pays.

A la fabrication de ses biscuits si connus est venue s'ajouter provisoirement celle d'un délicieux pain de soldat, le « Petit-Beurre Militaire », qui va porter jusque chez nos ennemis, à nos compatriotes prisonniers de guerre, le réconfort et le souvenir de notre France.

La direction de ces établissements modèles, dont l'administration est confiée à un Conseil composé de notabilités parisiennes du monde industriel et commercial, est entre les mains de *M. Emile Augier*, administrateur-directeur. Membre du Jury et secrétaire-rapporteur à l'Exposition de Roubaix en 1911, membre du Jury et secrétaire-rapporteur à l'Exposition de Gand en 1913, membre du Jury et président du groupe de l'Alimentation à l'Exposition de Lyon en 1914, délégué-rapporteur à l'Exposition de San-Francisco, *M. Emile Augier*, dont les qualités professionnelles ont donné une si grande impulsion à la marque *Olibet*, n'est pas seulement un administrateur et un technicien. C'est aussi un philanthrope éclairé et il en a donné dès le temps de paix de nombreuses preuves que nos lecteurs connaissent bien. Profondément ému des infortunes qu'entraîne la terrible guerre, il affecte des sommes considérables à leur soulagement en allocations aux femmes, filles ou mères des mobilisés et en

à la fabrication des conserves de viande pour l'armée, ce dont nos soldats ne sauraient se plaindre.

Membre de la Chambre de Commerce de Paris, qu'il représente au Comité consultatif du ravitaillement et de l'Intendance au Ministère de la Guerre où son autorité et son expérience en matière d'alimentation peuvent rendre les plus grands services, nous avons été heureux de retrouver sa personnalité parmi les exposants de San-Francisco, comme délégué rapporteur de la Section Française de l'Alimentation.

Une chansonnette, qui fit fureur autrefois, racontait la fantaisie des noms : « Hercule est ra-hittique, le pauvre diable s'appelle Richard... »

Cependant, il arrive que tel patronyme tombe juste, et alors c'est le succès foudroyant pour celui qui le porte. C'est ainsi que le *Cognac Roy* est, sans aucun doute et sans conteste, le *Roy des Cognacs*... et le *Cognac des Roys*, car aucun autre n'est plus digne de figurer sur une table royale. Or, dans la grande République-Sœur, les Rois sont très nombreux, ainsi qu'il sied dans une démocratie bien organisée : roi de la finance, du cuivre, du pétrole, de l'acier, du diamant... leur nom est légion !... Et tous font au *Cognac Roy* l'accueil qu'il mérite. C'est dire avec quelle satisfaction ils ont constaté sa participation à l'Exposition de San-Francisco.

La Maison *Henri Roy*, de Cognac, qui reçut déjà deux médailles d'or avec félicitations aux Expositions de Cognac en 1896 et 1902, et un Grand-Prix en collectivité à Gand en 1913, cueille en 1915 à San-Francisco un nouveau et Roy...al succès.

Est-il besoin de dire que *Dubonnet* expose à San-Francisco ? Une participation de la France serait-elle complète si ce nom sympathique entre tous en était absent ? Depuis 70 ans que cette marque existe, elle se transmet de père en fils des traditions que rien jamais n'altéra et qui demeurent la plus sûre garantie du client, — le plus sûr honneur de la maison. Tandis que ses administrateurs sont mobilisés et au front, tandis que les difficultés de fabrication s'accumulent, la Maison *Dubonnet* — qui déjà triompha en 1900 à Paris, en 1903 à Hanoi, en 1904 à Saint-Louis, en 1906 à Milan — qui déjà fut hors concours en 1905 à Liège — en 1908 à Londres, en 1910 à Bruxelles, en 1911 à Turin, — qui fut membre du Jury en 1913 à Gand, — s'efforce de travailler encore et toujours pour le succès économique de la France, et participe simultanément aux expositions de Casablanca et de San-Francisco, où M. Lalou, — directeur actuel et gendre de M. *Dubonnet*, trésorier du Syndicat central des distillateurs est, Délégué Rapporteur à la Section Française.

Avec son beau-frère, M. Emile *Dubonnet*, l'aéronaute bien connu, M. Lalou a organisé une participation tout à fait remarquable dans les circonstances actuelles. Et, plus que jamais, la fabrication de ce vin parfait, le *Dubonnet* est aujourd'hui soignée ; favori universel bien avant la guerre, voici en effet que le *Dubonnet* — vin vieux où macèrent des écorces de quinquina supérieur — prend aujourd'hui la première place dans les ambulances et les hôpitaux à cause de ses remarquables qualités toniques. Le *Dubonnet* sauveur des poilus... voile qui ne surprendra personne.

ARCHITECTURE.

ECLAIRAGE, DÉCORATION

Tous les participants de la section de l'architecture et des travaux publics, — l'une de celles dont notre pays peut le plus légitimement s'enorgueillir — ont tenu à honneur de faire apprécier, en même temps que la grâce traditionnelle en France, l'esprit pratique, l'ingéniosité, la robustesse, l'harmonie de leurs créations. Et ce n'est pas le moindre de leurs mérites d'avoir su allier ces qualités de force et de confortable avec l'élégance et la beauté.

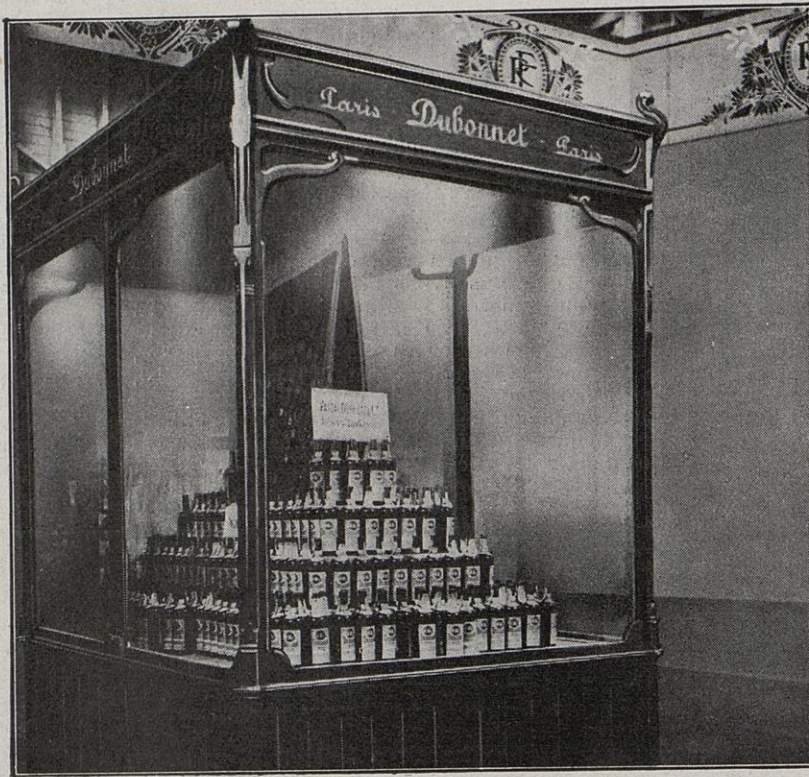
Les Parisiens connaissent bien ce joli immeuble de la rue Notre-Dame-des-Champs dont les cariatides et les sculptures attirent l'attention au passage : il est dû à l'art parfait de M. *Constant Clovis Lemaire*, le distingué architecte-expert que tant d'autres belles constructions élevées dans tous les quartiers de Paris ont fait connaître.

À San-Francisco, c'est par deux magistrales aquarelles qu'il s'impose à l'admiration : l'une d'elles représente le Tombeau, monument commémoratif du commandant Hériot construit à La Boissière.

L'autre reproduit le Palace-Hôtel de Paris, une des plus séduisantes constructions modernes qui soient. Devant les constructeurs des affreux gratteciel qui déshonorent la voie publique chez nos excellents amis d'outre-Océan, M. *Constant Lemaire*,

l'architecte heureusement inspiré de tant de jolies maisons de rapport, semble l'artiste complet, qui sait unir le pratique à l'élégant.

M. *Constant Lemaire* est l'auteur des « Devis instantanés », barème consulté par tous les architectes.



En Amérique comme en France la maison Dubonnet ne rencontre que des sympathies.

Nous remarquons également dans la section d'architecture le très beau dessin de M. *Charles Letrosne*; ce dessin représente une façade d'hôtel particulier exécuté à Paris, aven. Malakoff.

Cette façade est une étude d'architecture moderne et d'un art très français. Qu'il nous soit permis de rappeler à ce sujet que, dans les dernières expositions, M. *Charles Letrosne* obtint un grand prix à Gand 1913 et fut membre du Jury à Lyon 1914.

MM. *Navarre et Rousselot*, les architectes parisiens, ont exposé la photographie d'un grand immeuble édifié boulevard Maillot à Neuilly, maison à loyer où de grands appartements réunissent par leur agencement et leur surface tout le confort moderne, apprécié surtout des Américains. Et voilà qui explique le choix très heureux de cet envoi à l'Exposition de San-Francisco où, malgré la guerre, l'Art Français a été si brillamment représenté.

MM. *Navarre et Rousselot* ont déjà participé à des Expositions antérieures et sont titulaires de plusieurs Grands Prix.

Un très grand succès d'art accueillit à San-Francisco les merveilleux panneaux représentant les incomparables parcs qui sont l'œuvre et qu'exécuta le maître paysagiste *Ed. Redont*, c'est-à-dire à Bucarest le parc Carol, l'une des plus somptueuses promenades du monde entier — l'admirable parc Bibesco à Craïova, les parcs et jardins des résidences royales de Roumanie, le parc Pommery et le fameux collège d'athlètes de Reims, les parcs et jardins publics qui ont fait la gloire de la ville de Reims en des temps où la gloire militaire et celle du martyre n'étaient point venues poser une nouvelle et double auréole au front de la vieille cité de nos rois.

D'une activité prodigieuse *Ed. Redont* embellit non seulement Reims, Craïova, Sinaïa et Bucarest; il traça les parterres et la roseraie de la villa Paquin à Saint-Cloud et le parc de San-Paolo (Italie). On lui doit le parc du château de Marchais au prince de Monaco et celui de la villa Tedeschi à Monica, en Sicile et le gouvernement général de l'Algérie s'est adressé à lui pour les plans du nouveau jardin du Hamma, à Alger... Et cet immense labeur accroît l'admiration que ressentent pour *Ed. Redont* les grands travailleurs heureux que sont nos amis d'Amérique.

On remarquera d'autre part la ravissante villa érigée dans l'Eure par M. *Stoullig*, l'architecte de tant de nos beaux immeubles parisiens. Mais ce que nombre de nos lecteurs ont pu admirer à Paris ce sont les magnifiques façades des immeubles sis 83, avenue Henri-Martin et 75 bis, avenue Marceau. Leur reproduction figure en panneaux à l'Exposition de San-Francisco pour le plus grand honneur de l'architecture française et de M. *Stoullig* qui, dans tous ses travaux, a toujours su éviter jusqu'au moindre impair, jusqu'à la moindre fausse note.

Lauréat de la Chambre syndicale des propriétaires et de la Ville de Paris, M. *Ch. Stoullig* est titulaire des plus hautes récompenses dans les Expositions à l'étranger et fut membre du Jury aux Expositions de Turin et de Gand.

La compétence réelle qu'ont les Américains dans ce qui concerne toutes les applications de l'électricité, l'amour qu'ils ont et de l'éclairage et de l'effet, les poussent à examiner avec énormément d'intérêt les spécimens de sa fabrication qu'expose à San-Francisco *La Compagnie Générale de Travaux d'Eclairage et de Force*, si connue en France et à l'étranger et particulièrement depuis qu'elle fut constituée en Société Anonyme en 1892 pour prendre la suite des *Etablissements Clémançon* fondés eux-mêmes en 1828.

Dans la triple branche de ses affaires, construction de matériel électrique, travaux, exploitation, *La C^{ie} G^{le} de Travaux d'Eclairage et de Force*, anciens *Etablissements Clémançon*, dont le directeur est M. Marcel Meyer, président du Syndicat professionnel des industries électriques — déploie une égale virtuosité ; ses ateliers situés impasse



La somptueuse entrée du Palais de la France.

Fénelon, rue Milton, sont dotés d'un outillage moderne qui ne laisse rien à désirer. De sorte que, pour un château isolé dans la campagne tout comme pour une usine située au cœur d'une agglomération industrielle, pour un appartement particulier tout comme pour un édifice public, pour une villa sise dans quelque ville d'eau tout comme pour un théâtre, cette Compagnie est à même de réaliser des installations parfaites, et de fournir tout ce qui concerne les applications de l'électricité aux éclairage, illumination, transport de force, traction, sonnerie, téléphonie, effets scéniques : canalisations, interrupteurs, coupe-circuits, etc., bronzes appareils divers de lustrerie ou autres : tout sera parfait, impeccable, élégant, robuste, et inspirera la plus légitime confiance ; les distributions seront faites intelligemment, le fonctionnement sera irréprochable, les appareils dans leur apparence comme dans leur emploi répondront à merveille aux besoins à satisfaire.

L'incontestable supériorité de la *C^{ie} G^{ie} de Travaux d'Éclairage et de Force* dans tout ce qu'elle entreprend provient d'une longue pratique appuyée par une sûre technique : voilà trente ans que les anciens *Etablissements Clémanson*, passés maîtres dans les installations du gaz abordèrent l'industrie électrique alors toute nouvelle et y réussirent du premier coup : de nombreux théâtres de France et de l'étranger reconnurent aussitôt cette perfection en chargeant ces Etablissements de leur installation. Et aujourd'hui la Compagnie assure l'exploitation même dans trente théâtres de Paris. Déjà récompensée en 1889 à Paris et en 1897 à Bruxelles par une médaille d'or, puis de 1900 à 1911 par cinq Grands Prix à Paris, Hanoï, Marseille, Bruxelles et Turin.

Hors concours et membre du Jury à Londres en 1908 et à Gand en 1913 ces Etablissements continuent à San-Francisco la série de leurs succès si mérités.

MM. E. Candlot et Ch.-E. Candlot, ingénieurs E. C. P. exposent des plans de fours pour la cuisson du ciment et de la chaux, des appareils divers utilisés dans les usines de ciment et de chaux et les plans d'une usine construite entièrement par M. Ch.-E. Candlot, à Casablanca (Maroc).

Le four exposé est du type Perpignani-Candlot. C'est un four vertical caractérisé par une cheminée plongeante et une grande grille verticale permettant un libre accès de l'air dans le four. Ces fours sont utilisés en grand nombre depuis plusieurs années pour la cuisson de la chaux hydraulique, de la chaux grasse, du ciment naturel et du ciment artificiel ; ils permettent de réaliser une grande économie de combustible ; leur rendement peut atteindre 30 à 40 tonnes par jour. La Société des Ciments de l'Indochine à Haiphong possède onze de ces fours dans lesquels elle produit 80.000 tonnes de ciment par an.

Le matériel construit par M. Ch.-E. Candlot comprend tous les appareils de transport et de manutention qui ont leur utilisation dans les usines de produits hydrauliques ; certains de ces appareils ont été imaginés par lui ou sont construits d'après des plans qui lui sont propres ; nous ne pouvons que citer ici les bennes basculantes automatiques, les transporteurs à secousses, les extracteurs permettant de vider le contenu des silos d'une manière simple et sûre, les extincteurs automatiques pour la chaux hydraulique et la chaux grasse, etc.

M. Ch.-E. Candlot a construit entièrement les usines de Saint-Cyprien (Dordogne) où l'on fabrique de la chaux hydraulique et du ciment naturel ; l'usine de Casablanca (Maroc) a été aussi installée par M. Ch.-E. Candlot ; cette usine fabrique du ciment Portland artificiel par voie sèche et avec fours fixes P. C.

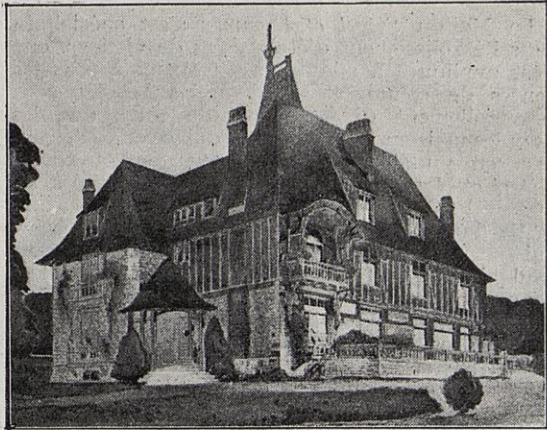
La dernière installation faite par M. Ch.-E. Candlot est celle de l'usine de la Compagnie Algérienne à la Pointe Pescade, près Alger. Cette usine doit produire 75.000 tonnes par an de ciment et de chaux hydraulique ; elle travaille par voie sèche avec fours rotatifs.

Il est incontestable que le bois — cette matière si chaude, si vivante, si souple au travail de l'artiste, — reprend aujourd'hui dans la décoration intérieure la place que quelques années d'hérésie lui

avaient fait perdre au bénéfice du stuc, du plâtre moulé et du carton pâte, — voire des barres de fer disposées en rayons et remplaçant les bibliothèques !..

La menuiserie d'art et de style reprend plus que jamais tous ses droits : félicitons-nous-en, car le bon goût et la beauté y gagneront !

L'une des meilleures et des plus anciennes maisons de menuiserie d'art de la place de Paris est la Maison *Imbert*, 20, rue Troyon, et, certes, on lui doit beaucoup dans l'heureux mouvement de rénovation artistique que nous constatons depuis



Reproduction d'une villa à Pinterville (Eure), construite par Ch. Stoullig, architecte.

quelques années. Fondée en 1860, passée aux mains de M. A. Imbert, son directeur actuel — secrétaire et rapporteur de la classe 66 à Gand, rapporteur de la même classe à San-Francisco — cette excellente maison n'a jamais démenti une réputation cent fois méritée d'élégance, de maîtrise, de diversité, en un mot de perfection. Qu'il s'agisse d'art purement moderne ou de savantes reconstitutions du beau passé, la Maison *Imbert* réussit avec un égal bonheur tout ce qu'on lui demande, et l'envoi qu'elle a présenté à San-Francisco constitue une démonstration heureuse de ce que peut réaliser l'industrie moderne par l'emploi de moyens sagement traditionnels, et de la grâce avec laquelle un judicieux emploi de la matière permet de répondre à tous les besoins d'ordre pratique, résolvant ainsi le double problème du confortable et de la beauté.

A Gand, déjà, l'envoi de M. Imbert avait été extrêmement admiré.

Ce que nos amis d'Amérique apprécieront encore c'est l'organisation pratique qui préside au fonctionnement de la Maison *Imbert*, dont les ateliers sont pourvus d'un outillage moderne en tous points de vue perfectionné, et qui réalisant avec rapidité et perfection ses importantes commandes, peut entretenir régulièrement un nombreux personnel.

M. Rontaix fils, entrepreneur de maçonnerie et travaux publics ; maison existant de père en fils depuis 50 ans, 25, rue Labat, à Paris, et qui a réalisé dans les plus beaux quartiers de Paris des constructions nombreuses remarquables par leur caractère et leur style, notamment dans le magnifique quartier neuf du Champ-de-Mars et aux Champs-Élysées. M. Rontaix, disons-nous, expose à San-Francisco ses principaux travaux.

Nos voisins d'outre-Atlantique qui connaissent les admirables restaurations de châteaux exécutées dans la province française par l'artiste aussi

adroit que consciencieux qu'est M. A. Rontaix fils ont apprécié l'envoi qu'il a fait à San-Francisco. Ils ont été particulièrement intéressés par la sous-station électrique du Nord-Sud.

M. Rontaix a exposé pour la première fois à Gand en 1913 où il obtint le diplôme de médaille d'or.

Nous retrouvons à San-Francisco les boiseries décoratives ayant servi de cadres aux Dioramas de la Chambre de Commerce de Paris lors de la dernière Exposition de Lyon.

Ces boiseries créées par M. G. Wallart, menuisier d'art, 138, Faubourg Poissonnière, à Paris, présentent cette particularité intéressante d'avoir été entièrement exécutées par les apprentis de ses ateliers.

M. Wallart a, en effet chez lui, une école d'apprentissage où il forme, chaque année, une vingtaine de jeunes gens ; cette heureuse initiative est à souligner ici, en présence de la crise que traverse l'apprentissage actuellement.

On sait avec quel intérêt profond et vif les Américains étudient tout ce qui se rapporte à l'électricité, cette science n'a que peu de secrets pour eux, dans ses plus diverses applications, et ils ont beaucoup de respect pour l'industriel qui, le plus adroitement, le plus pratiquement, sait en utiliser les si connexes et précieuses ressources. C'est dire avec quelle attention, avec quelle sympathie, les visiteurs de l'Exposition de San-Francisco entourent le stand de la *Société des Accumulateurs HEINZ*. Cette Société, dont les bureaux et magasins de vente sont situés 2, rue Tronchet et l'Usine à Saint-Ouen fait figurer dans son Exposition plusieurs batteries d'accumulateurs, un certain nombre de piles électriques et un redresseur électrolytique de courant.

L'accumulateur Heinz, pour batteries fixes, se compose d'électrodes positives et négatives de la plus grande robustesse. Cette firme expose des accumulateurs spéciaux pour l'éclairage électrique des voitures et pour les batteries transportables ; dans ce cas les électrodes sont montées dans des bacs en cellulose.

Les piles exposées par la Société des Accumulateurs Heinz, offrent des qualités remarquables qui sont dues à leur système de fabrication et à l'emploi de matières premières spéciales. Quant au redresseur électrolytique, il est basé sur le phénomène observé par Buff en 1857. Le système Heinz assure un déplacement constant de toute la masse de liquide à la surface des électrodes, et non pas un simple mouvement de ce liquide de bas en haut. Il est construit de manière qu'aucune polarisation, stable, ne puisse se produire.

C'est véritablement à regret que l'on quitte l'exposition si intéressante de l'architecture et des travaux publics, et c'est avec un sentiment de légitime fierté que l'on constate l'admiration que suscite chez les Américains — si experts en ces branches — la compétence de nos architectes, électriciens et tous autres artistes du bâtiment.

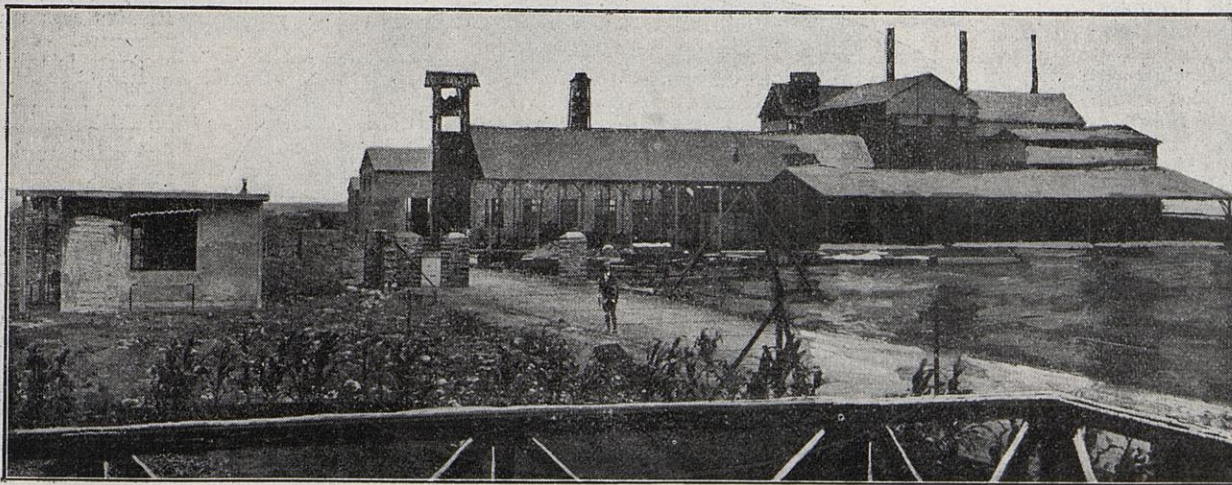
DE-CI, DE-LA.

En raison des circonstances difficiles que traverse l'industrie française nous avons été surpris du nombre de vitrines des maisons françaises à l'Exposition de San-Francisco ainsi que du ton et du bon goût apportés à leurs dispositions :

nous avons voulu savoir des industriels français quel était l'effort qu'ils avaient dû accomplir pour arriver à un tel résultat.

Nous avons été trouver les chefs des maisons qui nous ont semblé particulièrement intéressantes et parmi elles la Maison G. Michaud-Quantin et Co fabricant de compas de précision.

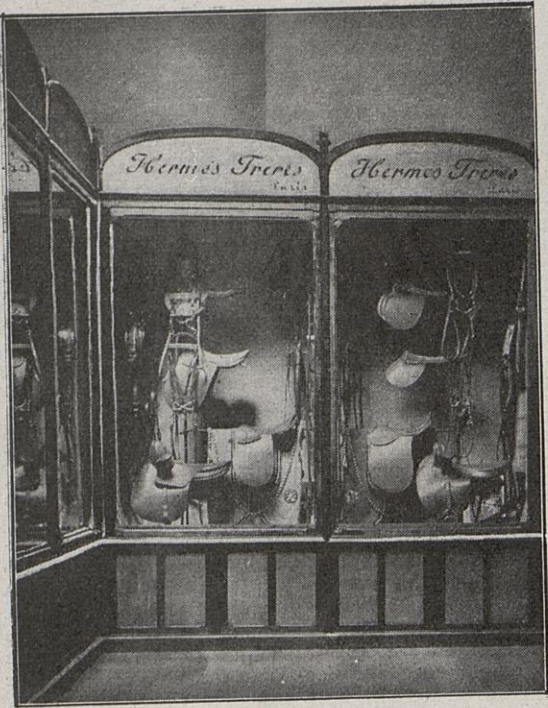
Cette firme en effet, existe depuis 1831 ; elle commença 20, rue Maller, à Paris, c'était alors la Maison Foulon et Quantin qui devint en 1913



Usine de la Société des Chaux et Ciments à Casablanca, MM. E. et Ch.-E. Candlot, Ingénieurs.

la Maison *Quantin et Michaud* et qui est actuellement la Maison *G. Michaud-Quantin et Co* 102, rue Amelot : elle est bien connue par l'excellence de sa fabrication ; à Ligny-en-Barrois, traditionnel berceau de l'industrie du compas, dans la Meuse, sur les bords de la jolie rivière de l'Ornain, elle fabrique non seulement des compas mais aussi toute la petite ébénisterie de bureau. Nous n'avons pu trouver le chef de la maison, M. Georges Michaud, il est en effet mobilisé sur le front depuis le début de la guerre, nous trouvons son remplaçant ou plutôt sa remplaçante, M^{me} Michaud qui au lendemain de la mobilisation a pris la direction de la maison, avec la belle vaillance que toutes nos femmes françaises ont apportée à remplir depuis la guerre de dures tâches à quoi rien ne les avait jusqu'alors préparées.

« Mon mari était parti faire son devoir nous dit M^{me} Michaud, je devais de mon côté, faire tout le mien ; il fallait conserver la clientèle de la maison et je devais en outre faire vivre tout un personnel et soutenir les femmes des mobilisés. J'ai fait appel à mes vieux collaborateurs et avec leurs concours, j'ai à peu près reconstitué mon effectif en appelant les femmes des mobilisés ;



Les grands selliers parisiens Hermès frères obtiennent à San-Francisco un légitime succès.

de même que l'usine malgré l'éloignement de Ligny, mes ateliers n'ont chômé que lorsque l'ennemi approcha de Bar-le-Duc.

« Voilà mon œuvre, nous dit en souriant la jeune femme et en levant fièrement la tête, à son retour mon mari retrouvera une maison vivante toute prête à prendre la place à laquelle elle a droit et il n'aura pas perdu le fruit de ses efforts antérieurs.

« Mais je crois n'avoir fait là qu'une partie de mon devoir, j'estime que les industriels français doivent s'unir pour poursuivre les Austro-Allemands et les empêcher de reconquérir notre marché. J'ai donné une partie de mon temps aux œuvres syndicales et je tiens à vous signaler celle qui me tient le plus au cœur et que je crois destinée à faciliter la lutte économique. Notre syndicat, d'accord avec plusieurs autres, a étudié la possibilité de créer une marque identique pour toutes les industries françaises qui voudront l'adopter, cette œuvre est en bonne voie, plusieurs marques ont été étudiées et déposées régulièrement : le choix en a été fait par une union des syndicats dont les statuts ont été présentés aux industriels français dans une assemblée constitutive que M. le Président de la Chambre de Commerce de Paris avait fixé au 25 nov. dernier.

« Pour ma part, comme déléguée de la Chambre Syndicale du Papier, j'ai exposé cette thèse à la ligue « Patria » union française d'acheteuses, cette initiative y a été très appréciée en effet, cette application d'une marque serait la garantie aussi bien en France qu'à l'étranger d'articles de fabrication absolument française.

« Lorsque cette idée sera admise, vos lectrices et vos lecteurs trouveront la même marque sur leur boîte de papier à lettres, que sur leur lampe électrique, que sur la coiffe de leur chapeau, etc.

« Les promoteurs de cette marque veulent aussi qu'elle soit synonyme de loyauté commerciale et qu'elle soit une garantie de la qualité des articles vendus ».

Comme nous nous retirions, nos yeux tombèrent sur une maxime affichée au mur du cabinet de travail de M^{me} Michaud et que lui inspira sa foi patriotique : « Le pessimisme est pour le civil ce qu'est la désertion pour le soldat ».

Il nous faut en France de tels exemples de vaillance et d'action pour remporter la victoire économique, après l'autre.

La Maison *Siégel et Hommey* s'est spécialisée dans l'établissement d'étalages et de vitrines, elle s'est appliquée à adapter ses travaux à tous les genres de commerce — dont les besoins sont essentiellement différents — de sorte que les grandes maisons de Paris, de province et de l'étranger ont pu s'adresser en confiance à la firme *Siégel et Hommey* dont les usines sont situées 13, rue de la Chine, Paris.

Le fini, l'élégance et le solide de sa fabrication lui ont attiré une clientèle sans cesse croissante. Nul doute que l'Exposition de San-Francisco augmente encore une réputation si méritée, car tant pour son Exposition particulière que pour celle de ses nombreux clients, et notamment pour la vitrine si remarquable de la Collectivité de la Lingerie pour hommes, la Maison *Siégel et Hommey* est restée fidèle à ses anciennes traditions.

Nombreux seront les visiteurs de San-Francisco qui s'adresseront 19, rue Réaumur, à Paris, aux magasins de vente où cette firme expose en permanence une immense variété de modèles.

La France est un pays raffiné qui, tout en conservant jalousement la grâce de ses traditions anciennes et si élégantes, accueille et porte au plus haut point de leur perfection tous les progrès de l'industrie moderne.

C'est ainsi que chez nous l'automobile a acquis un développement extrême sans pour cela faire tort à la locomotion hippomobile, de si grande allure.

L'art des selliers continue donc à s'exercer avec une grande élégance, et dans ce rayon il nous faut citer la participation de la Maison *Hermès frères*, 24, Faubourg Saint-Honoré, Paris, dont les vitrines obtiennent à San-Francisco un succès auquel l'ont habitué l'invariable faveur de tous les sportsmen, des officiers et de ceux qui savent encore atteler.

Non seulement la Section Française est remarquable par les très jolies choses qui y sont exposées, mais encore par la manière à la fois élégante et rationnelle dont elles sont présentées.

Plusieurs des vitrines les plus légitimement admirées sont dues au maître étalagiste *A. Ravenel fils*, 347 et 349, rue Saint-Martin, Paris, qui expose d'ailleurs pour son compte et dont on remarque les nouvelles vitrines bombées en métal et glaces qui sont sa création.

Artiste complet, *M. Ravenel*, en même temps qu'aux commerçants, offre aux collectionneurs ses vitrines et ses étalages très pratiques et d'un cachet tout personnel, que réalise une fabrication exclusivement française.

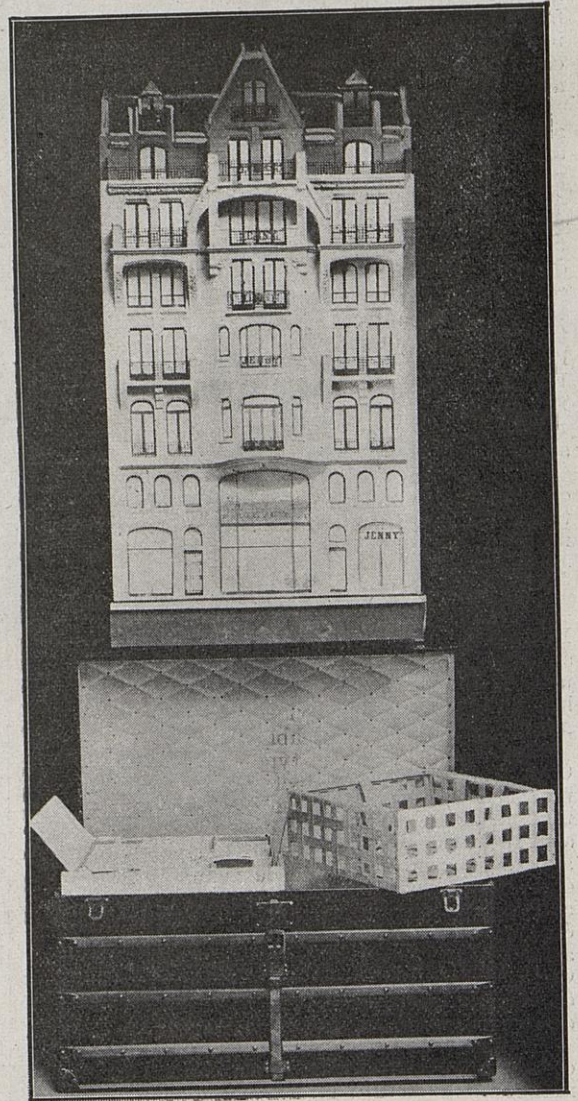
Le même succès accompagna cette Maison à l'Exposition de Casablanca ; une médaille d'or à Bruxelles 1910, un diplôme d'honneur à Turin 1911 et à Roubaix 1911, un Grand Prix à Gand 1913 et un Grand Prix à Lyon 1914 (où *M. A. Ravenel fils* fut nommé membre du Jury, expert) ont déjà récompensé officiellement cette firme.



MM. Tirman, Roger Sandoz et la mission française assistant au défilé des troupes américaines dans les jardins de l'Exposition.

La Maison *Louis Vuitton* avait, dès que l'Exposition de San-Francisco fut décidée, l'intention de faire une manifestation importante.

Les événements sont venus contrecarrer ce projet, mais tenant à déposer une carte de visite à ses clients du Far-West, elle a exposé une de ses malles, à la fois élégantes et pratiques, si appréciées des voyageurs des deux mondes, — et l'on sait si les Américains sont voyageurs — et amis du confortable — et a eu l'ingénieuse idée de la surmonter d'une maquette du « Vuitton Building » ; maquette d'une frappante exactitude, montrant une des plus belles façades des nouvelles cons-



Maquette de « Vuitton Building » un des plus beaux bâtiments de nos Champs-Élysées

tructions édifiées par le commerce de grand luxe dans nos Champs-Élysées auxquels il donne depuis quelques années une vie nouvelle si intense.

Sans nous étendre sur les qualités de fabrication qui ont placé la Maison *Vuitton* à la tête de l'industrie des articles de voyage, nous rappellerons seulement que ses maisons de Londres, de Nice, de Lille et ses nombreuses agences aux États-Unis, au Canada, à Buenos-Ayres, etc., permettent à tous ses clients de se munir de malles *Vuitton*, même s'ils n'ont pas l'occasion de venir à Paris. Une visite au nouveau magasin des Champs-Élysées sera toujours des plus intéressantes.

Toute la fabrication est concentrée dans l'usine modèle d'Asnières-sur-Seine, où un personnel de 140 ouvriers et ouvrières, assure une exécution rapide de toutes les commandes.

Le trop rapide voyage que nous venons de faire avec nos lecteurs parmi les merveilles de la Section Française de l'Exposition de San-Francisco, suffit à donner une idée du magnifique effort qu'a fourni notre patrie pour affirmer à la face du monde entier sa vitalité superbe et son frémissant désir de triompher sur les champs de la bataille économique ainsi que sur les autres.

Félicitons chaleureusement ceux dont le bel effort a démontré ainsi, victorieusement, que « les civils tiennent ».

BISCUITS
Olibet
LES PLUS FINS
LES PLUS APPRÉCIÉS
30,000 Kilos par JOUR

Nous prions instamment nos abonnés de toujours joindre une des dernières bandes à leurs demandes de renouvellement, de chargement d'adresse ou à leurs réclamations.

Perles Leuret
FABRICANT BREVETÉ S. G. D. G.
Bureaux et Magasins :
94, Boulevard de Sébastopol, PARIS
USINE à NOGENT-sur-MARNE (Seine)
Les Colliers en PERLES LEURET sont les seuls pouvant supporter la comparaison avec les perles fines car ils ont un Orient inimitable.

| | |
|------------------------------------|-------|
| Le Collier parfait monture argent | 4.50 |
| Le Collier extra monture argent | 7.50 |
| Le Collier extra monture cr. . . . | 15.50 |

MAIZALINE Alimentation des ENFANTS et des Estomacs délicats.
La Boîte: 1.50, Catalogue franco.
FARINE PHOSPHATÉE PARIS, 25, Galerie Vivienne et Pharm.

VIN DE G. SÉGUIN
TONIQUE RECONSTITUANT FEBRIFUGE
PH^{ce} SÉGUIN 165 R. S'HONORE PARIS

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES D'ES
D^{rs} JORET & HOMOLLE
Guérissent Retards, Douleurs, Régularisent les Époques.
L. N. 4.50 - PH^{ce} SÉGUIN 165 R. S-Honoré, Paris

A. HERZOG 41 Rue de Chateaudun PARIS
possède le plus grand choix d'objets en OBJETS D'ART, MEUBLES, TABLEAUX anciens et modernes.
Des conditions spéciales seront faites à ceux qui s'adressent au Monde Illustré

AVARIE GUERISON DÉFINITIVE SÉRIEUSE, sans rechûte possible par les **COMPRIMÉS de GIBERT**
606 absorbable sans piqûre
Traitement facile et discret même en voyage.
La Boîte de 40 comprimés 6 fr. 75 franco contre mandat (nous n'expédions pas contre remboursement).
Pharmacie GIBERT, 19, rue d'Aubagne - MARSEILLE

HERNIE
Le Bandage MEYRIGNAC est le seul appareil sérieux recommandé par toutes les sommités médicales.
Supprime les Sous-Guisses et le Terrible Ressort Dorsal.
ENVOI GRATUIT DU TRAITE SUR LA HERNIE.
Exiger sur chaque appareil le nom et l'adresse de l'inventeur, MEYRIGNAC. Breveté. 229, r. St-Honoré, Paris (Tuileries)

ANIODOL
LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE - NON TOXIQUE - NON CAUSTIQUE
Possède une puissance anti-microbienne 2 fois 1/2 plus grande que le sublimé suivant l'analyse faite par M. FOUARD, Chimiste de l'Institut Pasteur.
PRÉVIENT et GUÉRIT toutes les Maladies INFECTIEUSES et CONTAGIEUSES donne à l'organisme une vitalité qui lui permet de résister à l'attaque de tous les microbes.

ANIODOL EXTERNE
Son usage dans la toilette quotidienne est reconnu par tous les médecins comme le plus grand préservatif et le curatif le plus certain des maladies intimes, maladies de la femme: Métrites, Pertes, Cancers, etc. Dans les maladies des yeux: Ophthalmies, Conjonctivites, dans celles de la peau: Herpès, Eczéma, Ulcères, Contre Furoncles, Anthrax, Coupures, Brûlures, Piqûres d'insectes, quelques lavages à l'ANIODOL calment la douleur, empêchent l'infection et activent la cicatrisation.

ANIODOL INTERNE
C'est le désinfectant interne le plus puissant. On l'utilise avec succès, en gargarisme, dans les cas d'Angines et dans Grippe, Bronchite, Fièvre typhoïde, Fièvres éruptives et paludéennes, TUBERCULOSE, etc.
Il empêche les Fermentations du tube gastro-intestinal; guérit la Diarrhée verte chez les nourrissons, l'Entérite simple et muco-membraneuse, la Dysenterie, la Constipation. Il met ainsi à l'abri de l'Appendicite qui en est la conséquence.

L'ANIODOL, désodorisant parfait, enlève toutes mauvaises odeurs, même celle si tenace de l'iodeforme.
Dose: USAGE EXTERNE: 1 à 2 cuill. à soupe dans 1 litre d'eau. - USAGE INTERNE: 50 à 100 gouttes d'Aniodol interne par jour dans une tasse de tisane ou un verre d'eau.
L'ANIODOL se trouve dans toutes Pharmacies à 5 fr. 50 le Flacon pour 20 litres.
Renseignements et Brochures: S^{rs} de l'ANIODOL, 32, Rue des Mathurins, PARIS.

RHUMATISANTS
Goutteux et Arthritiques
Vous tous qui souffrez de DOULEURS, ASTHME, SCIATIQUE, NEURALGIE, LUMBAGO, GRAVELLE, COLIQUES HEPATIQES et NEPHRETIQUES, vous serez guéris par le
TRAITEMENT DU CHARTREUX

Le Traitement du Chartreux guérit toujours radicalement; il ne peut avoir d'insuccès, car il s'attaque à la racine même du mal, il tamise le sang, détruit et expulse non seulement l'acide urique, témoin de la maladie, mais les toxines qui en sont les auteurs.
Le Traitement du Chartreux est un composé de plantes dépuratives absolument inoffensives; il s'applique à tous les âges et ne nécessite aucun changement dans le régime habituel du malade.
PRIX du TRAITEMENT du CHARTREUX: complet 9.50; franco 10 fr.
Envoi franco d'une Brochure de 50 pages sur le RHUMATISME et les DOULEURS Des milliers d'Attestations sont à la disposition des malades.

Exiger chaque flacon dans une boîte scellée avec le timbre bleu de l'État français et la Signature dom Marie.
DÉPÔT GÉNÉRAL: Pharmacie MALAVANT, 19, Rue des Deux-Ponts, Paris. ET DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

VITTEL
"GRANDE SOURCE"
EAU de TABLE et de RÉGIME des ARTHRITIOUES



ASTHME ESPIC
Soulagement et Guérison par les Cigarettes ou la Poudre.
2fr. la boîte (se trouvent dans les hôpitaux et pharmacies du monde entier).
Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

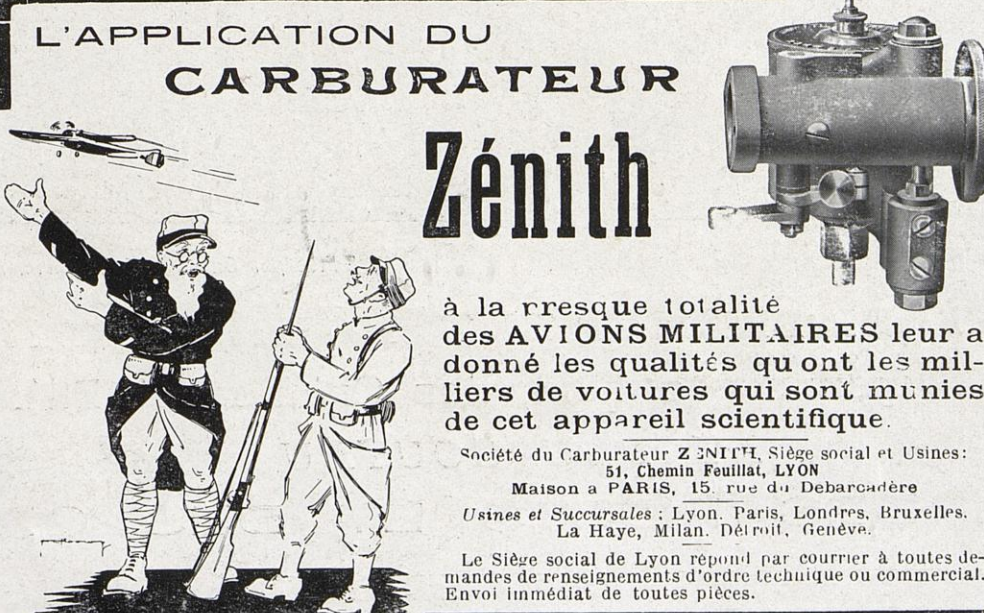
CORS AUX PIEDS
Suppression radicale en 6 jours par le TOPIQUE des CHARTREUX
PRIX 1fr. 25
Frédéric MOREAU & CLISSON (Loire-Inf^{re})
Env. Exp. Contre 1fr. 30

L'APPLICATION DU CARBURATEUR **Zénith**

à la rresque totalité des AVIONS MILITAIRES leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH, Siège social et Usines: 51, Chemin Feuillat, LYON
Maison à PARIS, 15, rue du Debarcadère
Usines et Succursales: Lyon, Paris, Londres, Bruxelles, La Haye, Milan, Detroit, Genève.

Le Siège social de Lyon répond par courrier à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.



Une bonne alliance
est celle obtenue en adaptant aux chaussures des talons tournants caoutchouc "Wood-Milne".

CONFORT - ÉCONOMIE
Ces talons interposent entre vous et le sol un tapis doux et élastique. Ils amortissent les chocs d'un talon en cuir, chocs qui produisent la fatigue et l'énerverment; ils sont plus durables, ils empêchent les talons de s'écarter et la chaussure de se déformer.
Exigez donc un Talon tournant caoutchouc portant le nom:

Wood-Milne
SPÉCIAL

Se méfier des imitations.
HOMMES, 1^{re} 50 | la
DAMES, 1^{re} 25 | paire
Si vous ne pouvez pas vous procurer ces talons chez votre fournisseur habituel, adressez-vous: **Rayon n° 17, H. E. SKEPPER, 103, Av. Parmentier, Paris.** Joindre mandat ou timbres poste et donner le tracé de votre talon pour indiquer la grandeur.




NOS STATIONS THERMALES

RHUMATISMES
Établissement Thermal du Grand Hôtel des Baignots de DAX (Landes)
Traitement des Manifestations Rhumatismales PAR LES BOUES VÉGÉTO-MINÉRALES
(Demander Notice gratuite au (verant))

PRIX { 1^{re} Classe: de 9 fr. à 18 fr. Selon
2^e Classe: de 6 fr. à 8 fr. 75 par chambre

(Voir le Monde Illustré du 26 Juin 1915, annonce page 3).

La BOURBOULE (Puy-de-Dôme)
à 9 h. de Paris (gare d'Orsay)
Saison: MAI à OCTOBRE

Eaux arsenicales fortes (28 milligr. par litre), bicarbonatées, chlorurées, sodiques.

Principales indications thérapeutiques: Anémies, Dermatoses, Diabète, Fièvres intermittentes, Lymphatisme, Voies respiratoires, Maladies des enfants.

CURE D'AIR - 850 m. D'ALTITUDE

EAUX-BONNES PRÈS PAU
SAISON 1915

La célèbre SOURCE VIEILLE guérit Gorge, Bronches, Asthme, Anémies

Reconstituant le plus énergique

Les plus belles promenades des Pyrénées

Enseignements à Eau Bonnes et à Paris 74, rue Lafayette

GRANDE MARQUE FRANÇAISE

BANANIA



PLAIT

FORTIFIE

aux

nos

appétits

enfants

capricieux

nos

jeunes filles

et

nos

aux

soldats

estomacs

nos

délabrés

blessés



y'a bon

Reproduction de l'Affiche BANANIA.

Éditée par Camis et Co, Imprimerie des Arts Industriels.

IL EST EXTRÊMEMENT NOURRISSANT

Donne des Petits Déjeuners exquis, des Crèmes et Entremets savoureux

ET PEU COUTEURS

==== RÉGAL DES PETITS ET DES GRANDS ====

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

2^e SEMESTRE 1915

TOME CXVII

(Du 3 Juillet au 25 Décembre 1915)

TEXTE

A

ACTUALITÉS THÉÂTRALES. — Les Deux Vestales, comédie de Ph. Maquet, représentée au Gymnase, 390.

AFRIQUE DU SUD. — Le retour à Prétoria du général Botha, conquérant du Sud-Ouest Africain, 158.

ALSACE. — Notre avance en Alsace, 4; Vers la reprise de l'Alsace, par P. de C., 103, 106, 107; La poursuite de notre offensive, en Alsace, 148, 150.

AMBULANCES (Nos). — A l'Hôpital Lutetia (Paris), 16.

ANGLETERRE. — La crise des munitions, 26; Pays de Galles: Célébration de l'annuelle Fête Druidique, 128.

ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LA MARNE (L'), 170, 171, 172, 174.

ANNIVERSAIRE (Un autre). — Le premier bombardement de Reims (11 septembre 1914), 190.

ARMÉE. — Les nouvelles inventions (nouveaux explosifs), 14; Le changement de garde du drapeau des chasseurs à pied, 142; Les attachés militaires étrangers sur le front, 191.

ARMÉE ITALIENNE. — Sur le front italien, 156, 157.

ARTICLES DIVERS. — Les déboires du kronprinz, 3; Le Ravitaillement, par Léo de Lignére, 6, 10; La prochaine récolte, par M. H. Gomot, ancien ministre de l'Agriculture, 23; Mise au point, par P. de C., 276, 278; Les Barbares au XX^e siècle, par A. de Dreux, 272.

B

BAGDAD (Vers), 303.

BALKANS (Dans les). — Les événements dans les Balkans, 233; Ce qui se passe dans les Balkans, 266; Balkans (Les), 368; Dans la turbulente péninsule, 377, 378, 379.

BELGIQUE. — L'Écluse de Hetsas, 59; Sur le front de Belgique, 389.

BIBLIOGRAPHIE. — Annales du Théâtre et de la Musique, 288.

BIENFAISANCE PENDANT LA GUERRE (La), par Louis Schneider, 15, 31, 47, 76, 110, 160, 192, 222, 240, 256, 288, 310.

BLESSÉS (Pour le transport des), 202.

C

CAMP RETRANCHÉ DE PARIS. — La prise d'armes de Moisselles, 131.

CARMES (La Croix des), 203.

CHAMPAGNE (Autour de notre victoire en), 260, 261, 262.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE, par G. Lenôtre. — Misère en Prusse, 2, 3; Le crime du château de Carlsruhe, 18; Kolossal, 34; Femmes allemandes, 50; Le bon Monsieur Alexandre, 66; Un train de mutilés, 82; A quoi les Boches s'amuse, 98; Au voleur! 114; Le rire des tranchées, 130, 131; Mascarille 1^{er}, roi de Prusse, 140; Officiers du kaiser, 162; Facéties allemandes, 178; Intimités, 194; Apologue, 210; Déceptions, 226; Si le monde était boche, 242; Schick! 258; Leur pitié, 274; Leurs cinq sens, 296; Comme ils sont tous, 312; Un prophète, 328; La revanche de M. Beulemans, 344;

Polyphagie et bromidrose, 360; Le livre secret du kaiser, 376; Un grand blessé, 392.

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE. — Frappa (Le lieutenant), 358.

CONCOURS (Nos), par Alec Cendre, dans tous les numéros.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE, par Paul Marcelles, 48, 64.

CONSTANTINOPLE (Sur le chemin de). — De la Morava aux « Portes de Fer », 298.

CONTES ET NOUVELLES. — Aicard (J.): Le choix du cadeau (Noël 1915), 393; Flament (Albert): Max — Un âner de Noël, 402, 403, 404; Violet M. Methley, adaptation de J. Marty: Deux sous, s'il vous plaît, 406, 407; Doringe (H.): Noël de guerre, 407, 408.

CUISINE ET LA TABLE (La), par Popote, 16, 32, 64, 80, 96, 240, 242, 358.

D

DARDANELLES (Aux), 53, 54, 55, 306, 307; Les alliés aux Dardanelles, par F., 90, 92; La situation aux Dardanelles, 164, 165.

DÉPARTEMENTS. — Meurthe-et-Moselle: Manonville (Le fort de), 30.

— Rhône: Lyon: Le retour des blessés rapatriés, 51.

— Somme: Albert: La destruction des usines métallurgiques, par les Allemands, 74, 75.

E

ECHOS, dans tous les numéros.

ESTAMPES DE LA GUERRE (Les), 410, 411.

EXPOSITIONS. — Notre enquête sur la participation de la France à l'Exposition de San-Francisco, 411 à 426.

F

FAITS D'ARMES. — La conquête de la butte de Tahure, 245, 246.

FEUILLETS DE ROUTE EN ORIENT, par J.-J. Frappa, 299, 300, 301, 336, 337, 355, 356, 398.

FRANCE A SAN-FRANCISCO (La), par L. Claretie, 410.

FRONT (Sur le). — La ferme de Beauséjour (ce qui en reste), 19; Dans les Vosges et en Alsace reconquise, 35, 36, 37, 38, 39; La bataille dans le Nord, 42, 43; Le pigeonnier de la distillerie d'Ecurie, 44; L'art décoratif sur le front, 46; Argonne, Woëvre, Meuse, 51; Villégiatures militaires pour 1915, 58; Nous avons poussé une sape, par P. de C., 85, 86; Autour du bois Le Prêtre, 181, 182; Guerre en Argonne (La): Défense de Vanquois, 166, 167.

G

GRÈCE. — Au pied du Parthénon, 315, 316; L'attitude de la Grèce, 361.

GUERRE (Faits de). — Après le succès de la Fontenelle, 67, 70, 71.

H

HÉROÏNE DE LOOS (L'). — M^{lle} Emilienne Moreau, 356.

I

INVENTIONS (Les nouvelles). — Les nouveaux explosifs, 14.

ITALIE. — Sur le front italien, 63.

J

JOURNÉE DES ÉPROUVÉS DE LA GUERRE, 195.

JOURNÉE DE LA POCHE (La), 224.

JOURS DE GUERRE, par A. Flament, 313, 329, 346, 362, 381.

L

LIVRES NOUVEAUX, par le comte Paul d'Abbes, 32, 48, 64, 96, 112, 144, 176, 240, 272, 320, 321, 374.

M

MARINE. — Les marins du sous-marin F. 13, assassinés par les Allemands, 192; La Provence, l'une des plus belles unités de notre flotte, par L. de Lignére, 284.

MARINE ÉTRANGÈRE. — La perte de l'Arabic, 142.

MODE (La), par la Comtesse Maud, 80, 112, 128, 160, 203, 224, 288, 326, 342.

MUSÉE DU TROCADÉRO. — Quelques statues de Reims, au Musée du Trocadéro, par P. d'Abbes, 34.

MUSIQUE, par M. Fournier. — Apollo: La Cocarde de Mimi Pinson, 358.

N

NÉCROLOGIE. — Sur la mort d'une artiste, par P. M., 32; La mort de Pégoud, 167; Mort de Paul Hervieu, 283; Assassinat de miss Edith Cavell, 283; Vonowen (M. Lucien), secrétaire de la rédaction du Petit Journal, 310; Lefèvre (Maurice), 374; Romain (l'acteur), 342; Tofani (O.), 390; Trouillet (Le D^e A.), 390.

O

ŒUVRES DE BIENFAISANCE. — A la Ligue des Enfants de France: Comité du Secours en Alsace-Lorraine, par M. Meys, 16.

ORIENT. — Les événements d'Orient, 247.

P

PARIS. — L'incendie de l'annexe du Bon Marché, 323.

PHILATÉLIE DE GUERRE, 251.

POÉSIES. — A Sa Majesté le roi Albert, par M^{me} A. Mesureur, 326.

R

ROMAN. — Son sang pour l'Alsace, par Fr. de Nion (Illustrations de M^{lle} Micheline Resko, en supplément dans tous les numéros).

RUSSIE. — Sur le front russe, 322, 325.

S

SAISON THERMALE ET TOURISTIQUE (La). — A Montrod-les-Bains (Loire): Le Pavillon de la Source, 26; Plombières-les-Bains (Vosges), 32, 48.

SALONIQUE. — Le Laboratoire de Bactériologie de l'armée d'Orient, 390.

SEMAINE (La), par J. de Baroncelli, 48, 64, 80, 96, 112, 128, 144, 176, 208.

SERBIE. — La Serbie héroïque, par Alfred Joussetin, 219, 220; Les Evénements de Serbie, par A. J., 228, 232.

SUISSE. — La propagande française en Suisse (conférences de M. Füglistler), 44.

T

THÉÂTRES, par Paul Marcelles. — THÉÂTRE ANTOINE: La Nouvelle Revue de Rip, 256; GYMNASÉ: A la Française, revue de MM. Boyer et Bonnaud; DÉJAZET: Les Fiancés de Rosalie, pièce en 3 actes de MM. Mouzy-Eon et Ch. Davaillans, 272; BOUFFES-PARIISIENS: Kiti; CAPUCINES: Paris quand même; PALAIS-ROYAL: Il faut l'avoir, 310; THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT: Les Cathédrales, L'Impromptu du paquetage, 326; THÉÂTRE DES VARIÉTÉS: Ceux de chez nous, 358; ATHÉNÉE: L'École des civils, 374; CHATELET: Les Exploits d'une petite Française, 390.

TITRES ET TABLES, 3002.

TOMBOLA ORGANISÉE PAR LA PRESSE FRANÇAISE (La grande), 160, 208.

TRANCHÉES (Dans nos). — Dans les tranchées du front, 21, 22.

TSAR GÉNÉRALISSIME (Le), 179.

V

VARIÉTÉS. — La question de l'or, par G. de Nouvion, 77, 78, 94; Une journée à la ferme, par H. Gomot, 87; Guerre moderne. Engins nouveaux, par J., 100, 101, 102; L'Abbaye de Saint-Denis et les Allemands en 1871, par Nouvion (Georges de), 124, 125; Les viandes frigorifiées, par Lignére (Léo de), 126; Mauvais Fils, mauvais Rot, 186; Discipline et atrocités, par Georges de Nouvion, 202; Le kaiser en gondole, par Maurice Vaucaire, 207; Enver, tel qu'il est, par G. C. Michelet, 214; L'Emprunt franco-britannique aux Etats-Unis, par Georges de Nouvion, 238; Les Barbares au XX^e siècle, par A. de Dreux, 272; Les aveux des barbares, par G. de Nouvion, 275; L'effort pour la victoire, par Georges de Nouvion, 340, 341; Ceux de Dixmude, par Farrère Claude, 401; Les jouets Français pour les petits Français, par Claretie (Léo), 396, 397.

VICTOIRE DES ALLIÉS (La), 228, 230, 231.

VIE DIPLOMATIQUE (La), par Stéphen Pichon: Nos Volontaires, 12.

VIE MILITAIRE (La), par le général Berthaut. — La situation des armées, 15, 31, 47, 63, 74, 94, 110, 126, 142, 158, 175, 190, 203, 222, 238, 254, 270, 275, 303, 320, 340, 357, 372, 386.

VISITE DU ROI ALBERT DE BELGIQUE SUR LE FRONT FRANÇAIS, 151, 154.

VOSGES (Dans les). — Les tournées du général Dubail, 17, 27.

Y

YSER (Sur l'). — La garde de la rivière par les alliés, 195; Tombeau des Allemands, 211, 212.

GRAVURES

A

ACCESSOIRES DU VÊTEMENT (Les), 422.

AFFICHES DES « GOURBIS » (Les). — Les deux monstres: Guillaume II, l'impérial cabotin; François-Joseph, empereur des vautours, 224.

AFRIQUE. — Prétoria: Le retour du général Botha, conquérant du Sud-Ouest Africain, 158.

ALLÉGORIES. — Premier anniversaire, composition de Paul Thiriart, 259; Boutigny: Le réveil de la victoire (couverture du n^o de Noël), n^o 3027; Jankowski (J.-B. de): Le Feu sacré, 394, 395.

ALLEMAGNE. — Berlin: Enthousiasme et joie de barbares; Manifestation devant le palais impérial après la destruction du Lusitania, 123.

ALSACE. — Notre avance en Alsace: Tournée

d'inspection du général Maud'huy; Nos alpins: une colonne de prisonniers dans les Vosges, 4; Metzeral: Tranchées conquises par nos troupes, 36, 37; Thann: Le bombardement; un coin de la ville; une rue; une visite d'un général, 35; La visite du généralissime (14 juillet): Le général Joffre embrasse une petite Alsacienne, 67; Revue du 133^e régiment d'infanterie. Le généralissime décore le drapeau du 133^e. Le

général Joffre décore le colonel Gaudran 68, 69, 70; A l'Havmannswillerkopf: Baraque-cuisine de nos soldats; Nos autocanons; Un tournant dangereux dans les Vosges; Routes et rivières barrées; Chemin de muletiers; Le bain des soldats, 106, 107; Sur les hauteurs du Linge: Construction d'une tranchée de seconde ligne par les chasseurs; Vue sur les crêtes, 150; Thann: La prière de l'Alsacienne dans

TABLE ALPHABÉTIQUE DU MONDE ILLUSTRÉ

l'église en ruines, 149 ; Vallée de Munster, vue des hauteurs du Lingekopf, 285.

AMBULANCES (Nos). — Une salle de l'Hôpital Américain de Neuilly, 47 ; Hôpital militaire des Grands Magasins du Louvre ; Une salle ; Une salle de pansement. Annonces, n° 3004 ; Hôpital militaire dans les dépendances de la Bénédicte, à Fécamp ; Dans la grande salle des abbés ; Le hall des convalescents. Annonces n° 3004 ; La visite de M^{me} Poincaré à l'Hôpital des Municipalités et de la Presse canadiennes, 144 ; *Un don de la Russie* : quarante automobiles pouvant transporter, chacune, trois blessés ; L'archiprêtre Smyrnof et le colonel d'Osnobichine, directeur des ambulances russes, 175 ; Visite de M^{me} Iswolski, ambassadrice de Russie, aux hôpitaux de la zone de guerre, 270 ; L'arrivée des blessés et le réfectoire à l'hôpital auxiliaire installé dans les établissements de la Bénédicte, à Fécamp. N° 3027. Annonces, p. 16.

AMBULANCES RUSSES AUX ARMÉES FRANÇAISES. — L'Hôpital volant ; voitures d'ambulance et leurs conducteurs ; camion donnant le chauffage, l'éclairage et la stérilisation de l'eau ; M. Iswolski, M^{me} Curie, le colonel d'Osnobichine, directeur des ambulances russes, 58.

ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE LA MARNE. — Devant la cathédrale de Meaux, pendant la messe (5 septembre 1915) ; Visite des tombes, au cimetière de Barcy ; Prières sur la grande tombe de Neufmoutiers, 163.

ANGLETERRE. — Cardiff : Les ouvriers des mines retournant au travail, 76 ; Chelsea : Les Invalides anglais, dans leur chapelle, jurent de s'employer au recrutement, 342 ; Londres : Le boxeur noir Jack Johnson faisant un speech, pour favoriser le recrutement, 327 ; Cérémonie religieuse en mémoire de miss Cavell, 309 ; Le French-Day, 33 ; La mobilisation industrielle : Elèves d'un institut de pyrotechnie ; atelier de jeunes gens fabriquant des munitions ; Drapeau de l'Union, sur la demeure des munitionnaires, 26 ; Obsèques de l'aviateur Warneford, 32 ; Pays de Galles : Traditions et cérémonies celtiques ; Le discours de M. Lloyd George, 122.

ARMÉE. — Les nouveaux explosifs : Essais ; l'étude des ravages occasionnés ; Un abri pour la commission d'essai ; les explosions, 14 ; Les inspections du général Sarrail ; Le général Dubail en Argonne, 79 ; La Prise d'armes de Moisselles : Le général Michel assiste au défilé des troupes ; Remise des drapeaux aux nouveaux régiments de la territoriale ; L'accolade au général Martineau, 131 ; *Tournées d'inspection du général Dubail* : Arrivée en Lorraine ; le général se rend compte des dernières opérations ; il donne ses instructions, 140 ; Les attachés militaires sur le front ; Une représentation en leur honneur ; Un vin d'honneur leur est offert, 191 ; Le transport de nos troupes d'Afrique envoyées en Serbie ; Embarkement de chevaux ; La théorie de la mise à l'eau des bouées ; Les transports envoyés par des croiseurs, 315 ; La seule femme-soldat : M^{me} Fatimah, une arabe mariée à un lieutenant de tirailleurs marocains, 385 ; Nos héros fusiliers-marins passés en revue par l'amiral Lacaze, ministre de la marine, dans la cour de la caserne de la Pépinière, 388.

Aviation : L'aviateur P... en sentinelle ; un repos, avant de reprendre le vol, 11 ; Les hauts faits de nos aviateurs : Pégoud reçoit la croix de guerre, pour avoir abattu son sixième aviatik ; Ses amis et ses camarades, groupés autour de son appareil ; Enlèvement des débris d'un des aviatiks abattus par Gilbert, 111 ; La guerre dans le ciel : un avion français abat un aviatik (dessin de A. Matignon), 216, 217.

ARMÉE ANGLAISE. — Sur le front anglais : une revue de « masques » contre les gaz asphyxiants, 20.

ARMÉE ITALIENNE. — Un campement à 3.000 mètres d'altitude (Alpes italiennes) ; cabane d'alpins italiens dans la neige ; à dos de mulet ; dans la région du Stelvio, mitrailleurs alpins ; tranchée en haute montagne, 156, 157.

ARMÉE ÉTRANGÈRE. — Revue des forces canadiennes (40.000 soldats) passée en Angleterre par le secrétaire d'Etat aux colonies, 122 ; Le kronprinz dans les tranchées avec ses soldats, 147.

ARTOIS (En). — La moisson est faite, dans cette région, 189 ; Remise de décorations à des officiers, sous-officiers et soldats, ainsi qu'à deux religieuses, 204, 205 ; Ablain (aux environs d') : une cheminée d'usine qui a résisté au bombardement, 236 ; Souchez : Le ruisseau qui nous servit de point d'appui ; Prisonniers allemands faits au cours de l'offensive, 230, 231 ; La sortie des tranchées : départ pour l'assaut, 227.

B

BATAILLE DE LA MARNE (Commemoration de la). — Le sous-secrétaire d'Etat, aux Beaux-Arts, saluant la tombe des morts ; Aspect de la foule ; Deux habitants de Varedes qui furent pris comme otages ; Le cimetière

de Chambry ; Les monuments de Barcy et d'Étrepilly, 180.

BELGIQUE. — Sur les bords de l'Yser, 39 ; *Vues de la région des combats sur l'Yser et la côte belge* : Embouchure de l'Yser et de la Grande-Dune ; Nieuport ; Ypres après le bombardement ; rive droite de l'Yser ; Place de Nieuport ; Ruines de Nieuport-les-Bains ; Rive gauche de l'Yser, 56, 57 ; L'Ecluse de Hetsas, théâtre d'un succès de l'armée belge, 59 ; La Panne : La visite du Président de la République au Roi des Belges dans la villa où est installé son quartier général sur la côte de Belgique, 102 ; Installation défensive de nos troupiers ; Une tranchée près de la mer ; Convoi de mulets portant des mitrailleuses ; Les mitrailleuses mises en place, 389.

BLESSÉS (Pour le transport de nos). — Un dépôt de blessés, pendant la bataille ; appareil servant à évacuer les blessés dans les tranchées ; chaise pour les transporter, 202.

BOIS LE PRÊTRE (Autour du). — On relève les morts ; État actuel du Quart de Réserve ; La maison du Père Hilarion ; Identification des morts ; Eclatement d'un obus dans un jardin ; Le cimetière de Petan, où sont inhumés les soldats, 181, 182.

C

CAMP RETRANCHÉ DE PARIS. — La prise d'armes de Moisselles, 131.

CHAMPAGNE (En). — La ferme de Beauséjour, en ruines, 19 ; Revue de l'armée, passée par le Président de la République, 28 ; Un coin du champ de bataille ; Carrefour des routes de Souain et de Tahure, 229 ; État d'une tranchée bombardée par l'ennemi, entre Perthes et Beauséjour, 230 ; Groupes de prisonniers allemands ; Saint-Hilaire-le-Grand, limite ouest de notre offensive, 231 ; Dans une tranchée, pendant l'action d'artillerie qui précéda notre offensive du 25 septembre, 237 ; Souain : Un cimetière dans la cour d'une ferme, 264, 265 ; Les travaux d'automne : on laboure, 271 ; Inventaire des objets abandonnés par les Allemands, 309 ; L'avance ; Nos soldats dans un hameau repris aux Allemands ; Le passage d'un gué, 297.

CHAMPAGNE (Après la bataille de). — La garde du drapeau ; L'auberge de l'Espérance, à huit cents mètres du village d'Auberive ; Le champ de bataille d'Auberive, 276, 277 ; Cérémonie funèbre sur le front ; Aspect des tranchées allemandes, 278 ; Cratère en avant, sur le front de la Pompelle ; Entrée du fort de la Pompelle ; Les tranchées allemandes et le bois en V ; Glacis du fort de la Pompelle, 286, 287 ; Prisonniers allemands capturés en Champagne, 243, 244 ; Différents points des plaines où se poursuivit la bataille, 252, 253 ; Panorama d'un champ de bataille ; Transport de chevaux de frise ; Ceux qui ont pris Tahure ; Prisonniers allemands au travail ; Dans les anciennes lignes allemandes, 352, 353 ; Dans un village reconquis ; La fin d'un autobus anglais, 370.

CARTES ET PLANS. — Schéma indiquant les différentes étapes du ravitaillement, 10 ; La région d'Arras, 15 ; La région de la Fécit, 31 ; Environs de Saint-Mihiel, 47 ; La pointe de Gallipoli, 63 ; La vallée de l'Isonzo, 74 ; Dardanelles et presqu'île de Gallipoli, 90 ; Environs de Varsovie, 94 ; Carso occidental, 110 ; La région de Riga, 126 ; Provinces Baltiques, 142 ; Golfe de Riga, 158 ; Bataille de la Marne, 172 ; La Moselle, de Pont-à-Mousson à Metz, 125 ; La Champagne entre Reims et l'Argonne, 190 ; Entre l'Oise et la Somme, 203 ; Nord-ouest de Reims, 222 ; Front nouveau des alliés (Artois et Champagne), après l'offensive du 25 septembre, 228 ; Opérations dans les Balkans, 232, 233 ; La Champagne, 238 ; Carte pour suivre la marche des alliés, en Serbie, 250 ; Le nord de Lens, 254 ; Environs de Belgrade, 270 ; Le front, aux environs d'Avricourt, 275 ; Région du Vardar et de la Serbie centrale, 279 ; La marche vers l'Est, rêve de l'empereur allemand, 304, 305 ; De Vélès à Uskub, 308 ; Répartition des forces austro-allemandes sur les différents fronts, 314 ; Région de Vardar, et zone occupée par les alliés, 320 ; Le front russe, à la date du 10 novembre, 322 ; Golfe et région de Riga, 325 ; La Grèce et les Balkans, 332 ; La Serbie méridionale, 340 ; Côtes de la Mer Noire ; Le Danube, etc., 349 ; Région serbe où s'est produite l'intervention française, 356 ; Route suivie par les Anglais dans leur campagne sur Bagdad, 372 ; La Côte albanaise et l'Albanie, 378 ; Asie-Mineure, Syrie et Palestine, 386.

CROQUIS DE GUERRE. — Types de poilus et de soldats africains, par le commandant Carrette, 192.

CROQUIS SENSATIONNEL (Un). — L'incendie de la cathédrale de Reims, par M. J. Quignon, 190.

D

DARDANELLES (Aux). — Un transport de troupes ; Un débarquement de munitions ; Le fort de Seddul-Bahr, 53 ; Brèche dans les remparts du fort de Seddul-Bahr ; L'infanterie

française se préparant à un assaut ; Une tranchée ; Conférence d'officiers dans la presqu'île de Gallipoli, 54 ; Vue de la côte, depuis Gaba-Tepe jusqu'au cap Hellas ; Transport de vivres et de munitions sur la plage de Gaba-Tepe ; Débarquement d'approvisionnements, 91 ; En face de Gaba-Tepe : Le cantonnement du détachement Australien, 92 ; Dans la presqu'île de Gallipoli : La côte, le fort de Seddul-Bahr ; Batterie dans les dunes ; Débarquement de matériel de guerre ; Bain des soldats, 164, 165 ; Débarquement de troupes, dans la baie de Seddul-Bahr, 213 ; *Moudros* : Le vice-amiral Dartige du Fournet, amiralissime, et le général Baumann, 257 ; Le général Bailloud, sur la grève de Moudros, 295 ; *Moudros* : Envoi de provisions à Salonique, 299 ; Panorama des campements des alliés ; Types de sous-marins anglais ; Unités de la flotte anglaise ; Le port de Moudros, 306, 307.

DÉPARTEMENTS. — *Ain* : Ambérien : Train de blessés, en gare, 51.

— *Bouches-du-Rhône* : Marseille : Le général Sarrail sur le quai d'embarquement, 267 ; Chargement de matériel et de provisions, par des prisonniers allemands, 282.

— *Loire* : Montrond-les-Bains : Pavillon de la Source, 16.

— *Meurthe-et-Moselle* : Manonville (Le fort de), 36 ; Pont-à-Mousson : La ville bombardée pour la 105^e fois, 99.

— *Meuse* : Commercy (région de) : Une voie ferrée bombardée, 5 ; Clermont-en-Argonne : La ville martyre, 168, 169.

— *Pas-de-Calais* : Arras (Région d') : Dégâts causés par un obus, dans un cimetière, 5 ; Le général Joffre président au départ des troupes, avant l'offensive ; Un glorieux drapeau d'infanterie, 7 ; Quelques vues prises dans la ville bombardée, 24, 25 ; Trois vues nouvelles de la ville dévastée ; La Tour des Ursulines et l'intérieur de la cathédrale, 184, 185 ; La chapelle du Saint-Sacrement vue par une brèche de la citadelle, 199.

— *Basses-Pyrénées* : Pau : Une émouvante cérémonie ; Le général Auger remet au fils du capitaine de Lagrèze la croix de guerre gagnée par son père, mort à l'ennemi, 386.

— *Rhône* : Lyon : Arrivée des blessés rapatriés, 51 ; M. Paul Deschanel et le préfet du département attendant un train de grands blessés, retour d'Allemagne, 240.

— *Seine* : Nogent-sur-Marne : M. Poincaré décorant un blessé, à l'hôpital du Jardin Colonial, 221.

— *Seine-et-Marne* : Barcy : Aspect de l'église, 172 ; Étrepilly : Le sous-secrétaire d'Etat déposant une palme sur le monument commémoratif d'Étrepilly (Bataille de l'Ourcq), 177 ; Meaux, Barcy et Neufmoutiers : L'anniversaire de la bataille de la Marne (5 septembre 1915), 163.

— *Seine-et-Oise* : Gonesse : Le Président de la République remettant des drapeaux aux 232^e et 285^e régiments d'infanterie territoriale, 254.

— *Somme* : Albert : La destruction des usines métallurgiques ; Usine, ateliers et hall, ruinés par les Allemands ; Chute d'eau qui alimentait la Société industrielle, 74, 75 ; Amiens : Précautions prises pour sauvegarder la cathédrale, 95.

— *Vosges* : Contrexéville : Inauguration du monument à la mémoire des combattants morts au champ d'honneur, 80.

E

ÉGYPTE. — Régiments africains se préparant à se rendre sur le front, 282.

ÉPISODES DE GUERRE. — Bombardement de Pont-à-Mousson, pour la 105^e fois, 99 ; *La prise de l'Îlot de l'église, à Ablain-Saint-Nazaire* (composition de D. Charles-Fouquier), 104, 105.

ESTAMPES DE LA GUERRE. 409.

EXPOSITIONS. — *San-Francisco* : Le Palais de la France ; Le salon d'honneur, 410, 412 ; Exposition des Établissements du Creusot ; Stand Delaunay-Belleville, la vapeur moderne ; Un brûle-parfums de Chine, 414 ; Objets d'art et antiquités : Porte du XVI^e siècle ; Diorama de la couture parisienne, 415 ; Le Palais des Beaux-Arts illuminé, se reflète dans le lac, 417 ; Lingerie pour dames, modèles divers, 418, 419 ; Atrium de la bijouterie, des bronzes, de la parfumerie et de l'ameublement, 423 ; L'entrée du Palais de France, 424 ; La vitrine Dubonnet, 424 ; Vitrites des grands selliers parisiens ; Maquette d'une maison des Champs-Élysées ; La Commission assistant au défilé des troupes américaines dans les jardins, 426.

F

FAITS DE GUERRE. — La charge des Bretons, 235.

FRONT (Sur le). — Combats dans la région d'Arras : un entonnoir, 1 ; Tournée d'inspection du général Maud'huy, 4 ; Une voie ferrée bombardée, dans la région de Commercy ; Dans un cimetière de la région d'Arras, 5 ; Le ravitaillement : La viande apportée

par autobus ; Corvée de vivres ; Campement de cuisiniers, 6 ; Avant l'offensive dans la région d'Arras, le généralissime préside au départ des troupes, 7 ; Le ravitaillement : L'arrivée de la soupe dans les tranchées, 10 ; Le mur d'acier : mitrailleuses à tir tournant, 10 ; Le généralissime quittant un état-major de la région d'Arras, 11 ; Un coin de château (environs de Quennevières) après l'explosion d'un projectile allemand, 12 ; Dans les tranchées : En attendant « l'arrosage » ; Pendant que les obus tombent, 12 ; Les tournées du général Dubail dans les Vosges, 17 ; Un enterrement près du front : scènes diverses, 19 ; Deux tranchées du Labyrinthe, 20 ; Hommes d'Etat et Leaders politiques aux armées ; MM. Barthou et Joseph Reinach, dans une tranchée de Carency ; Délégués du Parlement dans les ruines de Carency, 21 ; Hommes d'Etat et Leaders politiques aux armées : MM. Stéphen Pichon et M. Maurice Barrès s'entretenant avec les troupes, 22 ; La ferme de Moulin-sous-Touvent, occupée par nos troupes, 23 ; Mgr. Ruck, aumônier des armées, réconfortant des blessés ; Le général Drudde et des officiers en partance pour le front ; Préparation des approvisionnements de nos 75, 23 ; *Ablain* : Le boyau Bonnet et ses défenseurs ; La mairie, 26 ; Les tournées du général Dubail dans les Vosges, 27 ; Prisonniers allemands, pris au bois Brûlé, 28 ; Le fort de Manonville ; Un des canons ; Une coupole arrachée par l'explosion d'un obus, etc., 30 ; La côte 330 ; Le cimetière ; La région des Vosges où s'étend le front des armées ; Tranchées conquises ; Scènes diverses, 36, 37, 38 ; Sur les bords de l'Yser ; La vie reprend ses droits, 39 ; Le plateau de Lorette ; L'épave de Souchez ; L'église en ruines d'Ablain ; Tronçon de voie ferrée ; La route de Carency à Souchez ; Distribution de croix de guerre ; La distillerie d'Ecurie (région du Labyrinthe), 42, 43, 44 ; L'art décoratif sur le front : Décoration du « gourbi » d'un colonel ; Fresques et bas-relief, 46 ; Après la bataille, en Argonne : Infirmiers et prisonniers allemands dans une tranchée, 49 ; La Croix de Meuse, 51 ; Transport des morts dans le chemin creux de Carency ; Le cimetière, 52 ; La messe en plein air, dans la région de Notre-Dame-de-Lorette, 52 ; Après la bataille de Souchez : Une tranchée allemande ; le butin ; l'inventaire du butin ; des canons de 77, 55 ; Villégiatures militaires ; En Argonne ; près de Reims, 58 ; Village de F.-les-C., 61 ; Voyages du généralissime dans la zone des armées ; Le général Joffre reconduisant au train le général Dubail, qui regagne son quartier général, 65 ; Combats de la Fontenelle (8-9 juillet) : Prisonniers ramenés sous escorte, vers l'arrière, 68, 69 ; Le duc de Connaught décorant des officiers français ; Le général P... allant décorer des officiers aviateurs (Vosges), 16 ; *Travaux de sappe* : Consolidation d'une galerie ; Travail à la lumière électrique ; accumulation de sacs de terre, pour prévenir un éboulement ; déblayage au chariot ; aux écoutés ; un sapeur poussant la sappe ; entrée du « terrier » du kronprinz, 81, 85, 86 ; La tranchée abandonnée par les Allemands (bois Le Prêtre), 87 ; *Ablain-Saint-Nazaire* : Le maire retrouvant sa malle et ses économies ; Lorraine : Demeures agrestes des soldats, le long des routes, 83 ; La vie de nos alpins dans les Vosges, 88 ; Vosges : L'ingéniosité de nos soldats, 89 ; Nord de la France : Un cimetière de soldats, 93 ; Région du Nord : Ruines d'une usine, 95 ; Après un arrosage de 75 : Bras et jambes jonchant une tranchée, 99 ; *Engins nouveaux* : Catapulte ; Canon lançant des obus à ailettes ; Les commissions d'examen étudiant les effets des projectiles ; Lance-bombes ; Obus à ailettes ; Modèle réduit de crapouillot, 100, 101 ; Le lieutenant-colonel Messimy, récemment blessé dans les Vosges, d'après une photo prise peu de temps auparavant, 109 ; Lord Kitchener parcourt le front de nos troupes, en compagnie du généralissime, 113 ; *Musiques exotiques* : Les cornemuses d'Ecosse ; Une Nouba Sénégalaise, 115 ; Chevaux de frise et réseaux de fils de fer barbelés, 116 ; Entonnoir fortifié par nous, après l'explosion d'une mine par les Allemands (environs d'Arras), 116 ; Au bois d'Ailly, dévasté par une pluie d'obus, 118 ; Tranchée d'été ; Tranchée de feu ; Nouvel aspect des tranchées : accumulation des obus à ailettes, 118, 119 ; Vision de champ de bataille, 125 ; Le général de Pouydraguin, qui commande la division d'alpins, 130 ; La France traite les Allemands blessés comme ses propres soldats ; Blessé allemand et blessé français sur le même mulet, dans les Vosges, 130 ; Le drapeau des chasseurs à pied, confié à un bataillon d'alpins ; La garde du drapeau, 132 ; L'enterrement parmi les ruines (Argonne), du capitaine d'infanterie G..., 133 ; *Lord Kitchener visitant le front* : Son arrivée dans une petite ville du Nord ; Au milieu des troupes françaises ; La revue d'une division ; Le généralissime et lord Kitchener dans une tranchée, 134, 135 ; Lord Kitchener visite le front, 134, 137 ; Dans les grands vallonnements de Champagne ; Lord Kitchener prenant congé du général Joffre ; La remise

TABLE ALPHABÉTIQUE DU MONDE ILLUSTRÉ

des décorations ; L'horizon des plaines du Nord, 138 ; L'identification des morts, 136, 137 ; La communion sur le front, 139 ; Une surprise, en Argonne, 141 ; Un fortin français aux carrières du Linge, 148 ; La guerre en Argonne : Colline et village de Vauquois ; Tranchée de première ligne, 166, 167 ; Les imprévus de la guerre : Bureau de postes militaire, installé dans une nef d'église, 167 ; Le sermon sur le front, par l'abbé Marcel Savios, 176 ; Le colonel S. A. en observation, au bord d'une tranchée, 176 ; Un bal sur le front, 179 ; Dans le secteur d'Arras : Les « Crapouillots », 198 ; Les ouvrages blancs : Les morts jonchent le sol, après un combat, 198, 199 ; La maison du Passé, 211 ; Les bons moments du front : Le déjeuner ; un match de tennis, 215 ; Le général d'Urbal et les officiers d'un corps d'armée, 221 ; Un incendie dans un village ; Sauvetage par les soldats, 223 ; La veille de l'offensive victorieuse (Artois et Champagne) : Le généralissime expliquant ses plans aux officiers, 225 ; La marche en avant de nos soldats. Ils préparent la défense dans un village dévasté par la mitraille, 236 ; Les généraux de Castelnau et de Langle de Cary se préparant à quitter un état-major, 245 ; Joli trait de tranquillité et d'élégance française ; Le général de Villaret, faisant cirer ses bottes avant l'assaut, 259 ; Un soldat allemand abattu ; une tranchée allemande dont tous les occupants ont été tués ; tranchées ennemies ; prisonniers, 260, 261 ; Nos héros ; Les honneurs après la peine ; Revue des bataillons ayant pris part à l'offensive en Champagne, 262 ; Le nouvel équipement de nos troupes, 288 ; Environs de Souchez : Un général observe les effets de notre bombardement sur les tranchées ennemies, 308 ; Poste Blainville, définitivement occupé par nous ; Tranchées abris, aux environs de Souchez, 310 ; Le général Dubail dans son secteur, 311, 314 ; Le cadavre d'un soldat allemand que vont ensevelir ses camarades, en arrière de nos lignes, 325 ; Le Trou-Bricot : Aspects divers, 330 ; Les chiens à l'armée ; La chasse aux rats doit les tranchées sont infestées, 354 ; Préparation des liquides préservatifs contre les gaz asphyxiants ; Une partie de bridge, dans une cabane portative, 358 ; Le thé du général Joffre, 366, 367 ; Une patrouille de cavalerie, 363 ; Le camion-bazar qui circule sur le front de nos armées, 386.

FRONT ORIENTAL (Sur le). — Episodes de guerre : Dans la région de Riga ; Cavaliers russes ; Routes galiciennes ; En Pologne : l'exode des juifs, 127 ; Le général Sarrail, commandant des forces militaires en Orient, 209.

FRONT ITALIEN (Sur le). — Le prince Louis-Napoléon et le roi d'Italie ; Patrouille de bersagliers cyclistes (province de Belluno) ; Un mortier de 305, dans une gorge du Carso ; Une batterie dans le Haut-Isonzo, 341.

G

GRÈCE. — Les perplexités de l'heure. (Deux types hellènes), 391.

H

HISTOIRE D'UNE BAGUE D'ALUMINIUM. — Six phases de la confection du bijou, par les « Poilus », 183.

HISTOIRE SANS PAROLES. — Nos batteries ; Artilleurs au fond de leur trou ; Le coup part, 333.

HORS-TEXTE (couleurs). — Dykmann-Lemonnier (M^{me}) : *Souvenirs*. N° de Noël, 3027 ; Mercier (Antonin) : *Espoir*. N° de Noël, 3027.

I

ILLUSTRATION de M. Mahut, pour un conte anglais. N° de Noël, 3027.

INDUSTRIES PARISIENNES. — La collectivité des fleurs et plumes ; La collectivité des dentelles, 420, 421.

INVENTIONS. — Les nouvelles inventions employées pour la guerre : Poste de télégraphie sans fil avec combinaison téléphonique accouplée, 117.

ITALIE. — Venise : Le kaiser y faisant son entrée en 1909 ; Devant le palais Morosini ; Le yacht impérial dans le bassin de San Marco, 207.

J

JOUET FRANÇAIS (La ligue du). — Poupées de l'Union des arts : M^{lle} Cerny et Sorel ; Costumes des provinces de France, 396, 397.

L

LEMNOS (Ile de). — Vue de la baie de Moudros, prise du camp français, 90.

LORRAINE (En). — Phases du bombardement d'un village : Le premier obus ; L'incendie est allumé ; Les obus pleuvent ; L'œuvre de destruction ; Le crime s'achève, 200, 201 ; Un entonnoir « organisé » (position rendue inexpugnable), 218.

M

MACÉDOINE. — Tombes sur un champ de bataille, 408.

MALTE (Ile de). — Une vue des fortifications, 282.

MARINE. — Le vapeur torpillé dans la Manche (Le *Dinorah*) et son commandant, 97 ; Obseques des marins de l'E-13, assassinés par les Allemands, 191 ; Le cuirassé *Provence*, 284 ; Soldats faisant leur apprentissage de navigateurs, sur un vaisseau en route pour la Grèce ; On surveille l'horizon, durant la traversée, 299.

MARINE ÉTRANGÈRE. — L'*Amalfi*, coulé dans l'Adriatique, 63 ; La perte de l'*Arabic* ; Des petites filles, sauvées du naufrage ; Quelques « rescapés » ; Le paquebot *Arabic*, de la White Star Line, 143.

MARNE (Dans les plaines de la). — Les tombes de Marcilly ; Barrage aux environs de la Fère-Champenoise ; Maisons incendiées à Port-à-Buisson ; Région de Châlons-sur-Marne ; Église saccagée ; Le château de Mülm, incendié ; Taube, aux environs de Montmirail, 170, 171 ; Église de Barcy ; Château de Mondement ; La cour intérieure ; Le toit du château ; La tour ruinée, 173 ; Un soldat moissonnant ; Panorama de Clermont-en-Argonne ; L'église de Saint-Prix ; La limite des marais de Saint-Gond, 174.

MAROC. — Casablanca : Le général Tordana résident général d'Espagne, et le général Liautey, résident général de France, visitant l'exposition Franco-Marocaine, 224 ; Usine de la Société des Chaux et Ciments, 425.

MÉDAILLES. — Pendentif (forme médaille) offert aux souscripteurs par le « Secours immédiat », 64 ; La médaille du « Poilu », par Paul Gasq, 128.

MEUSE (Les Hauts de). — Un aspect de la région où les observateurs sont à leur poste, 187.

MODE. — 16, 48, 80, 112, 128, 160, 208, 224, 256, 326, 342.

MONTÉNÉGO. — L'immigration des Serbes, 399.

MONT SAINT-ÉLOI (En face du). — Aspect d'une tranchée française avant et après la chute d'un obus allemand, 263.

MONUMENTS ET STATUES. — Le monument à la mémoire des combattants morts au champ d'honneur, inauguré à Contrexéville, 80 ; Monument commémoratif des morts des combats de l'Ourocq, à Etrepilly ; Monuments de Barcy et d'Etrepilly, 180.

MUSÉE DU TROCADÉRO. — Quelques statues de Reims, au musée des Plâtres : Tête de Saint-Nicaise ; Groupe où figure la statue de Saint-Nicaise ; Notre-Dame, fragment du trumeau du grand portail de la cathédrale, 84.

MUSIQUES EXOTIQUES SUR LE FRONT. — Cornemuses écossaises ; Nouba sénégalaise, 115.

N

NOËL (Surprise de). — Dessin de Korab-Mercère, 405.

NORD (Dans le). — Une tranchée suspendue, sur la Scarpe, 218.

O

ŒUVRES DE BIENFAISANCE. — A la ligue des Enfants de France : Comité du secours en Alsace-Lorraine ; Distribution de trousseaux aux petits émigrés de Thann, 16 ; La maison de convalescence des Halles Centrales de Paris, au château de Villebon, 192.

ŒUVRES MILITAIRES (Les). — Nos écrivains à l'armée : Le D^r Guillaume Livet, chirurgien en chef de la place de Brive, 160.

P

PANORAMA DE LA VALLÉE DE LA BIESME, 338, 339.

PARIS. — Les petits émigrés de Thann, recevant le trousseau que leur donnent leurs bienfaitrices, 16 ; Translation des cendres de Rouget de l'Isle aux Invalides, le 14 juillet, 60 ; Matinée du 14 juillet à la Comédie-Française, M^{me} Carré y chante la « Marcellaise » (composition de C. B. Jankowski), 72, 73 ; A la Banque de France : L'échange de l'or contre des billets de banque ; La foule aux guichets de la Banque, 77 ; Cérémonie aux Invalides : Le Président de la République remet leur drapeau à deux régiments territoriaux, 193 ; A l'Esplanade des Invalides : La remise des drapeaux à deux régiments territoriaux, par le Président de la République, 206 ; Aux Invalides : Les trophées de nos victoires en Champagne, 241 ; Les trophées pris aux Allemands, 255 ; L'héroïne de Ivoos, M^{lle} Emilienne Moreau, est décorée de la croix de guerre, à Versailles, 356 ; L'Emprunt de la Défense nationale : Le diplôme remis aux souscripteurs ; Une salle de souscription, au Pavillon de Flore, 357 ; A la gare de Lyon : Le général Sarrail, le soir de son départ, 266 ; Un salon chez Rebouch ; Le grand salon, chez Beer, 416 ; Magasins du Louvre : Le coin des tapisseries ; Une séduisante toilette, 417 ; L'École moderne de coupe ; Travaux exécutés par cette école, 420.

PAYSAGE DE GUERRE. — Le canon tonne ; L'offensive se prépare, 232.

PHILATÉLIE DE GUERRE. — Timbres nouvellement émis par l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie, 251.

PLATEAU D'ANGRES (Le). — Une vue de son état actuel, 156.

POÈTES ET LITTÉRATEURS SUR LE FRONT. — MM. Edouard Rostand, Maurice Barrès et Fernand Iaudet visitant le front, 373.

POLOGNE (En). — La retraite des Russes ; L'artillerie sur les routes, 108.

PORTRAITS. — Armée : A. (Le lieutenant), député de Boulogne, 299 ; Castelnau (Le général de Currières de) qui vient d'être nommé chef d'état-major général, 387 ; Pouydraguin (Le général de), 130 ; Sarrail (Le général), nommé commandant en chef aux Dardanelles, 99, 209.

— Aviateurs : Sallier (Le capitaine) mort en combattant contre un aviatik, 208.

— Divers : Combet (M^{lle}), infirmière, 96 ; Lecoq, directeur du Lycée français de Salonique, 301 ; Pérouse (M^{me}) et l'état-major de l'Union des Femmes de France, 31 ; Boutet, 414 ; Breton (Léon), 414 ; Delmotte, 420 ; Douillet (Le couturier), 415 ; Drouilly (M. Ch.-J.), 416 ; Foussard, 421 ; Georgette (M^{me}), la modiste, 415 ; Lewis, 416 ; Roger-Sandoz (G.), 411 ; Tirman, 411.

— Étranger : Annunzio (G. d') en uniforme de lieutenant de cavalerie, 63 ; Borden (Sir Henry), premier ministre du Canada, quittant l'état-major du corps d'armée, à A..., 120 ; Enver-Pacha (le dictateur turc), 214 ; Fuglister (M.), confédéré pour la propagande française, en Suisse, 44 ; Machado (M. Bernardino), président de la République portugaise, 128 ; Venizelos, le patriote grec, 247 ; Van Steenbrugge, 414.

— Hommes politiques : Ribot (M. Alexandre) ministre des finances, 331.

— Marins : Dartige du Fournet (Le vice-amiral), 257.

— Nécrologie : Cavell (miss Edith), 283 ; Hervieu (Paul), de l'Académie Française, 283 ; Le Grand (M. A.), sous-directeur de la Benedictine, mort au champ d'honneur, 96 ; Trouillet (Le D^r A.), médecin-major, 399.

— Rétrospectifs : Kaiser (Le) dans son enfance, 186.

— Sénateurs : Amic (M. Jean), 411 ; Dupont (Émile), 411.

— Souverains et princes : Ferdinand de Bulgarie, 250 ; Grèce (La reine Sophie de Hohenzollern), 247 ; Kronprinz (Le) d'après sa dernière photographie, 3 ; Kronprinz, ses frères et leurs épouses (L.), 255 ; Serbie (Le prince héritier de), d'après sa plus récente photographie, 266 ; Tzar et le Tzarévitch (Le) sur le front, 323.

PRISONNIERS. — Nos plus récents prisonniers, 147 ; La cueillette des Kamarades, 260, 261.

R

RÉBUS, par Lebègue, dans tous les numéros.

REVUE COMIQUE, par L. Métivet, dans tous les numéros.

RUSSIE. — La fin de la retraite russe ; Groupe de paysans évacués de leur village ; En Lithuanie : Convoi de femmes et convoi de prisonniers, 324 ; Marais de Pinsk : L'artillerie allemande dans les boues et le terrain mouvant (dessin de Jankowski), 280, 281.

S

SALON D'AUTOMNE DES « POILUS », A WESSERLING. — L'entrée, le jour du vernissage ; L'affiche ; Section d'art militaire, etc., 263.

SALONIQUE. — Salonique (capitale de la Macédoine grecque), 247 ; Arrivée du général Sarrail à Salonique ; Vue de la rade, etc. ; Le débarquement, 290 ; Débarquement des Français ; Un espion déguisé en pope est arrêté ; Le lycée français ; Un ancien cimetière turc, transformé en pacage ; Le camp de Zeitlink, auprès de la ville, où sont concentrées les troupes françaises ; Le drapeau du 9^e régiment de marche d'Afrique, 301 ; Le camp de Zeitlinick, 316 ; Voitures transportant le ravitaillement de nos troupes ; Au camp de Zeitlinick, près de Salonique ; Approvisionnements débarqués sur le rivage ; Une position occupée par nos soldats, 316 ; Le général Sarrail, commandant en chef de notre armée d'Orient, sortant de son quartier général, 355 ; Le débarquement de M. Denys Cochin ; Il parcourt la ville, aux acclamations de la foule, 361 ; Notre armée à Salonique : Le lieutenant Jacques Richepin ; Les capitaines Denain et Laurent, aviateurs ; Les sous-lieutenants Leboucq, Potin et Prézélan ; Le camp français ; Un vol au-dessus de la ville ; un aspect du camp français, 369 ; Le camp français : un régiment de chasseurs à pied s'installant ; Tirailleur sénégalais faisant la lessive en chantant, 377 ; Une tente dans le port ; Un transport de troupe entouré par des barques maltaises ; Le quartier général grec, 379 ; Le repli stratégique des troupes françaises vers la zone de Salonique : Le village de Vejjès ; Sur,

la route de Vejjès ; A Kavadar ; Gorges de Rajec ; Une vue de Kavadar 382, 383 ; Le jury militaire du Baccalauréat ; Le Laboratoire de Bactériologie de l'armée installé dans le Lycée français, 390 ; Quartier général d'une de nos divisions ; Officiers d'état-major et gendarme serbe ; Dans une rue de Kavadar ; Bourricot macédonien ; A Négotin, 398.

SCÈNES DE GUERRE. — Le courrier, en Artois, pendant l'action d'artillerie (composition de M. Paul Thiriat), 239 ; En Pologne : La fuite devant l'ennemi, dessin de Korab-Mercère, 248, 249 ; Ce qu'il y avait dans la vieille mesure furieusement bombardée : Quelques-uns des nôtres, continuant à repérer l'ennemi, 268, 269 ; L'artillerie allemande dans les marais de Pinsk (dessin de Jankowski), 280, 281 ; Escarmouche de patrouilles (dessin de Fred. Voigt), 302, 303 ; Combat d'un hydravion contre un sous-marin, aux Dardanelles (composition de A. Matignon), 334, 335 ; Après l'explosion formidable d'une de nos mines (dessin de C. B. de Jankowski), 350, 351 ; L'artillerie française oppose une barrière de feu à l'avance bulgare (dessin de Jankowski), 318, 319 ; La guerre au Caucase (composition de J.-B. de Jankowski), 8, 9 ; Ceux qui ne repasseront pas le Rhin (composition de M. Royer), 13 ; La « Furia » française (composition de M. Mahut), 29 ; L'attaque de la cote 119 (dessin de C. Jankowski), 40, 41 ; Les Russes rentrent à Tarnovo (composition de C.-B. Jankowski), 62 ; Héros d'hier et héros de demain (dessin de Jankowski), 120, 121 ; Le rêve du Germain (composition de M. Mahut), 152, 153 ; Les fusiliers marins à Dixmude, par Ch. Fouquieray, 401 ; Après un pèlerinage à la plaine de Barcy, par Henri Jourdain, 402, 403 ; Novembre sur les bords de l'Yser, par Huyghens, 404.

SCÈNES PITTORESQUES. — L'accroc réparé. (Le poilu et la couturière), 321.

SERBIE (En). — Aspect pittoresque d'une route après le passage des convois d'artillerie ; Des bœufs sont ferrés pour traîner les pièces d'artillerie ; Un gros canon traîné par du bétail, 219 ; L'intendance et les ravitaillements ; Un soldat musicien ; Une infirmerie en plein air, 220 ; Belgrade : Vue de la capitale serbe, du côté de la Save, 266 ; Le prince héritier se rendant en auto vers les points les plus menacés, 282 ; Des canons destinés à l'expédition, 278 ; Embarquement du matériel de guerre dans un grand port méditerranéen, 273 ; Les régions montagneuses ; Défilé de Pirotte ; Défilé de Studence à Jelachnitsa, 298 ; Campement des Serbes ; L'artillerie se repliant, après un combat, 316 ; Campement des Serbes à Kosovo ; Après un combat, 316 ; L'artillerie française oppose une barrière de feu à l'avance bulgare (dessin de Jankowski), 318, 319 ; Col de Babuna ; Traversée du Vardar ; Gare de Grivolak ; Gardes-voies le long du chemin de fer ; soldats serbes, à Istip ; le général X... surveillant des mouvements de troupe ; Le général L... assistant au passage du Vardar, 336 ; Le lieutenant F... ; La route de Demirkapu à Grivolak, et les convois d'approvisionnement ; Traversée du Vardar sur des bateaux du pays ; Ville de Négotin, 337 ; Le torrent le Drin Noir, frontière d'Albanie ; Monastère et hauteurs de Prilep, 355 ; Nos troupes noires : un Sénégalais sur son âne, 359 ; Morena, dans la vallée du Vardar ; Gorges de Basaja, près de Demir-Kapou, 364 ; Arrivée d'un train à Stroumitza ; Krivolak et le Mont Arkan-gel, but de l'offensive française, 365 ; Un dangereux observatoire dans les montagnes, 375 ; Dans la vallée du Radjeck : un régiment de chasseurs à pied en reconnaissance ; Au col de Drenovo : deux sergents en observation ; Gorges du Radeck et bassin de Paris, avec la route de Krivolak à Prilep, 380 ; Paysans fuyant devant l'invasion, 399 ; Retraite des troupes françaises sur Salonique, 400.

SUISSE. — Canton de Vaud : Une conférence en plein air, par M. Fuglister, en faveur de la cause des alliés, 44.

T

TAHURE (Autour de). — Canon allemand pris au cours de l'action ; Cadavres d'officiers allemands ; Un de nos canons en batterie contre les positions ennemies, 246.

THÉÂTRE ILLUSTRÉ. — Comédie-Française : M^{me} Carré chantant la *Marseillaise*, à la matinée du 14 juillet, 72, 73.

TOURISME. — Les beaux sites sur le P.-L.-M. : Alpes françaises ; Auvergne et Cévennes. Annonces n° 3004.

TOURNÉES D'INSPECTION. — Arrivée d'un général dans un château ; Le général décorant quelques braves venus des cantonnements voisins, 373.

TOURNÉES D'INSPECTION DU GÉNÉRAL JOFFRE. — Le thé du général ; Dans la région des Vosges, 366, 367, 371, 372.

TRANCHÉES (Dans nos). — Hommes d'Etat et leaders politiques aux armées ; Un prisonnier de marque « le cochon », 21, 22 ; Le soleil se lève sur la tranchée, 188.

TABLE ALPHABÉTIQUE DU MONDE ILLUSTRÉ

TURQUIE (En). — Constantinople : Le pont de Galata qui a été torpillé par un sous-marin anglais ; L'arsenal et la fonderie de canons Top-Hané également bombardés, 109.

V

VOSGES (Dans les). — Une vue panoramique de la région des Vosges. Épisodes, scènes et vues diverses, 36, 37, 38 ; Le généralissime venant de visiter nos postes d'observation ; Un prisonnier défilant devant le général Joffre, refuse de le saluer ; Une tournée dans la montagne, 70, 71 ; La vie de nos alpins, 88 ; L'ingéniosité de nos soldats ; Transport d'obus par un chenil formé d'arbres, 89.

VOYAGES OFFICIELS. — Le général Joffre, à Londres en compagnie de Lord Kitchener, 309.

VISITE DU ROI ALBERT DE BELGIQUE SUR LE FRONT FRANÇAIS. — Présentation des offi-

ciers au roi, 151 ; Au parc d'aviation (scènes diverses) ; Expériences de bombardement par les aéro ; Inspection de l'étendue des défenses ennemies ; M. Poincaré décorant le colonel d'un régiment marocain ; Remise des drapeaux aux Marocains, 154, 155.

VISITE DE S. M. LE ROI D'ANGLETERRE AUX ARMÉES FRANÇAISES, 289.

VOYAGES PRÉSIDENTIELS. — Voyage du Président de la République dans la Meuse ; L'auto présidentielle, 11 ; M. Poincaré dans les Vosges ; arrivée à Gérardmer, 123 ; Le Président de la République et le Ministre de la Guerre visitent les services de l'arrière ; Sur un train spécial, affecté au service des munitions ; Un dépôt de munitions ; Les services de l'Intendance, 196, 197 ; Le Président de la République aux armées de l'Est ; Félicitations au général commandant la division marocaine ; Hommage aux troupes ; Décoration du drapeau du régiment, 204, 205 ; M. Poincaré à No-

gent-sur-Marne, où il a décoré un soldat, à l'Hôpital du Jardin Colonial, 221 ; Arrivée de M. Poincaré dans une ville de l'Est ; Une revue des troupes ; Le Président prend congé du généralissime ; M. Albert Thomas passe l'inspection des munitions, 317 ; M. Poincaré remettant les drapeaux aux troupes de la cinquième armée ; Visite de Pont-à-Mousson ; Le Président et les aéroliers ; Un aviateur lui explique le maniement des nouvelles mitrailleuses ; M. Poincaré et M. René Besnard ; Les pilotes effectuent des manœuvres ; Panorama de la vallée de la Biesme, 338, 339 ; M. Poincaré sur le front : examen d'une petite ligne stratégique, 344 ; Visite des ruines de Pont-à-Mousson, 374 ; Visite de la ligne de feu ; Des obstacles ; Prisonniers allemands creusant des tombes pour ceux des leurs qui sont tombés dans la bataille, 384.

VOYAGES DU GÉNÉRALISSIME DANS LA ZONE DES ARMÉES, 65 ; Entretien du général Joffre avec un général, 161 ; Sur les deux versants

des Vosges : remise de décorations ; dans les tranchées, sous la neige ; Les généraux Joffre et Dubail dans les Vosges d'Alsace ; Revue d'un détachement d'alpins ; Retour au siège du commandement, 345 ; Le général Joffre assistant à un défilé de troupes dans une petite ville des Vosges, 346, 347.

W

WOËVRE (En). — Ville-en-Woëvre : aspect des ruines, 186.

Y

YSER (Sur l'). — La maison du Passeur ; La ferme du canard ; L'église Saint-Georges ; Passerelle servant aux communications des troupes (inondation de l'Yser), 211, 212 ; Une figure populaire auprès des troupes : M^{me} Marietta qui n'a jamais quitté sa villa, 388.

NUMÉRO SPÉCIAL (Toute la Guerre) — 3020 (6 Novembre 1915)

TEXTE

B

BARTHOU (L.). — Paroles pour la France, 41.

D

DEGOUY (C.-Amiral). — L'action navale : Opérations d'une armée de guerre maritime, 80, 82, 83.

E

EPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE (Les), 44, 45, 47, 48, 49, 50, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 63, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 76, 77, 78, 79, 84, 85, 86, 87, 88.

F

FINANCES ET COMMERCE DE GUERRE, par G. de Nouvion, 73, 74, 75.

L

LIVRES NOUVEAUX, par P. d'Abbes, 294.

P

PICHON (St.). — Le semestre diplomatique, 43.

T

TABLE DES EPHÉMÉRIDES DU FRONT OCCIDENTAL, 88.

V

VIE MILITAIRE (La). — Situation des armées, par le général Berthaut, 294.

VIE PARISIENNE PENDANT LA GUERRE (La), par A. Flamant, 59, 62.

GRAVURES

A

ARGONNE (En). — Vue sur nos tranchées, 69.
ALSACE. — Nos soldats prêts à apprendre aux Allemands la participation italienne, 43 ; Dans les Vosges : un détachement, 46.

ARMÉE. — Remise de la médaille militaire à l'adjudant Dambrière, 52 ; Engins de guerre : l'obus à ailettes, 68 ; Le général Joffre décore un groupe de héros du combat de la Fontenelle, 71.

ARMÉE ÉTRANGÈRE. — Le généralissime Cadorna, le général Porro et leurs états-majors, au moment de l'entrée en campagne de l'Italie, 85 ; Dans les forêts ; Détachement d'artillerie dans les Carpathes ; Soldats posant une affiche à Przemysl ; Embuscade en Pologne ; Traversée d'un gué en Galicie ; Cimetière militaire russe, dans les steppes polonaises, 87.

B

BELGIQUE. — La reine des Belges visitant une tranchée ; L'église de Boesinghe, après le bombardement ; Une rue de Boesinghe, 76.

BOIS LE PRÊTRE (Au). — Le général de Ribierpray, vainqueur du bois Le Prêtre explique les phases de l'action à M. Poincaré, sur le lieu même du combat, 69.

C

CARENCY (A). — Les vainqueurs de Carency ; Maisons ruinées ; Le Christ de Carency, 63 ; Ruines du moulin Topart ; Colonne de prisonniers, 66, 67 ; Le drapeau du 226^e, qui s'y est couvert de gloire, 69.

CARTES ET PLANS. — Carte de notre offensive sur le plateau de Souchez, 70 ; Les fronts sur terre et sur mer, fin juillet 1915, 81 ; Frontière nord-est de la Serbie, 294.

CHAMPAGNE (En). — Une batterie bien dissimulée, 48 ; Champ de bataille ; L'église d'Hébuterne ; Un passage à niveau bombardé, 70.

CROIX DE GUERRE (La), 42.

CROIX DES CARMES, au bois Le Prêtre (La), 61.

D

DARDANELLES (Aux). — Débarquement des troupes françaises, 85.

DÉPARTEMENTS. — Somme : Albert (Près d') ; Défense d'une route, 48 ; L'église et la Vierge abattue par les obus, 77.

DIXMUDE. — Cimetière des fusiliers marins et des tirailleurs, 54.

F

FRONT (Sur le). — La prise de Steinbach ; A la Fontenelle ; Un entonnoir ; A Perthes : un cimetière dévasté par les obus, 44, 45 ; Fontaine du père Hilarion, au bois Le Prêtre ; Intérieur du village de Lihons pendant le bombardement, 46, 47 ; Burnhaupt-le-Haut : Une de nos tranchées, 49 ; Une tranchée de première ligne, aux Eparges, 50 ; Nos troupes, au sommet de l'Hartmannswillerkopf, 53 ; Le plateau dévasté d'Ablain-Saint-Nazaire, 54 ; Le général de Castelnuovo surveillant une action dans la région d'Arras, 55 ; Ruines de l'église de Fey-en-Haye (Argonne) ; Cagna, près de la sucrerie de Dompiere ; Batterie dans une tranchée au bois Sabot ; Poste de commandement, aux Eparges ; Un campement en Woëvre ; Les troupes ayant défendu Beauséjour sont félicitées par le général Joffre, 56, 57 ; La Croix des Carmes, au bois Le Prêtre, 61 ; Ruines de Neuville-Saint-Vaast ; Le moulin Malon, entre Souchez et Carency ; Le cimetière de Villers-au-Bois où reposent plus de 2.000 de nos soldats, 12.

I

ITALIE. — Rome : Manifestation pour la guerre, devant le Quirinal, 43.

L

LABYRINTHE (Au). — Parc de quatre cents prisonniers allemands, 71 ; Tranchées ennemies, 78.

LORRAINE (En). — Gare d'un chemin de fer Deauville, pour convoyer soldats et munitions vers les tranchées, 58.

M

MARINE. — Cuirassé français tirant sur les forts ; Cuirassé anglais tirant une bordée, 84 ; La flotte française en ligne de combat, 33 ; Sous-marin anglais dans la Baltique ; Epave du *Navarra*, coulé par le croiseur anglais *Orama*, 84.

N

NOTRE-DAME-DE-LORETTE. — Le grand éperon ; Les soldats se lançant à l'assaut, 66, 67.

P

PORTRAITS. — Armée : Galliéni, ministre de la guerre (Le général), 293. — Hommes politiques : Briand (M. Aristide), 292.

R

REVUE COMIQUE, par I. Métivet, n° 3020.

S

SCÈNES DE GUERRE. — Charge de cosaques pendant la retraite russe en Galicie (dessin de M. Korab-Mercère), 64, 65.

SOUVENIR AUX MORTS, composition de C.-B. de Jankowski, 291.

V

VALMY (Au plateau de). — Défilé des troupes devant la statue de Kellermann, le 14 juillet, 79.

VOSGES. — Chasseurs alpins manœuvrant une pièce de montagne, 49 ; Généraux observant une action dans la vallée de la Fecht ; Une de nos tranchées devant Metzeral, 77 ; La revue des chasseurs, par le général Joffre, 78.

Y

YPRES. — Une tranchée allemande, après la bataille, 55.